

Eglise *vocations*

Aujourd'hui, l'évangélisation des jeunes

Actes des Assises nationales (novembre 2010)

N° 14 ■ Mai 2011

Trimestriel

Église et Vocations

N° 14 ■ Mai 2011

Directeur de la publication : Père Eric Poinso

Rédactrice en chef : Paule Zellitch

Secrétaire de rédaction : Laurence Vitoux

Impression : Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue

Conception graphique : Isabelle Vaudescal

Comité de rédaction : Père Éric Poinso, Paule Zellitch

Abonnements 2011 :

France : 39 € (le numéro : 12 €)

Europe : 42 € (le numéro : 14 €)

Autres pays : 45 €

Trimestriel

Dépôt légal n°18912. N° CPPAP : 0415 G 82818

© UADF, Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les Vocations, 2011

UADF, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris

Tél. : 01 72 36 69 70

E-mail : snv@cef.fr

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>

Aujourd'hui, l'évangélisation des jeunes

ÉDITO

Paule Zellitch

5

RÉFLEXIONS

Ouverture des Assises

Eric Poinot

9

Quelques réflexions sociologiques pour une pastorale des jeunes

Jean-Marie Donegani

13

Propositions théologiques et pastorales

Jean-Marc Aveline

27

Jean-Marie Donegani et Jean-Marc Aveline

dialoguent avec l'auditoire

45

Aujourd'hui, l'évangélisation des jeunes

Mgr Jean-Marie Levert

59

Église et société, quelle place pour les jeunes ?

D. Greiner, J.-L. Pouthier et S. Roux de Bézieux (Table ronde)

87

Conclusions et perspectives

Nathalie Becquart et l'équipe du SNEJV

113

ENQUÊTE

Cohérence Isabelle de Gaulmyn	123
Qui sont les jeunes des JMJ ? Nathalie Becquart	125

CONTRIBUTIONS

Quels prêtres pour quelle Église selon Mgr Karol Wojtyła ? Rémi Kurowsky	147
Le renouveau des routes de pèlerinage René Poujol	159
Abonnement	175

Les Assises 2010 s'inscrivent dans une histoire et un *continuum*. Un an après les JMJ de Paris, en 1998, la première rencontre se déroulait à Francheville sur le thème « Corps et foi ». En l'an 2000, la seconde avait lieu à Valpré avec ces deux questions : « Qui sont les jeunes de l'an 2000 ? Quels chemins nouveaux pour proposer la foi aux jeunes ? » La troisième, à Nantes en 2004, avait pour thème : « Avec des jeunes qui s'engagent ». L'édition 2010 a été pour la première fois ouverte également aux acteurs de la pastorale des vocations. En arrière-fond, la réunion des deux services (l'évangélisation des jeunes et les vocations) en un seul – le Service pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations (SNEJV). Par ce signe fort, cette réalité catéchétique et pastorale est rendue manifeste : les vocations et l'évangélisation ne sont pas séparables !

Je mettrai ici l'accent plutôt sur les apports sociologiques proposés au cours de ces Assises et en particulier sur quelques-uns des points signalés par les intervenants, points qui devraient informer sérieusement nos pratiques. À partir de données quantifiables ont été pointés le nouveau rapport à l'autorité des jeunes, la place des pairs, ce que recouvre l'individualisme, le rapport aux nouvelles technologies et le champ d'expertise que les jeunes attribuent à l'Église : le spirituel. Ce dernier point, articulé à la question de l'autorité, est quelque peu dérangeant pour les acteurs de la pastorale que nous sommes. Certains pourraient y voir la relégation de l'Église par le corps social dans ce champ particulier. Pour mémoire, cette approche, que certains politiques actuels perpétuent, loin d'être nouvelle, est à l'œuvre depuis des siècles en France, spirituel rimant souvent avec paix sociale. Donc sous cet angle, pas de nouveauté profonde. Reste à travailler la question plus complexe de l'autorité.

Loin de méconnaître tout ce qui est fait en faveur de l'insertion des jeunes et en particulier dans l'Église, les conditions qui sont faites à la jeunesse restent inquiétantes ! Cependant, si notre but commun est de semer l'Évangile, notre devoir est de tenir la justice pour toute la jeunesse ! Celle-ci est souvent source de profits et paradoxalement à la fois l'alibi et la laissée-pour-compte d'une société vieillissante.

L'Évangile est une parole vivante ? Alors l'absence de perspectives de la majorité des jeunes doit être au cœur de nos engagements et de nos pastorales ! Les belles paroles ne suffisent pas, ne suffisent plus. Ils sont l'urgence ! Une grande partie de la jeunesse est en danger ; précarité, pauvreté, absence de perspectives sont son lot quotidien. Savons-nous cesser de les juger à l'aune de notre propre jeunesse et selon nos propres critères ? Allons-nous vers ceux qui nous dérangent ou seulement vers ceux qui nous ressemblent ? Savons-nous rester au deuxième plan, en accompagnateurs et non pas en promoteurs ? Acceptons-nous de cesser d'être ceux qui donnent, qui font, qui impulsent, qui ont les bonnes réponses ? Sommes-nous capables d'être simplement humains et adultes, à leurs côtés, sans masques ni utilisation abusive de nos statuts, fragiles et aimants, prêts à nous laisser découvrir et piller, le cœur et l'intelligence, par ces jeunes pleins d'appétits ? En somme les aimons-nous ?

Nous avons choisi d'ajouter aux travaux des Assises une enquête, réalisée par le journal *La Croix* à notre demande. Elle ne concerne que les jeunes pratiquants proches de l'Église. Seule l'association entre un tel quotidien et un service d'Église (le Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations) pouvait engendrer une telle enquête, car ces groupes de jeunes représentent un nombre trop réduit et donc trop peu significatif pour être quantifiable au niveau national. Ces jeunes, citadins/internautes, qui sont dans les aumôneries et les différents mouvements d'Église, sont d'accès plus « facile » pour nous ; il est cependant important que nous n'imaginions pas qu'ils sont « les » jeunes ! En revanche, parmi eux se trouvent d'innombrables annonceurs d'Évangile. Et si, avec eux nous vivions pleinement la mission de l'Église ? ■

Prochain numéro d'Église et vocations :

- Vocations et missions

RÉFLEXIONS

Ouverture des Assises

Éric Poinso

prêtre du diocèse de Besançon, directeur du Service national
pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations

Bonjour et bienvenue à vous tous pour ces Assises nationales de la pastorale des jeunes. Cette quatrième édition qui nous réunit ici est organisée par notre service national et a pour thématique : « Aujourd'hui, l'évangélisation des jeunes ».

Je voudrais donc vous souhaiter la bienvenue, à vous qui êtes tous acteurs de la pastorale des jeunes et des vocations ou des congrégations à vocation éducative et à tous ceux qui sont à l'initiative de projets d'évangélisation. Nous sommes 350 participants. Vous représentez 78 diocèses de France métropolitaine ; parmi vous, 185 laïcs, 115 prêtres, 25 religieuses, 9 religieux.

Je salue aussi les jeunes que nous avons invités à notre rencontre. De même que nous ne voulions pas parler de « l'évangélisation des jeunes » sans eux, c'est aussi avec eux que nous pensons une pastorale pour les jeunes. Enfin, je salue le père Éric Jacquinet, responsable de la section jeunes au Conseil pontifical pour les laïcs qui nous fait l'amitié d'être des nôtres et également un couple de Québec ; le père Gildas Kerhuel, les évêques présents dont Mgr Brinard ; il prendra la parole après ces quelques mots.

Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis le père Éric Poinso, prêtre du diocèse de Besançon. Depuis 2007, je travaille à la Conférence des évêques de France en qualité de directeur du Service national des vocations. À cette charge s'est ajoutée, en janvier 2009,

la direction du Service national pour l'évangélisation des jeunes, scolaires et étudiants.

Je remercie l'ensemble de mes collaborateurs qui ont préparé cette rencontre : Ségolaine Moog qui a coordonné notre travail, sœur Nathalie Becquart, Paule Zellitch, le père Hubert Hirrien et tous ceux qui ont œuvré à ces Assises. Je voudrais associer à ces remerciements le groupe de travail que nous avons constitué et qui s'est réuni pour la première fois en janvier 2010 pour choisir le thème et la pédagogie de cette rencontre. Ce groupe a été constitué de personnes représentatives des diocèses de France et des réalités variées de la pastorale des jeunes.

J'ai une annonce officielle à vous faire ! Lors de l'assemblée plénière de Lourdes, début novembre 2010, les évêques de France ont voté la réunion des deux services (le Service national pour l'évangélisation des jeunes, scolaires et étudiants et le Service national des vocations). Il ne s'agit pas d'une fusion/absorption, ni d'une OPA d'un service sur l'autre mais de la création d'un nouveau service. Voici en avant-première notre nouvelle appellation : Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations (SNEJV). Je tiens à vous préciser que cette décision des évêques de France se situe au niveau national ; elle n'implique pas forcément des décisions analogues dans les diocèses bien qu'un certain nombre d'entre eux aient opéré des rapprochements semblables. Chaque évêque dans son diocèse initie la pastorale qui lui paraît pertinente. Cette décision est importante dans l'histoire de la pastorale des jeunes en France, c'est pourquoi je voudrais en développer certains aspects.

À mon avis, ce rapprochement met l'accent sur le sens profond du baptême. Vous êtes tous d'accord ici pour dire que la suite du Christ est la vocation de chaque baptisé. La réunion de ces deux services en un seul manifeste que cette suite du Christ requiert l'annonce de l'Évangile. Benoît XVI, dans son *motu proprio* pour la nouvelle évangélisation, cite l'exhortation apostolique de Paul VI *Evangelii nuntiandi* (n° 56) et élargit encore l'espace de nos missions : « *L'action évangélisatrice de l'Église doit chercher constamment les moyens et le langage adéquat pour proposer ou repromettre à ceux qui sont éloignés de la foi, la révélation de Dieu et la foi en Jésus Christ.* »

Pourtant, l'unité de ces deux missions – évangélisation des jeunes et vocations – n'est pas encore entrée dans tous les esprits ;

plus encore, elle est parfois taboue. Il faudra probablement encore un peu de temps pour que l'articulation entre ces deux pastorales soit opérationnelle et décomplexée.

Nous connaissons tous de nombreux chrétiens engagés qui n'ont pas conscience que leurs choix sont le signe d'un appel inlassable du Christ pour le service du monde et de la communauté chrétienne. Cela résulte probablement d'une habitude héritée du passé. Elle laisserait entendre que seuls les prêtres, les religieuses et les religieux sont appelés et en conséquence seraient les uniques spécialistes de l'appel. Cependant, les Pères du Concile ont mis l'accent sur la responsabilité de tous les baptisés. *Lumen Gentium* le précise au paragraphe 32 : « *Même si certains... sont institués pasteurs pour le bien des autres, cependant quant à la dignité et à l'activité commune à tous les fidèles dans l'édification du Corps du Christ, il règne entre tous une véritable égalité.* » Qui dit égalité dit responsabilité !

La chose est claire, notre mission commune consiste à travailler pour qu'augmente la conscience baptismale afin que de nombreux chrétiens deviennent promoteurs de vocations comme suite du Christ.

Au cours de mes 16 ans de ministère au service des jeunes, j'ai souvent remarqué une nouvelle manière d'aborder la question de la vocation, au sens large. Les jeunes cherchent comment suivre le Christ aujourd'hui. Seront-ils mariés, célibataires, prêtres, religieux, religieuses, etc. ? Quand ils parviennent à libérer la discussion, à dépasser les tabous, à oser un questionnement, ils manifestent une liberté bien plus grande que celle que nous imaginons.

En conséquence, apparaît de manière de plus en plus nette qu'en réalité ces deux pastorales n'en font qu'une.

L'évangélisation des jeunes

Les Assises nationales des acteurs de l'évangélisation des jeunes, qui s'ouvrent aujourd'hui, devraient nous aider à repenser ces articulations. Quel que soit le lieu précis de vos responsabilités, quelles que soient les pédagogies que vous vous efforcez de mettre en œuvre, nous avons tous un même défi : celui de la mission, de l'an-

nonce de l'Évangile de Jésus Christ, de la proposition de la foi des chrétiens aux jeunes, à tous les jeunes de notre temps.

Nous savons que la jeunesse est avant tout un temps de transformation. C'est l'âge des passages, la période de la multiplicité des projets. Cette phase d'évolution intérieure et extérieure est marquée par des apprentissages, l'acquisition de compétences et de connaissances, l'initiation à des expériences nouvelles, l'élaboration de projets de vie. Plus que jamais dans un monde en mutation rapide, la jeunesse se caractérise par le mouvement, la mobilité, le voyage, le changement. Réfléchir à l'évangélisation des jeunes invite à mieux les comprendre, à chercher et à approfondir ce que peut être une pastorale de l'accompagnement au service de leur croissance humaine et spirituelle. Des enquêtes récentes montrent que les jeunes sont inquiets pour leur avenir ; la précarité grandissante et le chômage sont les préoccupations sociales les plus fortes chez eux. Ils montrent aussi une défiance grandissante à l'égard du politique. Les lycéens ont été nombreux à rejoindre les manifestations sur les retraites, signe de leur inquiétude face à l'avenir, même lointain ! Nous aurions tort de ne pas les prendre au sérieux. Si nous avons à aider les jeunes à trouver ou à retrouver de l'espérance, notre devoir est aussi de les accompagner dans leur insertion dans le monde des adultes. L'évangile est une Parole incarnée !

Pour relever le défi de l'annonce de l'Évangile, vous prenez de multiples initiatives pour rejoindre les jeunes (j'en suis souvent témoin dans tous mes déplacements en France) ; les jeunes, eux-mêmes créatifs, vous poussent à la créativité et à l'audace. Les JMJ de Madrid qui sont en préparation partout en France sont un beau signe de cette vitalité.

Pour terminer, je voulais souligner que nous avons voulu des Assises et non un congrès car l'objectif majeur est de vous offrir un temps de partage et de réflexion, à partir de vos responsabilités, de vos situations respectives ; nous allons nous aider mutuellement, nous stimuler pour la mission passionnante qui nous est confiée. Nous gagnons toujours à développer des partenariats, à mutualiser les bonnes idées : « Tous ce que nous gardons se perd mais tout ce que nous partageons fructifie ! »

Au moment où nous commençons cette session, je tiens à vous souhaiter de bonnes Assises. Qu'elles soient un temps favorable de rencontres, de réflexions multiples et variées et de communion ecclésiale. ■

Quelques réflexions sociologiques pour une pastorale de jeunes

Jean-Marie Donegani
professeur à Sciences-Po,
enseignant-chercheur associé au CEVIPOF

S'interroger sur les axes d'une pastorale des jeunes aujourd'hui, c'est considérer que la jeunesse est une catégorie sociale homogène et identifiable. Cela ne va pas de soi. Certains traits de leurs attitudes et de leurs comportements tels que nous les révèlent les enquêtes sociologiques permettent de les opposer aux plus âgés, comme ce fut évidemment le cas à toutes les époques. Mais cela ne signifie pas que cette « culture jeune » est suffisamment unifiée et suffisamment distincte de celle du plus grand nombre pour constituer une classe vraiment spécifique. Notamment, sur le plan de l'anthropologie religieuse, les jeunes ne se distinguent pas des attitudes dominantes de l'ensemble de la population, mais ils en accentuent les traits les plus nouveaux et présentent donc d'une manière plus univoque et plus intense ce que devient le rapport au religieux de nos contemporains. Sans entrer dans le détail de ces enquêtes et sans chercher à brosser un tableau complet des attitudes, notamment religieuses, de la jeunesse, on va tenter d'en marquer les traits les plus manifestes et la tendance d'évolution avant d'en évoquer les implications pour une réflexion pastorale.

Culture jeunes ?

Quand on parle d'une culture de la jeunesse il faut être prudent car, socialement parlant, il n'y a pas d'unité de la jeunesse.

Notamment parce que la possession ou l'absence de diplôme crée une fracture au sein de cette population. Derrière une apparente communauté de situation liée notamment à la précarité, il y a deux destins sociaux qui n'ont rien de commun. Pour les jeunes diplômés, la précarité est un passage avant l'entrée stable dans la vie active à laquelle presque tous accèdent entre 25 et 30 ans. Pour les autres, la précarité est plus durable et ils ont plus de chances de connaître le chômage, la marginalisation et la pauvreté.

Certes, comme on va le voir, il y a des traits culturels forts qui distinguent les jeunes des adultes mais il ne faut pas oublier que parmi ces jeunes, dont la culture est unifiée autour de standards communs de consommation et de communication notamment, il y en a qui bénéficient de capacités économiques et d'autres non, de telle manière que l'insertion dans cette culture n'est pas également facile pour les uns et pour les autres.

Enfin, il faut rappeler que la culture jeune des années 60 et 70 était marquée par un clivage entre un modèle contestataire dominant chez les membres des classes moyennes et un modèle plus conservateur répandu dans les classes populaires. Aujourd'hui le message contestataire semble assez ténu mais socialement il s'est renversé : il se trouve plutôt du côté populaire de la culture juvénile avec, par exemple, le message révolté des musiciens rap. Et les enquêtes socio-politiques le montrent bien : les jeunes des classes moyennes et supérieures ont perdu leur fibre contestataire tandis qu'une nouvelle radicalité, souvent infra-politique, émerge de la jeunesse des cités.

Ces remarques prudentes étant faites, on peut tenter d'identifier les deux traits principaux caractérisant la jeunesse de notre pays : son pessimisme et sa faible intégration sociale.

Pessimisme

La dernière enquête auprès des jeunes faite par la Fondation pour l'innovation politique en 2008 montre qu'ils sont globalement pessimistes et désabusés.

Certes le pessimisme est une caractéristique des Français : depuis 1973, le pourcentage de Français qui sont satisfaits de leur vie n'a jamais dépassé les 15 % alors qu'il a toujours dépassé 50 % au

Danemark par exemple. Aujourd'hui encore, la France partage avec les autres pays de tradition catholique un fort pessimisme. Mais la nouveauté tient au fait que les jeunes sont parmi les plus pessimistes de nos concitoyens et la France est le pays d'Europe où l'écart de satisfaction entre jeunes et adultes est le plus fort. C'est un signe négatif d'intégration puisque c'est au moment de l'entrée dans la vie adulte que s'éprouvent le plus vivement la solidité du pacte social, les liens entre générations et la valeur des capitaux éducatifs orientant les destins individuels.

Les jeunes Français sont parmi les moins satisfaits de leur vie si on les compare aux autres européens ou aux adultes français. Cette inquiétude est liée au sentiment que la société française est bloquée. 82 % des jeunes Français estiment que la société a besoin de se transformer profondément (enquête Credoc 2007). Et en même temps, ils sont majoritairement sceptiques sur la capacité de la société à évoluer dans le bon sens.

Les jeunes Français sont les moins nombreux parmi les Européens à penser qu'ils ont un contrôle sur leur avenir et ce pessimisme s'accompagne d'un sentiment de défiance envers les institutions et les élites : 3 % de confiants dans leur gouvernement, 2 % dans les médias, 6 % seulement de confiance dans les gens en général. Ce qui échappe au manque de confiance, c'est le proche : la famille, les amis et aussi certains adultes significatifs porteurs, non d'un charisme d'institution mais d'un charisme personnel. Ou encore les associations, c'est-à-dire des regroupements affinitaires où les individus rencontrent ceux qui partagent leurs goûts et leurs valeurs.

Faible intégration sociale

Ces dix dernières années ont vu la massification d'une culture adolescente qui semble marquer une forme de repliement sur le groupe des pairs et contribuer à l'affaiblissement de l'adhésion à des valeurs collectives.

Cette apparition d'une nouvelle forme d'adolescence est liée à la précocité croissante de l'accès à diverses formes d'autonomie. Les adolescents jouissent d'une liberté de plus en plus grande et précoce dans la gestion de leurs déplacements et de leurs relations amicales

et s'éloignent donc plus tôt et plus radicalement de l'influence de leurs parents. La socialisation passe des pères aux pairs, de la verticalité à l'horizontalité. Mais il ne s'agit plus de la contre-culture des années 70, notamment contestataire. Il s'agit d'abord d'un fossé avec la culture humaniste et classique transmise par l'école. Il s'agit d'une culture parallèle forgée par le marché de l'adolescence et de son investissement par les industries de loisirs.

C'est une culture de la consommation fondée sur la stylisation de l'apparence et des goûts, une consommation par laquelle s'exprime moins un souci d'avoir qu'un souci d'être et où se manifeste l'importance de la présentation de soi. C'est une consommation pragmatique et cynique à l'égard des entreprises et du marketing, marquée par la maîtrise de la relation marchande, une grande capacité de décodage, une affirmation de la liberté du consommateur, une recherche de la mise en concurrence des produits et une recherche des « bons plans » qui compensent le faible pouvoir d'achat.

Les adolescents ont un style à eux qu'ils partagent avec leurs amis et qui les différencient des autres. Pour être soi, il faut être comme les siens. Les industries musicales et vestimentaires permettent de cultiver un style particulier : le rap, le R'n B, le punck-rock, le reggae, les pantalons baggy, les baskets de marque, les cheveux longs ou rasés, etc. Cette culture de l'apparence, mimétique et obligée, rassemble autour de normes communes.

Mais c'est une culture qui divise aussi. Dans une enquête récente, les jeunes interrogés déclarent plus souvent que les adultes avoir été victimes de différentes formes d'ostracisme mais ils se plaignent avant tout de moqueries ou d'insultes, que celle-ci portent sur l'apparence, le corps ou la façon de s'habiller. Et il faut noter qu'il y a un renforcement de l'identité sexuée à l'adolescence, la sexualisation plus marquée de l'apparence ne s'accompagnant pas de relations plus fluides entre les sexes.

C'est une culture de la communication fondée sur l'accès instantané à l'information. Les jeunes ont un besoin d'information rapide et savent comment l'obtenir. Ouverts aux nouvelles technologies, à la multiplication et à la globalisation des sources, ils sont connectés, impatients, mobiles et adaptables. C'est une communication libre : on

peut se connecter et se déconnecter. Mais la pluralité des sources de sens et d'information entraîne aussi un certain évitement de la confrontation et de la délibération au profit de l'affirmation d'un sens personnel et de sa communication aux pairs.

Les nouveaux moyens de communication permettent de poursuivre la sociabilité hors de la coprésence physique et sans que les parents le sachent et puissent le contrôler. Cette nouvelle autonomie passe par l'adoption de conventions linguistiques éloignées de la langue imposée à l'école, la parole devenant plus expressive et vivante.

C'est une culture de la communalisation. Avoir beaucoup d'amis est une source de prestige. On peut maintenir en pensée la présence des pairs dans le répertoire du téléphone ou par l'intermédiaire de Facebook. Et cette culture relationnelle est une culture de l'être plutôt que du faire, ce qui est un renversement notable par rapport aux années 60 ou 70. Les heures passées sur MSN montrent bien que c'est la relation elle-même qui est le centre de l'activité et non plus l'inverse. L'échange est à la fois le moyen et le but, il ne vise qu'à s'entretenir lui-même. Cette communication de soi s'accompagne d'une recherche des pairs semblables. C'est une communication apaisée du même au même où l'on va rechercher la mise en commun des informations et des ressources de telle sorte que le repli sur sa petite communauté de pairs n'est pas contradictoire avec l'ouverture à une information globalisée et pluralisée. Le souci du bien-être individuel va avec la recherche de convivialité, de partage, de lien social et de respect mutuel. On est donc en présence d'un grand investissement dans la relation interpersonnelle, forme de sociabilité et de socialisation horizontales, où s'éprouvent la force des réseaux et des relations entre pairs et la vitalité d'un mode collaboratif fondé sur une éthique relationnelle dans laquelle priment la sincérité, la réciprocité et la reconnaissance.

C'est une culture qui n'est plus contestataire mais qui échappe aux dictées des adultes. La montée d'une socialisation horizontale diminue le rôle de la famille et de l'école dans la transmission des valeurs légitimes et des normes culturelles. La culture juvénile des années 70 était une culture de l'irresponsabilité et du contre-pied et elle était initiée par les classes moyennes supérieures. Aujourd'hui,

elle vient plutôt du bas que du haut de la société et elle n'est nullement contestataire : elle s'alimente plutôt aux sources industrielles et commerciales qui se déploient dans les produits musicaux, visuels et vestimentaires.

La culture des âges réunit et divise. Elle réunit les jeunes entre eux mais aussi introduit des distinctions entre sous-cultures, tribus fondées sur le goût plus que sur l'appartenance de classe comme autrefois. Elle se distingue des adultes sur le legs culturel mais elle partage un certain nombre de valeurs avec eux : la tolérance et l'individualisme. Il faut donc noter que le seul vrai point commun entre la culture des jeunes et celle des adultes est un point qui maintient paradoxalement la distance : l'égale conviction que chacun a le droit de choisir ses propres valeurs. Il ne faut toutefois pas confondre le processus d'individualisation et la montée de l'individualisme.

Individualisme ou individualisation

D'une logique d'appartenance à une logique d'identité

Les valeurs des Européens se structurent autour de deux axes majeurs : un premier axe oppose la tradition à l'autonomie et le second la participation sociale aux valeurs individualistes et privées. Or les jeunes Français sont, de tous les Européens, les plus proches du pôle autonomie et du pôle individu. Une structuration aussi franche des systèmes d'attitudes ne peut qu'entamer la légitimité des institutions socialisatrices qui se présentent comme porteuses de valeurs et de vérités objectives et immuables car la valeur des traditions et la légitimité des institutions ne tiennent plus qu'à l'intérêt qu'elles peuvent présenter pour les individus. Perçues non comme des sources d'obligations mais comme des stocks de significations à la disposition des individus pour construire leur identité, les traditions et les institutions ne se présentent plus comme des systèmes d'emprise, et l'on ne peut même plus parler de dissidence, car tous ces utilisateurs sont sortis d'une logique d'appartenance et se sont dépris de tout souci de conformité dogmatique. C'est cette fameuse « exténuation de l'héré-

sie » que l'on donne souvent pour caractéristique de la modernité religieuse tardive.

Cette donne anthropologique ne signifie pas que les sujets sont des petites monades sans lien ni communication avec les autres et sans aucun souci de cohérence, et elle n'implique pas que les institutions et les traditions aient perdu toute pertinence. Elle entraîne seulement pour les individus un nouveau mode de validation de leurs croyances et pour les institutions une autre définition de leur vocation. Le passage de la logique d'appartenance à la logique d'identité se traduit dans le fait que les individus, marqués par une plus grande mobilité qu'autrefois, en rapport avec des collectifs multiples et changeants, doivent sans cesse construire leur vie dans un souci de cohérence personnelle et non pas de conformité avec des rôles prescrits et transmis par les institutions. Il se traduit aussi dans le fait que ces institutions ne sont plus appréciées à l'aune de leur autorité dans le maintien des vérités objectives mais de leur utilité dans la construction des authenticités subjectives.

Si l'on doit donc distinguer individualisme et individualisation, c'est pour indiquer que cette nouvelle donne n'est pas le signe d'un triomphe du solipsisme et de l'indifférence à tout ce qui n'est pas soi, mais plutôt d'un souci de ne pas être assigné à une place, et d'accepter *a priori* la légitimité de tout choix de vie à condition qu'il soit choisi.

L'aléthique et l'éthique dans la logique d'identité

C'est évidemment à propos de la morale et de la vérité que les implications de ce passage sont les plus sensibles.

Les enquêtes sociologiques nous apprennent que, pour l'écrasante majorité de nos semblables et en particulier pour les moins de 30 ans, non seulement en France mais en Europe, la morale n'est pas une affaire de principes mais de circonstances. Ce caractère contextualiste et localiste de la morale est une des manifestations du caractère fondamentalement subjectiviste de notre culture qui implique que la valeur d'une option comportementale vient d'abord du fait qu'elle a été choisie librement, de telle sorte que le sujet peut s'y reconnaître.

75 % des Européens sont d'accord avec la proposition : « *C'est à chacun de déterminer sa religion indépendamment des Églises.* » Dans les grandes décisions de leur vie, seuls 1 % de nos contempo-

rains font confiance d'abord à leur Église. Et cet univers subjectiviste est aussi relativiste. Seuls 2 % des catholiques de 18-24 ans pensent que la vérité se trouve dans une seule religion. Le relativisme ne doit pas être conçu comme une négligence de la vérité, il n'est pas un nihilisme. Il est simplement lié au subjectivisme, signifiant que toute vérité est relative à celui qui en fait l'expérience. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a pas de valeur, mais que la valeur lui est donnée par l'épreuve et non par l'autorité.

Si l'on prend au sérieux cette donne subjectiviste et relativiste, il est nécessaire de quitter un certain univers traditionnel qui est naturellement le nôtre et dans lequel la vérité est quelque chose d'objectif et d'extérieur auquel on adhère, alors que la philosophie naturelle de notre époque est le pragmatisme où la vérité est plutôt ce qui a réussi à se faire valoir dans notre horizon. Autrement dit, c'est à ses conséquences que l'on reconnaît une valeur de vérité et non à l'autorité de celui qui l'a proclamée. Cette conception pragmatiste, utilitaire, conséquentialiste des propositions de sens ne rend évidemment pas obsolète la croyance religieuse, mais elle en renverse le mode de validation : c'est en accomplissant des actes inspirés par sa croyance que le croyant va la rendre vraie, c'est-à-dire féconde pour lui.

Le conséquentialisme engage à des actes et le relativisme engage à des relations et c'est par là que l'identité, si elle apparaît singulière, n'est pourtant pas privée. Il ne faut pas moins aujourd'hui qu'hier une validation du croire personnel car on ne peut croire tout seul, mais cette validation va être recherchée moins dans l'autorité, la tradition ou l'institution que dans l'expérience et son partage avec des autrui significatifs. Une validation mutuelle et affinitaire qui va conduire à rechercher auprès des autres que l'on estime semblables ou proches la confirmation de ce que l'on croit. La quête du répondant dont parle Michel de Certeau est toujours au fondement de toute validation du croire. Il faut un autre témoin qui va recevoir pour vrai ce que l'on tient pour vrai, mais ce témoin va être choisi comme est choisi le sens, par rapport à soi, dans une proximité à soi.

La limite toutefois de cette distinction entre individualisation et individualisme tient à ce que la validation du croire et du vivre réside dans l'exaltation des groupes affinitaires et des cercles intimes. Le processus d'individualisation ainsi n'est pas que moral, il est aussi social, conduisant à la constitution de micro-sociétés relativement

hermétiques à la société globale. Car ici la tolérance qui est générale et le relativisme relationniste qui l'accompagne induisent une certaine indifférence à l'égard de ceux qui ne partagent pas le même point de vue et qui restent étrangers au cercle de l'intime et du même. La régulation interne des relations privées fondée sur les valeurs d'authenticité et de confiance mutuelle prend le pas sur la régulation externe par la société globale et on peut penser que l'aboutissement de ce processus est la sur-intimisation des rapports privés et l'instrumentalisation des rapports publics.

Implications pastorales et ecclésiologiques

Les enquêtes sociologiques nous confirment que le rapport au religieux s'arrime sur l'anthropologie que l'on vient de dessiner et que ce nouveau rapport est particulièrement manifeste chez les jeunes.

On assiste à un déclin de l'appartenance. En 1971, 87 % des 18-24 ans déclaraient appartenir au catholicisme, ils sont 31 % aujourd'hui. Et 20 % seulement des jeunes catholiques de 11-15 ans estiment qu'être catholique c'est appartenir à une communauté.

On assiste à un déclin de la pratique : 25 % des 18-24 ans étaient pratiquants réguliers en 1971, ils sont 8 % aujourd'hui (4 % de pratiquants hebdomadaires).

On assiste à un déclin de la confiance globale dans l'Église : 42 % en 1980, 30 % aujourd'hui. C'est en particulier la confiance dans son magistère sur les questions de morale sexuelle qui s'effrite : aujourd'hui 75 % à 85 % des catholiques de moins de 30 ans estiment que l'Église devrait réviser ses positions sur l'avortement, la contraception, le divorce ou l'homosexualité.

On assiste parallèlement à une montée d'une conception subjective et utilitaire du religieux. Autour de 60 % des jeunes catholiques de 11-15 ans estiment que la religion est un choix personnel et non un héritage, qu'elle est liberté et non contraintes, qu'elle se vit d'abord de manière intime et qu'elle est une aide dans la vie de tous les jours. Mais il faut nuancer ce diagnostic.

Tout d'abord, les croyances désinstitutionnalisées et dérégulées ne diminuent pas et on constate même que la croyance dans une vie après

la mort augmente régulièrement chez les jeunes (passant de 36 % en 1981 à 48 % aujourd'hui) alors qu'elle diminue chez les plus vieux.

Surtout, le sentiment que la religion est importante dans la vie ne diminue pas sur la longue période. Et plus encore, l'opinion selon laquelle l'Église catholique répond aux besoins spirituels des individus ne cesse de croître, passant de 42 % en 1981 à 63 % aujourd'hui chez les 18-24 ans. Cela signifie très clairement que, conformément aux théories de la sécularisation qui insistent sur la spécialisation des institutions et notamment sur la perte de légitimité des Églises dans leur prétention à dire le tout de la vie collective et individuelle, c'est la vocation intégraliste de l'institution religieuse qui est répudiée. L'Église est perçue comme une institution spécialisée dans la satisfaction des besoins spirituels des individus et, à ce titre sa légitimité, loin de diminuer, augmente sur les trente dernières années.

Enfin, la privatisation du religieux ne semble pas impliquer une remise en cause de son influence souhaitable dans la société. On constate en effet que les jeunes sont plus nombreux que les plus âgés à souhaiter que le catholicisme ait une plus grande influence dans la société, notamment à propos de la culture et de la solidarité. En revanche, en ce qui concerne l'éthique et la vie de famille, ils sont moins nombreux que les plus âgés à formuler le même souhait. On voit donc que ces données d'enquêtes confirment le tableau dressé précédemment : l'intérêt religieux ne diminue pas mais il est de plus en plus désinstitutionnalisé, défait de ses implications normatives, arrimé à une logique d'identité et non plus d'appartenance.

Si l'on accepte de prendre au sérieux ces indications sur la situation culturelle d'aujourd'hui, on peut insister sur quelques-unes des implications qu'elle emporte dans la définition d'une pastorale des jeunes.

Tout d'abord, comme l'a rappelé la *Lettre aux catholiques de France*, il faut partir du donné. La culture anthropologique de notre temps, et des jeunes en particulier, est celle que l'on vient de décrire... Il est inutile de la condamner ou de la répudier *a priori*. C'est celle-ci et pas une autre qui est la culture commune de nos contemporains. Même si, bien sûr, on peut toujours trouver des petites groupes ou des individus qui échappent ou résistent à cette culture.

Ensuite il faut partir de la conviction, c'est une conviction mais elle semble nécessaire à toute entrée dans une démarche pastorale, que cette société n'est pas plus fermée à la question de Dieu, au souci éthique, à la recherche du vrai du bon et du juste que les précédentes.

Si l'on part du postulat que la seule forme légitime de la présence de l'Église dans la société est la présence triomphante d'une Église de chrétienté et une logique d'appartenance alors, évidemment, cette société apparaîtra comme définitivement fermée à cette présence.

Si l'on estime qu'il n'y a aucune raison que notre société soit plus que d'autres fermées à la réception de l'Évangile, il faut partir alors des germes de vie et des semences de Verbe que l'on peut y déceler. Et il faut comprendre de quelle manière cette annonce peut être faite dans le langage d'aujourd'hui, pour l'homme d'aujourd'hui, pour la jeunesse d'aujourd'hui et pas pour celle qu'on rêverait à partir d'une vision ancienne des rapports entre Église et société.

Nous sommes confrontés à une crise de la transmission, de toute transmission. À une socialisation davantage de type horizontal que vertical. À une méfiance à l'égard de toute dictée institutionnelle et autoritaire. Et aussi à une méfiance à l'égard des institutions elles-mêmes, des autorités, des élites. Mais dans le même temps on perçoit un goût pour l'intériorité, pour le prophétisme et pour la cohérence.

Nous sommes confrontés à une ignorance des grands récits mais à une prolifération des petits récits subjectifs fondés sur l'expérience et le témoignage. À un refus de tout ce qui peut apparaître insignifiant pour l'utilité personnelle de l'individu. À une primauté de l'intramondain, de l'ici et maintenant. À une société des engagements contractuels, successifs, multiples. À une primauté du faire, de telle manière que ce n'est pas toujours la foi qui conduit à l'engagement mais l'engagement qui conduit à la foi. À une crise non pas de l'engagement mais de l'engagement définitif et intégral. À une crise non pas du croire mais du croire ensemble. Et pourtant à une recherche permanente de validation affinitaire et mutuel du croire. À une opposition au dogmatique et peut-être au théologique mais non au spirituel et à tout ce qui vient entretenir et nourrir la construction des sujets. À une recherche de la singularité mais aussi du collectif, du lien.

Comment l'Église peut-elle être dans ces conditions signe, moyen, lieu, lien ? Quelle est la sacramentalité qu'elle peut apporter à cette culture ? Quelle est la contribution qu'elle peut apporter à la construction des individus et à la constitution du lien social ? Quelle nouvelle de salut peut-elle apporter qui soit en connivence avec les attentes de cette culture ?

On peut, à partir des constats précédents, déceler quelques intuitions pastorales qui soient en connivence et non en opposition avec eux. Toute pastorale commence par la reconnaissance de la valeur de ceux auxquels elle s'adresse et des valeurs auxquelles ils sont attachés. Par la reconnaissance des voies par lesquelles ils cherchent à se construire et à construire leur monde : pour les jeunes d'aujourd'hui, on peut énumérer la relation, la communication, la singularité, la consommation libre plutôt que la production obligée, la mobilité plutôt que l'inscription définitive. À quelles formes d'évangélisation peuvent correspondre ces traits culturels ?

Annoncer l'Évangile aujourd'hui aux jeunes, c'est d'abord honorer leur soif de liberté

Ce qui implique de ne pas dévaloriser systématiquement les formes de famille dans lesquelles ils vivent et qui ne correspondent sans doute pas aux enseignements magistériels. De ne pas condamner *a priori* les formes que prennent leurs relations affectives et sexuelles qui ne sont pas marquées par l'engagement à long terme mais par la relation contractuelle révisable et appréciable à l'aune de leur subjectivité.

Ce qui implique de ne pas dévaloriser leur rapport subjectif et utilitaire aux sources religieuses. Si l'Église est perçue comme une institution hostile à l'autonomie personnelle, édictant des règles et des préceptes au lieu d'apparaître comme une source de guidance spirituelle et de construction de soi, à l'écoute de la recherche de chacun dans sa voie propre et à partir de son histoire propre, elle n'entrera pas en contact avec la plupart de ces jeunes.

Ce qui implique de les considérer comme des partenaires et non comme des élèves ou des cires à modeler.

Ce qui implique, une nouvelle fois, comme nous y invite la *Lettre aux catholiques de France* que l'identité de l'Église elle-même soit dépendante de ce qu'en disent et en attendent ceux qui s'adressent à elles et que, comme le déclarait Claude Dagens, nous considérions que les jeunes sont donnés à l'Église pour la remettre en état d'initiation.

Annoncer l'Évangile aux jeunes c'est ensuite honorer leur soif d'authenticité plus que de vérité

Ce qui implique de reconnaître d'abord la valeur de l'authenticité dans notre monde. L'authenticité c'est la signature subjectiviste de la vérité, c'est le fait tout simple que, face à une pluralisation des vérités, on ne peut jamais être sûr d'une vérité mais l'on peut tenter d'être sincère et authentique.

Ce qui implique de fonder l'annonce elle-même sur l'authenticité et le témoignage des annonceurs plus que la splendeur objective de la vérité proclamée. Si les jeunes manquent de confiance envers toute proclamation de vérité absolue, ils sont aussi attentifs à tout témoignage en première personne. La foi est une expérience et le récit de chutes et de remises en selle, le récit d'un voyage et non la description d'un port d'attache. Le témoignage implique, sur fond d'authenticité, de faire droit au doute et à la pluralité des propositions de vérité. Si l'on est attentif aux vérités avancées par les autres, on peut les reconnaître et reconnaître par là ce qui est le plus important, ceux qui les tiennent. On peut ajouter que croire en l'unité de la vérité devrait engager à plus de confiance et d'humilité, de telle manière que l'on puisse envisager avec empathie les propositions de sens qui semblent d'abord étrangères aux siennes.

Annoncer l'Évangile aux jeunes c'est enfin honorer leur soif de spiritualité anthropocentrique

Ce qui n'empêche pas de leur faire découvrir leur identité d'enfants de Dieu et leur ouverture à la transcendance. Mais d'abord penser que la quête spirituelle des jeunes est toujours une quête de vivre, ici et maintenant.

Ce qui implique d'insister sur la mission existentielle de l'Église avant de passer à sa mission kérygmaticque. De donner à voir que c'est ce monde-ci qui est l'objet des soins du christianisme.

Ce qui implique, comme nous y invite cette pastorale d'engendrement dessinée par Philippe Bacq et Christophe Théobald, d'être attentifs à ne pas chercher par l'évangélisation seulement à faire des disciples. Il y a les disciples, ceux auxquels le Christ a dit : « *Suis-moi.* » Il y a aussi ceux que le Christ a renvoyés chez eux en leur disant : « *Va, ta foi t'a sauvé.* » Il n'est pas question ici d'appartenance à l'Église, il est seulement question d'accès au salut, de construction de l'être. Il ne s'agit plus d'abord de transmettre mais d'accueillir et de recueillir. D'authentifier, en le recevant, le devenir sujet des jeunes, de reconnaître que ce qui en eux est de l'ordre de la vie et en vue du Royaume. Et cette reconnaissance implique de ne rien savoir d'eux et de n'avoir aucun projet pour eux. De sortir du schéma évangélisateur/évangélisé pour s'ouvrir à cette conviction que l'Évangile se lit entre eux, lorsqu'ils se parlent et se reconnaissent.

Ce qui implique de leur donner à voir non pas un chemin d'assimilation et d'intégration en vue d'une appartenance mais un chemin d'initiation à leur propre vie, à travers leurs expériences de la liberté, de la beauté, de l'amour et de la souffrance.

Car percevoir dans les convictions et les attentes des jeunes des signes de la vocation même de l'Église, de l'identité même de l'Église, c'est reconnaître que le tenir et le recevoir pour vrai est un échange à double sens qui concerne l'Église autant que les jeunes qui s'adressent à elle ou avec lesquels elle est en contact. ■

P Propositions théologiques et pastorales

Jean-Marc Aveline

vicaire général du diocèse de Marseille,
directeur de l'Institut catholique de la Méditerranée,
consulteur au Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux

Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs de ces Assises, notamment Nathalie Becquart, pour leur invitation et pour leur confiance. Pour répondre à l'invitation qui m'a été faite, j'ai préparé une contribution sous la forme d'une triple invitation : d'abord, une invitation à prendre au sérieux les mutations du rapport au religieux dans la société où évolue la génération des jeunes d'aujourd'hui ; ensuite, une invitation à prendre du recul, parce que cette responsabilité peut être écrasante si nous ne la situons pas sur l'horizon d'une longue histoire des figures de la mission à travers les siècles ; enfin, je déploierai en conclusion une invitation à prendre position, parce que la suite du Christ est plus que jamais un choix qui implique que l'on se détermine dans les débats d'aujourd'hui, que ce soit sous le mode d'une certaine résistance aux idées dominantes, résistance qui nous rend parfois très proches de certaines intuitions ou aspirations de cette génération, ou que ce soit sous le mode d'une proposition renouvelée de la foi chrétienne, parce que celle-ci offre quelque chose d'unique qu'il faut oser présenter comme tel.

L Les mutations du rapport au religieux

Pour faire bref, je distinguerai trois moments. Il y a d'abord eu, dès la fin du XIX^e siècle avec le développement scientifique de l'histoire

des religions et l'émergence des diverses sciences des religions, un mouvement de relativisation de la prétention du christianisme (comme de toute religion) à être « la religion absolue ». Il faut ensuite tenir compte de la vague grandissante de la sécularisation, avec sa remise en question du religieux et sa tendance, accentuée par un certain laïcisme, à le confiner dans la sphère privée. Enfin, il importe de noter, depuis le début du ^{XXI}^e siècle, un nouvel intérêt pour les religions, non seulement à cause des fondamentalismes religieux alimentant le terrorisme, mais aussi parce qu'il paraît philosophiquement indiqué, pour tenter de dissiper les ombres de nihilisme qui planent sur notre société, de rechercher une traduction en langage séculier des ressources anthropologiques dont sont porteuses les sagesses religieuses de l'humanité.

Relativisation

En Occident, la première remise en question de la prétention de toute religion, et notamment du christianisme, à l'absoluité ou à l'universalité, remonte à la fin du ^{XIX}^e siècle, avec le déploiement scientifique de l'histoire des religions. On doit au théologien protestant allemand Ernst Troeltsch (1865-1923) d'avoir le premier tenté de relever théologiquement ce défi. Lors d'une conférence prononcée en octobre 1901 sous le titre « L'absoluité du christianisme et l'histoire de la religion », Troeltsch avait dénoncé l'insuffisance de l'apologétique classique et fait valoir la nécessité de considérer le phénomène historico-social chrétien sur l'horizon général de l'histoire des religions¹. Pas plus que toute autre religion historique, le christianisme, estimait Troeltsch, ne doit se prétendre « religion absolue ». La validité (et non plus l'absoluité) de son message et de son effectivité dans la vie des personnes et des sociétés ne peut qu'être éventuellement reconnue historiquement *a posteriori*, par une étude comparée des religions, et non plus décrétée dogmatiquement *a priori* comme l'a trop longtemps fait une mauvaise apologétique : « *Seul celui qui traverse rapidement l'histoire des religions simplement du point de vue de l'apologétique, comme un chasseur à l'affût des évidences de l'infériorité des religions autres que le christianisme, seul celui-là peut rentrer chez lui après ces expéditions, avec son supranaturalisme intact.* »²

Aujourd'hui, ce n'est plus seulement l'histoire des religions qui interroge aux yeux des jeunes la prétention du christianisme à l'universalité mais c'est aussi l'expérience concrète du brassage des populations, de leurs cultures et de leurs religions. La génération d'aujourd'hui a la possibilité de tout comparer afin de trouver le meilleur plan, le meilleur prix, le meilleur « *trip* »... Elle compare aussi les religions beaucoup plus facilement que le faisaient nos anciens ! En soi, ce n'est pas une mauvaise chose, car cela permet de reconnaître la trace que prend le désir de Dieu dans des cultures très différentes. Mais pour pouvoir la lire ainsi, il faut être aidé ! Plus le champ des possibles s'ouvre largement, plus il importe d'être soi-même ancré quelque part. Et il faut bien reconnaître que les questions qui se posent alors au croyant ne sont pas faciles. Sans doute d'ailleurs, si l'on interrogeait des personnes à la sortie de la messe, toutes générations confondues, pour savoir si d'après elles le christianisme doit avoir une portée universelle ou bien s'il doit accepter de n'être que la religion de la culture occidentale, plus ou moins bien exportée par des colonisations successives, je crains fort que beaucoup choisissent spontanément le deuxième terme de l'alternative !

Les problèmes que Troeltsch tenta de résoudre sont donc encore d'actualité. Même si la solution qu'il essaya d'élaborer reste grandement discutable, on doit lui reconnaître d'avoir eu le courage d'affronter l'épreuve de la relativité³. Et surtout, on doit essayer de répondre à notre tour : comment rendre compte du fait que nous confessons que Jésus est le Sauveur du monde, et non pas seulement des chrétiens ? Comment peut-on le confesser comme « *unique médiateur du salut* » (1 Tm 2, 5) sans que cela ne disqualifie l'effort religieux des hommes de toutes cultures puisque nous confessons aussi que « *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité* » (1 Tm 2, 4) ? Peut-être nous faudra-t-il méditer cette remarque qui avait tant fait réfléchir Henri de Lubac, à savoir que la jeune Église, alors même qu'elle était réduite à une poignée de familles disséminées dans quelques villes et bourgades de la Méditerranée orientale, avait une conscience aigüe du fait que le message dont elle était porteuse concernait le salut du genre humain tout entier et devait donc être annoncé à tous les peuples. De Lubac en déduisait, et cela pourrait être utile dans nos réflexions d'aujourd'hui, que la catholicité n'est pas proportionnelle à l'étendue de la surface sociale de l'Église⁴.

Elle coïncide plutôt avec le désir que le message évangélique soit annoncé et reçu dans toutes les cultures, selon un processus qui transforme tout autant celui qui l'annonce que celui qui le reçoit.

Sécularisation

Dans l'« Avant-propos » du grand dossier de *Recherches de science religieuse* publié en 1975 et intitulé « Religions à l'épreuve de la modernité », Joseph Moingt estimait que l'une des conséquences du processus croissant de sécularisation est que *« toutes les religions vivantes sont tôt ou tard confrontées aux mêmes problèmes et aux mêmes difficultés ; et c'est peut-être ce point commun qui les provoque le plus et les provoquera de plus en plus à se rencontrer⁵. »* Il énumérait alors les éléments fondamentaux de cette épreuve que la modernité, avec son lot d'évolution économique, de sécularisation croissante et d'urbanisation accélérée, conduit chaque religion à traverser : *« Les croyants sont arrachés au terreau nourricier de la foi, les groupes religieux se marginalisent. Des idées se répandent, des cultures se développent à l'écart et souvent à l'encontre des doctrines et des coutumes religieuses ; les fidèles sont conviés de tous côtés à s'affranchir des autorités religieuses ; dans un monde dominé par l'observation scientifique et la technologie utilitaire la foi tourne à l'ésotérisme. Toutes les religions se trouvent ainsi soumises à la même épreuve de la modernité, comme au feu d'un même creuset qui semble les fondre dans une même figure de la conscience humaine en quête d'un Absolu – peut-être dans une même "trace de Dieu" ? Comment chacune d'elles ressent-elle et supporte-t-elle cette épreuve, avec quels succès et quelles vicissitudes ? Telle est la question qui s'est imposée à nous, en définitive, comme l'actualité dominante du fait religieux mondial⁶. »*

Ce diagnostic reste pour une bonne part d'actualité. Des études plus récentes montrent que les sociétés maghrébines et plus largement celles du monde arabe sont aujourd'hui affectées elles aussi par la sécularisation⁷. Celle-ci constitue certes pour les religions une épreuve, mais elle peut également être considérée comme un creuset à la faveur duquel les messages sont épurés et les intuitions fondamentales apparaissent avec plus de netteté. Si la sécularisation nous fait vivre une certaine précarité, elle peut être l'occasion de recentrer notre message

sur l'essentiel. Je suis persuadé que les jeunes d'aujourd'hui attendent des religions non pas des paroles creuses ou « politiquement correctes », mais qu'elles leur montrent le chemin de la vraie vie, celui du respect de l'autre et du désir de paix, celui du combat contre l'injustice et la pauvreté, celui de l'interpellation prophétique et de la défense du plus faible, celui du pardon et de la réconciliation, celui de la joie de croire qui donne tant de goût à la vie...

Traduction

Notre enquête sur les mutations du rapport au religieux doit encore intégrer un troisième facteur, celui du nouvel intérêt que portent depuis quelques années des philosophes et des sociologues à la dimension religieuse de l'humain et donc aux ressources anthropologiques dont sont porteuses les religions⁸. En effet, alors que pendant longtemps la pensée occidentale s'originant dans les Lumières avait pu considérer que l'évolution irréversible de la raison devait signer l'arrêt, à plus ou moins long terme, de l'influence et même de l'existence des religions, l'on s'interroge désormais, non plus sur le démenti qu'aurait pu infliger à ce diagnostic ce que l'on a pendant un temps appelé le « retour du religieux », retour dont on s'aperçoit aujourd'hui qu'il n'était qu'une écume trompeuse alors que progressait inexorablement la lame de fond de la sécularisation, mais bien plutôt sur la meilleure façon de récupérer, sous la coque parfois craquelante des religions, les indices d'une composante anthropologique indispensable à l'être humain, et qu'il paraît désormais urgent de traduire en langage séculier, si l'on veut éviter que la mise à l'écart des religions ne se solde par une redoutable déshumanisation.

C'est l'argument du philosophe et sociologue allemand Jürgen Habermas dans l'imposant prologue de l'ouvrage récent intitulé *Entre naturalisme et religion. Les défis de la démocratie*, ouvrage consacré à une relecture suggestive de la philosophie kantienne de la religion appliquée aux évolutions de la dimension religieuse dans les sociétés occidentales⁹. Habermas commence par remarquer que « le fondamentalisme religieux que l'on peut observer aujourd'hui et pas seulement à l'extérieur du christianisme, redonne à la critique de la religion une triste actualité¹⁰. » Toutefois, il estime que le problème n'est

plus seulement de lutter contre l'obscurantisme religieux, car de son côté, la raison moderne, délivrée de la tutelle de la religion, s'est elle aussi révélée vulnérable à de multiples pathologies et tend à « *sortir des rails*¹¹ ». Autant il importe de dénoncer les pathologies de la religion, autant il est nécessaire de ne pas occulter les pathologies dont peut aussi souffrir une raison qui s'est crue toute-puissante alors qu'elle était en train de s'atrophier elle-même en simple rationalité instrumentale. On sait combien l'œuvre d'Habermas a tenté de redonner sa place à l'autre poumon de la raison qu'est la rationalité communicationnelle, lointaine héritière de l'agir rituel¹². On sait aussi comment, en dialogue avec Joseph Ratzinger, il avait déjà essayé en 2004 d'engager la philosophie contemporaine à ne pas négliger l'apport des religions dans la généalogie de la raison¹³.

Cette nouvelle attitude rejoint en profondeur, me semble-t-il, la quête religieuse de la génération d'aujourd'hui. On cherche plus que jamais des raisons de vivre, tant est lourde et opaque l'ombre du nihilisme qui plane sur les sociétés occidentales. Certains ne trouveront pas d'autre moyen qu'un vague ésotérisme pour mettre un peu de soleil dans leur quotidien. D'autres partiront dans une fuite en avant, mêlant le virtuel au réel jusqu'à s'y perdre soi-même. D'autres encore tenteront de réagir, s'accrochant aux mouvements alternatifs et alter-mondialistes, faisant parfois de l'écologie et de la défense de la planète une « *quasi-religion séculière* », selon la formule qu'employait autrefois Paul Tillich¹⁴. Pendant ce temps, le nihilisme prend nom d'eugénisme, de naturalisme, de libéralisme effréné, et accentue encore davantage les inégalités économiques et les fractures sociales. D'où la nouvelle question qui vient sous la plume de quelques philosophes engagés et qu'Habermas exprime ainsi : comment est-il possible « *de s'approprier l'héritage sémantique des traditions religieuses sans effacer la frontière qui sépare les univers de la foi et du savoir*¹⁵ » ? Que faut-il faire pour traduire en langage séculier le contenu de sagesse qui gît dans les religions et dont le monde actuel a tant besoin ?

Qu'elle le sache ou non, la génération des jeunes d'aujourd'hui est habitée par ces questions. Victime d'une crise de la transmission dont elle ne porte pas la responsabilité mais dont elle paie lourdement le prix, elle cherche vers qui se tourner pour recevoir les ressources élémentaires dont on a besoin pour s'orienter dans la vie. Dès lors que la philosophie, chez Habermas et bien d'autres auteurs (je pense

à Marcel Gauchet ou Luc Ferry), en vient à entreprendre une appropriation critique du contenu religieux, il importe que la théologie chrétienne, en débat avec elle, s'efforce de contribuer à ce travail de traduction tout en faisant valoir l'originalité et la pertinence de sa propre herméneutique confessante de la signification anthropologique de la démarche religieuse. C'est à nous qu'il revient d'expliquer à une génération à qui cela n'a pas été transmis, quel est l'art de vivre que nous apprend l'Évangile. Au fond, c'est cela qui constitue l'essentiel de ce qu'on appelle la « nouvelle évangélisation ». Dans une conférence donnée lors du Jubilé des catéchistes en 2000, le cardinal Ratzinger disait : *« La vie humaine ne se réalise pas d'elle-même. Notre vie est une question ouverte, un projet incomplet qu'il reste à achever et à réaliser. La question fondamentale de tout homme est : comment devient-on un homme ? Comment apprend-on l'art de vivre ? Quel est le chemin du bonheur ? Évangéliser signifie : montrer ce chemin, apprendre l'art de vivre. [...] La pauvreté la plus profonde, c'est l'incapacité d'éprouver de la joie, le dégoût de la vie considérée comme absurde et contradictoire. Cette pauvreté est aujourd'hui très répandue, sous diverses formes, tant dans les sociétés matériellement riches que dans les pays pauvres. [...] C'est pourquoi nous avons besoin d'une nouvelle évangélisation ; si l'art de vivre demeure inconnu, tout le reste ne fonctionne plus. Mais cet art n'est pas un objet de la science, cet art ne peut être communiqué que par celui qui a la vie, celui qui est l'Évangile en personne »*¹⁶.

Il se pourrait bien, dès lors, que l'anthropologie devienne une dimension capitale de nos démarches pastorales aujourd'hui. Que dit de l'homme la façon dont nous croyons en Dieu ? Que dit de Dieu la façon dont nous considérons l'homme ? Notre créativité pastorale pourrait d'ailleurs trouver là un champ très important à explorer. À Marseille, par exemple, nous avons décidé de proposer un accueil, une fois par mois, des familles qui viennent d'avoir un enfant et qui montent à Notre-Dame-de-la-Garde pour le présenter. C'est une démarche toute simple qui permet de renouer avec une tradition séculaire et qui facilite le chemin vers une éventuelle demande baptismale. Et l'on pourrait trouver bien d'autres exemples d'initiatives pastorales qui tentent de tisser des liens nouveaux entre ce que vivent concrètement les générations d'aujourd'hui et la longue Tradition sacramentelle de l'Église.

Les figures de la mission à travers l'histoire

Nous ne sommes pas les premiers à nous soucier de l'annonce de l'Évangile. Le recul de l'histoire peut nous aider à mieux saisir l'originalité de notre situation et aussi nous permettre de puiser dans cette longue Tradition de quoi répondre aux besoins et aux appels d'aujourd'hui. On peut très schématiquement repérer, dans les vingt siècles d'histoire du christianisme, quatre grandes étapes dans la compréhension et le développement de l'agir missionnaire¹⁷.

Le temps de la dilatation

Dans le corpus néo-testamentaire, on trouve des présentations rédactionnelles diverses de l'envoi en mission et l'usage d'un vocabulaire varié pour l'exprimer, avec cependant deux accentuations particulières, non exclusives l'une de l'autre : celle du corpus paulinien sur la notion de proclamation ; celle du corpus johannique sur la notion de témoignage. L'un souligne la nécessité foncière de l'annonce de la Bonne Nouvelle (« *Malheur à moi si je n'annonce pas l'évangile* », [1 Co 9, 16]) ; l'autre souligne l'envoi du Fils par le Père et de l'Esprit par le Père et le Fils, et comprend cette « mission trinitaire » comme la source et le fondement de l'envoi des disciples en mission (« *En vérité, en vérité je vous le dis, qui reçoit celui que j'envoie me reçoit et qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé* » [Jn 13, 20] ; « *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* » [Jn 20, 21]).

Pendant les trois premiers siècles, l'essor des communautés chrétiennes est rapide et les Pères de l'Église n'hésitent pas à tirer de cette rapidité un argument apologétique. Je voudrais surtout souligner, pour cette période, que le vocabulaire utilisé par les Pères n'est pas tant celui de la mission, que celui de la diffusion, de la « dilatation » : c'est en vivant sa foi que l'Église en témoigne et que viennent peu à peu la rejoindre ceux qui la voient vivre. Et les persécutions qui semblent la décimer sont pour elle une occasion supplémentaire de témoignage. Souvent, l'Esprit adjoint de nouveaux croyants sur le lieu même du martyre des chrétiens. Pas de « programme missionnaire » ni de « méthode d'évangélisation » pour ces premières communau-

tés : seule une vie qui se dilate à la faveur du travail de l'Esprit, fût-ce dans le sang des martyrs, semence de croyants (cf. Tertullien).

Le temps de la chrétienté

Même si la « dilatation » des communautés chrétiennes avait bénéficié, malgré les persécutions, des infrastructures politiques et économiques de l'Empire romain, ce n'est qu'avec la conversion des empereurs eux-mêmes, Constantin et surtout Théodose (379-395), que la situation va peu à peu changer. L'expansion du christianisme se confond, apparemment du moins, avec celle de la puissance politique. En Occident, l'effondrement de l'Empire sera progressivement compensé par la naissance de la chrétienté. Mais celle-ci, organisation politique qui postule qu'en matière religieuse la collectivité est engagée par son chef, n'est pas équivalente à une réelle évangélisation. Les campagnes, notamment, restent longtemps attachées aux cultes traditionnels, *paganus* désignant tout autant le paysan que le païen. Il faudra, outre les efforts de Martin de Tours (+ 397) et de quelques autres, le travail laborieux et la présence charitable des moines pour gagner les campagnes à l'Évangile.

La jonction qui s'établit, notamment avec l'Empire restauré par Charlemagne (800), entre le politique et le religieux, aboutit à confondre de façon ambiguë la mission de l'Église avec la défense et l'expansion de la chrétienté. L'intégration à la *Romania*, à la culture latine et aux lois impériales, devient en effet un objectif commun à l'Empire et à l'Église. Le huitième canon de la « Capitulation des territoires saxons » au temps de Charlemagne est on ne peut plus explicite : « *Quiconque n'étant pas baptisé se trouvera parmi les Saxons et refusera, voulant rester païen, de se faire baptiser, qu'on le mette à mort.* » Cette confusion regrettable et redoutable se trouvera encore renforcée lorsque les deux entités seront menacées par l'expansion guerrière et fulgurante de l'islam (632 : mort du Prophète ; 732 : Poitiers !). L'adversaire n'est plus désigné que comme un « infidèle » et la guerre devient d'autant plus légitime qu'elle est fondée sur des motifs religieux ! Dès lors, l'Occident chrétien développera des Croisades (concile de Clermont en 1095) mêlant politique et religion,

épopée militaire et exaltation prosélyte, creusant de plus en plus la distance entre chrétiens latins et chrétiens byzantins.

Pendant ce temps, ces chrétiens de l'Empire byzantin, protégés par le code de Justinien (527-565) ont vécu tout autrement la question de l'annonce de l'Évangile. Affaiblies par des querelles dogmatiques très dures qui furent la cause de nombreuses divisions, de l'arianisme au monophysisme en passant par le nestorianisme, les communautés chrétiennes ne semblent pas avoir déployé d'efforts particuliers d'évangélisation avant l'envoi des frères thessaloniens, Cyrille-Constantin et Méthode auprès des Slaves de la Grande Moravie (863). Mais au lieu de penser leur christianisation sur le modèle d'une intégration linguistique et liturgique (comme c'était le cas en Occident), on privilégia au contraire la langue slave des nouveaux chrétiens et l'on favorisa la constitution d'Églises nationales jouissant d'une relative autonomie par rapport au patriarcat de Constantinople. Plus tard, le Grand Schisme de 1054 viendra accroître la distance entre l'Église romaine et les patriarchats orthodoxes.

Toutefois, alors même que la chrétienté se trouve en quelque sorte « assiégée » par l'islam, on assiste, au XIII^e siècle, à un nouvel approfondissement de la dynamique missionnaire. Après la naissance, avec les Croisades, d'ordres religieux appropriés, ordres militaires et ordres hospitaliers, voici que surgissent, avec saint François (1181-1226) et saint Dominique (1170-1221), des ordres mendiants. Le sursaut évangélique qu'ils vont entraîner transformera peu à peu la tentation de repli sur soi en audace de témoignage, le désir de conquête en soif de rencontre, au risque du martyre. En 1219, François rencontre le sultan Malik-al-Kamil à Damiette au cours de la cinquième croisade et en 1250, le dominicain R. Martin fonde en Espagne une école de langues orientales, au moment même où, sous l'impulsion de Raymond de Penafort, les dominicains se lancent dans la traduction latine du Coran et dans des controverses avec les musulmans.

Il est également impressionnant de relire le travail des franciscains (comme par exemple Raymond Lulle [1235-1316]) et des dominicains, que ce soit en Méditerranée, aux prises avec l'islam, ou bien en Asie, aux prises avec l'Empire mongol, qui en 1279, avec la chute de la dynastie chinoise des Song, s'étend du Pacifique à la mer Noire. La grande peste et l'effondrement de cet Empire mongol sous la poussée de Tamerlan (1336-1405) anéantirent, au siècle suivant, cet élan. Mais

le XIII^e siècle, siècle intermédiaire, a préparé une nouvelle étape dans l'histoire de l'Église missionnaire : celle des missions proprement dites.

Le temps des missions lointaines

L'Europe, avec son foyer latin et son foyer byzantin, vécut avec frayeur la chute de Constantinople en 1453. Seule la bataille de Lépante en 1571 parviendra à la rassurer. Mais au même moment, elle part à la conquête du monde, au-delà des mers. Portugais et Espagnols créent des patronats en Afrique, en Amérique du Sud et en Asie. Le traité de Tordesillas, le 7 juin 1494, fixe les limites de leurs zones d'influence. Chargés par le Saint-Siège de la juridiction temporelle et spirituelle de ces nouveaux territoires, les souverains portugais et espagnols font appel aux ordres religieux, aux jésuites en particulier (François-Xavier, Mattéo Ricci, Robert de Nobili, entre autres).

L'identification entre l'Église et l'autorité politique fut en bien des points néfastes, légitimant tout autant des pratiques esclavagistes que des exterminations culturelles. On sait qu'il y eut heureusement des hommes pour lutter contre un tel système d'exploitation que cautionnait une évangélisation forcée. Bartholomé de Las Casas et son aîné Antonio Montesinos, puis Vitoria (1483-1546) marquent ce courant de résistance et engagé, surtout avec ce dernier, un effort de réflexion philosophico-juridique sur la façon d'annoncer l'Évangile. S'inspirant de la réflexion de Thomas d'Aquin (1225-1274) sur la valeur en elles-mêmes des réalités humaines, Vitoria en déduisit que l'État comme tel ne saurait être sollicité pour la mission et que donc ni l'infidélité ni les péchés des hommes ne pouvaient servir de prétexte à une intervention armée du pouvoir politique.

Un peu plus d'un siècle plus tard, afin de soustraire les activités missionnaires au pouvoir colonial, Grégoire XV fonda, le 6 janvier 1622, un nouveau dicastère chargé de la diffusion de la foi dans le monde, la *Propaganda Fide*. Assez modeste au départ, ce nouvel instrument, doté quelques années plus tard d'une imprimerie polyglotte et d'un collège de préparation des missionnaires, devait cependant ouvrir une nouvelle ère dans l'histoire des missions.

Les nombreuses congrégations missionnaires qui naquirent au XIX^e siècle s'inscrivent dans cette dynamique de missions vers les terres

lointaines, dynamique que renforceront les difficultés de l'Église en Europe, du schisme de la Réforme à la Révolution française. Peu à peu, de jeunes Églises naquirent, puis se développèrent par elles-mêmes, accompagnant souvent les mouvements de décolonisation. Dans le même temps, traversé par un profond processus de sécularisation, l'Occident prenait conscience du fait que la dimension missionnaire de l'Église ne saurait être réduite au bon développement des missions lointaines et que l'Église tout entière était en responsabilité missionnaire, alors que l'on pouvait avoir tendance à faire des missions l'affaire de spécialistes, appartenant à des ordres religieux appropriés. C'est ce mouvement que va confirmer et considérablement amplifier, en 1957, l'encyclique de Pie XII, *Fidei donum*, qui constitue un appel à l'ensemble de l'Église pour qu'elle prenne ses responsabilités dans la mission *ad gentes*.

Le temps du renouveau apostolique

L'encyclique *Fidei donum* fut publiée le jour de Pâques (21 avril) 1957, alors que Pie XII arrivait presque au terme d'un long pontificat qui avait commencé à l'orée de la guerre en 1939 et devait s'achever l'année suivante en 1958. Dans cette encyclique, il lance un appel vigoureux à l'ensemble de l'Église afin que tous participent à l'effort missionnaire. La grande nouveauté de l'encyclique, celle par laquelle elle annonce et prépare la réflexion de Vatican II est bien là : faire prendre conscience à toute l'Église qu'elle est missionnaire, que c'est là son identité la plus profonde, comme le dira plus tard Paul VI dans *Evangelii nuntiandi* (1975). Pie XII en appelle à la responsabilité collégiale des évêques par rapport à la mission, notion qui sera renforcée par le décret *Ad gentes* du concile Vatican II, lorsque celui-ci rappellera que « tous les évêques [...] ont été consacrés, non seulement pour un diocèse donné, mais pour le salut du monde entier » (n° 38). Le concile Vatican II (1962-1965) accentuera le passage d'une théologie des missions à une théologie de l'Église missionnaire et favorisera une « responsabilité collégiale » de la mission. La mission n'est pas une activité de l'Église parmi d'autres, elle est sa manière d'être, sa vocation, son identité.

En plein concile, la première encyclique de Paul VI, *Ecclesiam suam*, publiée le 6 août 1964, a réalisé deux opérations très importantes quant à la théologie de la mission : d'une part, elle conjugue l'annonce et le dialogue (*colloquium*) comme deux aspects indissociables de l'agir ecclésial (« *L'Église se fait parole, l'Église se fait message, l'Église se fait conversation* », § 67), d'autre part elle fonde une théologie dialogale de la mission sur une théologie dialogale de la révélation. C'est parce que nous confessons que la proposition d'alliance est la voie dialogale (« *dialogue de salut* ») choisie par Dieu pour se révéler (« *L'histoire du salut raconte précisément ce dialogue long et divers qui part de Dieu et noue avec l'homme une conversation variée et étonnante* », § 72) que nous comprenons que la mission de l'Église, s'ajustant au geste de Dieu, est elle-même appelée à prendre la forme d'un dialogue, dans l'amitié et le service : « *Le climat du dialogue, c'est l'amitié. Bien mieux, le service* » (§ 90).

Quelques années plus tard, en 1979, Jean-Paul II lance à Nowa Huta la dynamique de la nouvelle évangélisation que le cardinal Ratzinger, dans le texte déjà cité de 2000, présente ainsi : « *La nouvelle évangélisation signifie : ne pas se contenter du fait que, du grain de sénévé, a poussé le grand arbre de l'Église universelle, ne pas penser que suffit le fait que, dans ses branches, toutes sortes d'oiseaux peuvent y trouver leur place, mais oser de nouveau, avec l'humilité du petit grain et en laissant à Dieu le moment et la manière dont il grandira (Mc 4, 26-29). Toutes les grandes choses commencent par un petit grain et les mouvements de masse sont toujours éphémères. [...] Un vieux proverbe dit : "Le succès n'est pas un nom de Dieu". La nouvelle évangélisation doit se soumettre au mystère du grain de sénévé et ne doit pas prétendre produire tout de suite le grand arbre. Nous vivons tantôt dans la trop grande sécurité du grand arbre déjà existant, tantôt dans l'impatience d'avoir un arbre plus grand, plus vigoureux ; nous devons au contraire accepter le mystère que l'Église est à la fois le grand arbre et le grain minuscule. Dans l'histoire du salut, c'est toujours à la fois le Vendredi saint et le dimanche de Pâques...* »¹⁷

Devenu pape sous le nom de Benoît XVI, il continuera à soutenir ce travail d'évangélisation dont notre génération est responsable à l'égard de ceux qui viennent après nous en décidant la création d'un dicastère qui lui soit consacré et en annonçant la convocation

d'un synode des évêques sur ce thème en 2012. Dans la ligne ouverte par le Concile, il entend poursuivre également le nécessaire dialogue avec les croyants d'autres religions en s'inspirant de la rencontre d'Assise, dont Jean-Paul II avait pris l'initiative le 27 octobre 1986, journée œcuménique et interreligieuse de prière, de jeûne et de pèlerinage pour la paix.

Après ce vaste survol « à grandes enjambées », il nous faut retrouver la « petite foulée » de nos préoccupations d'aujourd'hui. Que retenir pour notre travail apostolique ? Sans doute qu'à chaque époque, les témoins de l'Évangile ont à apprendre que ce qui leur est confié doit les transformer eux-mêmes dans l'acte même qui les pousse à le transmettre à d'autres. Car des tentations existent toujours sur les chemins qu'empruntent les pas du missionnaire ! Tentation de frilosité ou de prosélytisme, tentation de confusion de l'action missionnaire avec la poursuite d'intérêts politiques, tentations de ne pas annoncer l'Évangile au prétexte que les semences du Verbe peuvent suffire à ceux qui ne connaissent pas le Verbe ou, au contraire, tentation d'inculquer l'Évangile sans aucun respect ni pour la liberté de ceux à qui l'on s'adresse ni pour ce que l'Esprit a déjà déposé en eux pour les préparer à le recevoir et que l'on ne saurait justement ignorer si l'on veut que la greffe prenne !

Conclusion

Après avoir dans un premier temps pris au sérieux le contexte spécifique dans lequel nous avons à annoncer l'Évangile aujourd'hui, en réfléchissant en particulier sur les mutations du rapport au religieux dans notre société, après avoir ensuite pris du recul et parcouru le chemin des figures différentes qu'a prises la mission de l'Église au fil de son histoire, je voudrais maintenant, en guise de conclusion, nous inviter à prendre position en rappelant quelques éléments théologiques sur la mission.

La mission n'est pas l'œuvre de l'Église : elle est l'œuvre de Dieu à laquelle l'Église est appelée de manière toute particulière à coopérer. Ce décentrement est très important à réaliser. Au fil de son histoire, l'Église a fait l'expérience du fait que l'œuvre de Dieu dans

le monde la dépasse mais en même temps la requiert ; le salut du monde est certes sans proportion avec l'action de l'Église, mais nous confessons que Dieu a voulu que l'œuvre du salut ne se réalise pas sans l'Église, tout comme l'œuvre de l'incarnation ne se réalise pas sans le *fiat* de Marie. C'est en ce sens que, comme je l'évoquais au début à la suite d'Henri de Lubac, l'Église a toujours eu conscience d'être mystérieusement liée, c'est-à-dire selon le Mystère même du Christ, au salut du genre humain tout entier, se comprenant elle-même comme « nécessaire » au salut, non pas parce qu'elle en serait l'origine ni qu'elle en détiendrait la clé, mais parce qu'elle en est le sacrement, fût-elle un petit troupeau dans le vaste monde¹⁹. Nous avons vu cependant que cette prétention a pu entraîner, notamment dans l'exercice des « missions », toutes sortes de dérives, dès lors que l'Église s'est écartée de la seule manière dont, d'après saint Paul, doit être vécue cette « coopération au salut », à savoir sous le signe du « ministère », c'est-à-dire du service de la relation de Dieu avec le monde. Prendre position, c'est chercher quelle est la « tenue de service » qu'il nous est demandé de revêtir aujourd'hui.

L'un des services que nous demande le monde d'aujourd'hui et spécialement peut-être la génération dont nous parlons est celui de l'intériorité. Cette génération qui a grandi dans un espace saturé de communications en tous genres est en même temps marquée par une grande solitude, d'autant plus lourde à vivre qu'elle est cachée sous un flot incessant d'informations échangées. Comme pasteurs, nous sommes souvent témoins de la détresse qui surgit dans des existences lorsque l'on ne sait plus trouver le chemin de l'intériorité. Et ce n'est sans doute pas le moindre défi de notre pastorale que de trouver les voies permettant d'accéder à cette intériorité, à ce dialogue avec l'hôte intérieur, seul chemin vers un vrai dialogue avec ceux qui nous sont donnés pour frères.

Un autre service est celui de la résistance. Les idées dominantes ne sont pas toujours les meilleures et il importe que nous sachions aider à un discernement. Il s'agit d'abord de résister à l'anesthésie générale provoquée par le flux non hiérarchisé des informations, le subtil et pervers nivellement des problèmes qu'entraîne l'étonnante irresponsabilité de certains médias. Le discernement que l'on attend de nous consiste souvent à retrouver le sens de la personne, en se situant à « hauteur de visage ». Comme le disait autrefois Emmanuel

Levinas : « *L'éthique est l'optique spirituelle. [...] Ce sont nos relations avec les hommes [...] qui donnent aux concepts théologiques l'unique signification qu'ils comportent*²⁰. »

Dans le même registre, il s'agit aussi de résister à l'idéologie de la tolérance. Certes, la tolérance vaut mieux que l'intolérance, mais elle peut devenir néfaste lorsqu'elle réduit les raisons de vivre dont chacun est porteur à un simple catalogue de valeurs. La tolérance devient alors une subtile idéologie qui relativise les messages religieux au prétexte que le meilleur combat contre l'intolérance consisterait à décréter une neutralité de la société civile, cantonnant la religion à la sphère privée ou ne « tolérant », comme expressions publiques, que celles qui tendent à montrer que « tout se vaut » ! Comment voulez-vous qu'une religion réduite à n'être qu'un catalogue de valeurs soit de quelque façon attrayante pour les jeunes d'aujourd'hui ? Croyez-vous qu'il soit passionnant de repérer quelles sont « les valeurs que nous avons en commun » avec d'autres religions et d'en déduire que finalement, un dénominateur commun nous est accessible ?

Je crois que nous souffrons grandement de cette réduction des religions à des valeurs, « pour cause de tolérance ». Les jeunes dont nous avons la charge attendent de nous que nous les invitions à une belle aventure spirituelle, une aventure qui trouve son essor dans la rencontre avec la personne de Jésus Christ et qui est susceptible de transformer la vie. Ils n'oseront s'y lancer que s'ils trouvent en nous des personnes dont la vie a réellement été touchée et transformée par l'Évangile du Christ, par la puissance de sa Parole et par la bonté de sa grâce. C'est cela qu'il nous faut proposer, avec audace et inventivité. ■

NOTES

1 - Cf. Ernst TROELTSCH, « L'absoluité du christianisme et l'histoire de la religion » (1902-1912), dans *Œuvres III. Histoire et destin de la théologie*, Paris / Genève, Cerf / Labor et Fides, 1996, p. 63-177.

2 - Ernst TROELTSCH, « Geschichte und Metaphysik », *Zeitschrift für Theologie und Kirche* 8 (1898), p. 1-69 ; ici p. 52.

3 - Pour une présentation plus détaillée de la réflexion de Troeltsch et une prise de position à son endroit, je renvoie à la première partie de mon ouvrage : *L'enjeu christologique en théologie des religions. Tillich en débat avec Troeltsch*, Paris, Cerf, Cogitatio Fidei 227, 2003.

4 - On pourra relire avec profit à ce sujet le chapitre VII de *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme*, Paris, Cerf, Unam Sanctam 3, 1941 (deuxième édition).

5 - Joseph MOINGT, « Avant-propos », *Recherches de science religieuse* 63 (janvier-mars 1975), p. 8.

6 - *Ibid.*, p. 8-9.

7 - Voir par exemple les travaux effectués sur ce thème à la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, notamment par Mohammed Tozy.

8 - Pour l'ensemble de ce paragraphe, je me permets de renvoyer à mon article : « Théologie chrétienne des relations interreligieuses » dans Pierre Gibert et Christoph Theobald (dir.), *Théologies et vérité au défi de l'histoire*, Louvain-Paris-Walpole, MA, Peeters, 2010, p. 305-317.

9 - Jürgen HABERMAS, *Entre naturalisme et religion. Les défis de la démocratie*, Paris, Gallimard, 2008.

10 - *Ibid.*, p. 13.

11 - *Ibid.*, p. 14.

12 - Cf. Jürgen HABERMAS, *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, deux tomes, 1987 [1981].

13 - Nouvelle édition : Jürgen HABERMAS, Joseph RATZINGER, *Raison et religion. La dialectique de la sécularisation*, Paris, Salvator, 2010.

14 - Notamment dans les *Bampton Lectures* de 1961 : Paul TILlich, *Le christianisme et les religions*, Paris Aubier-Montaigne, 1968.

15 - Jürgen HABERMAS, *Entre naturalisme et religion. Les défis de la démocratie*, op. cit., p. 14.

16 - *La Documentation catholique* n° 2240 (21 janvier 2001), p. 91.

17 - Pour ce paragraphe, je renvoie à mon article : « Les figures de la mission à travers l'histoire », *Jeunes et Vocations* n° 115 (novembre 2004), p. 31-39.

18 - *La Documentation catholique*, op. cit., p. 92.

19 - Hans URS VON BALTHASAR, *L'engagement de Dieu*, Paris, Desclée, 1990, notamment p. 139-143.

20 - Emmanuel LEVINAS, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, The Hague / Boston / Lancaster, Martinus Nijhoff Publishers, 1961, p. 51.

LA CROIX : le **quotidien** qui vous surprend...



OFFRE
D'ABONNEMENT
« 100 %
digitale »

www.la-croix.com



Votre journal
en ligne
(6 numéros
par semaine)



L'accès à
tous les contenus
numériques
de LA CROIX

= **15€**
par mois
(180€ par an)

PROFITEZ VITE DE CES OFFRES D'ABONNEMENT AVEC
VOTRE CODE OFFRE B170419

Par téléphone : **0 825 825 832** (0,15 € TTC/min)
Du lundi au vendredi, de 8h30 à 19h

ou par internet : **www.la-croix.com/abo**
en précisant le code B170419

J.-M. Donegani et J.-M. Aveline dialoguent avec l'auditoire

Sr Nathalie Becquart : *Je vous remercie pour ces belles contributions ! Vous allez maintenant tous deux dialoguer avec l'assemblée. Des questions parvenues à la table tournent autour de la culture des jeunes, de l'état de ce monde que certains trouvent parfois déprimant. Que faire et comment réagissez-vous à ces débats ? Comment repenser l'évangélisation dans ce nouveau contexte ?*

M. Jean-Marie Donégani : Je vais commencer par un certain nombre de questions qui sont des interpellations concernant la mission de l'Église et aussi des remises en cause de ce que vous avez cru entendre dans mes propos. J'ai insisté sur les attentes des jeunes et on me demande : « *L'Église est-elle dépendante de tout cela ?* » La mission de l'Église n'est peut-être pas de répondre à des attentes. De la même façon, je reprends une question qui m'a été transmise : « *S'il faut accepter de ne pas faire des disciples, alors que fait-on ici ? Que devient alors le fameux : "Allez, de toutes les nations faites des disciples" ?* »

Concernant ce type d'interrogation, je ne souhaite pas vous donner de conseils ou prendre des postures en indiquant ce qu'est la mission de l'Église ; là n'est pas mon propos. Je vous ai dit ce qu'il en était de la culture des jeunes afin, qu'indépendamment de votre expérience extrêmement riche, vous ayez quelques informations fiables et objectives rassemblées à partir des enquêtes sociologiques dont on dispose.

Cela veut dire que, dans tout ce que je vous ai présenté, il y a des attentes et il est possible de déceler dans les signes – peut-être négatifs de cette culture – des éléments qui permettent de les retourner. Il y a des oui et des non à dire à cette culture. En tous cas, j'insiste, il y a une attitude nécessaire d'emblée pour entrer en contact avec les jeunes dont j'ai parlé : passer par leur langage, leur anthropologie, même si c'est pour la déplacer.

Ainsi, l'un de vous écrit : « *Il est étonnant de penser qu'être disciple s'opposerait à honorer le devenir sujet et que par ailleurs, on puisse opposer la splendeur de la vérité à l'authenticité.* » Ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire, alors je vais reprendre. J'ai dit, à propos de la pastorale de l'engendrement proposée par Philippe Bacq et Christophe Théobald qu'il y a, dans la manière dont l'Église s'adresse au monde, certes l'invitation à être disciple du Christ. Mais il y a peut-être aussi un message pour tous ceux qui ne souhaitent pas forcément être disciples du Christ, « à tous les hommes de bonne volonté ». *Lumen gentium* évoque un certain nombre de cercles concentriques ou plus exactement décentriques dans l'ordonnance des rapports à l'Église. Lorsque *Lumen gentium* parle de « *l'ordination au peuple de Dieu, de tout homme de bonne volonté et qui cherche Dieu d'un cœur sincère* », lorsque ce texte rappelle qu'il y a les catholiques, les chrétiens, ceux qui n'ont pas encore découvert l'Évangile, etc., cela signifie que l'Église est concernée par tous ceux-là, et non pas seulement par le premier petit cercle. On peut, en tant que spécialiste et responsable de l'institution, ne s'intéresser qu'à ce cercle des catholiques convaincus. Mais je crois que c'est contraire à l'esprit de ce texte. Ce que j'ai rappelé, c'est simplement que l'on constate des attentes et un intérêt à l'égard du message de l'Église qui dépasse le cercle des adeptes. Je crois que, dans les besoins spirituels qui s'expriment, dans les demandes d'intervention qui sont adressées à l'Église, une attente se révèle qui n'est pas seulement de l'ordre de « faire des disciples ». Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas un lien entre « reconnaître les enfants du Royaume » et appeler à être disciple. Mais il faut admettre qu'entre les êtres, il peut y avoir des signes du Royaume, des signes du Salut qui sont en eux mais qui ne passent pas forcément par l'appartenance à l'Église et qui demandent à être reconnus et confirmés. Cette reconnaissance engage plus loin à considérer, de manière ouverte et humble, qu'on ne sait pas ce qu'est

l'Église, qu'on ne sait pas qui est dedans ou dehors et que d'ailleurs ce tri ne nous regarde pas.

Concernant la signification du « devenir sujet », on peut rappeler que cette demande est présente en tout être. Il n'est pas possible d'être homme sans être inscrit, par une abscisse et une ordonnée, dans la filiation et la génération. Même s'il y a diverses manières de concevoir l'identité de l'homme, diverses manières d'être père et mère, comme nous l'apprennent les observations ethnologiques. Rappelons que notre voie à nous est particulière, que la forme de famille notamment que nous connaissons en Occident est une voie parmi d'autres et ne résume pas toute l'humanité dans tous les temps et dans tous les lieux. Certes, on peut affirmer que, pour être sujet, il faut avoir conscience de l'altérité, qu'il n'y a pas de singularité, pas d'unicité, sans la rencontre de l'altérité, et que cela est valable pour tout homme. Mais on ne peut pas dire pour autant que cette « sujétion » au sens de « devenir sujet » passe par l'autorité à laquelle nous sommes accoutumés. Et cette conscience à la fois de l'universalité du besoin de devenir un être vraiment vivant et de la relativité de la voie occidentale et notamment chrétienne pour y parvenir est une conscience qui doit nous retenir de juger *ex cathedra* de la validité de chaque forme de vie. On peut rappeler ici la distinction introduite par Ernst Troeltsch entre l'absoluité et la normativité du christianisme. L'absoluité du christianisme, c'est la voie classique de l'apologétique qui tire la validité de cette affirmation du caractère divin de la Révélation. La normativité, c'est l'affirmation que la religion chrétienne revêt la plus haute signification pour nous, occidentaux et modernes, parce qu'elle est la manifestation la plus intense de la religiosité personnelle. La normativité est une absoluité d'ordre pratique où confluent la vraisemblance de la vérification et la décision du sujet.

Sr Nathalie Becquart : *À propos du lien entre foi et culture, Église et monde, et autour de cette question de « faire des disciples », certains demandent : « Est-ce que le rôle de l'Église est de transmettre la foi pour faire des disciples ? » Comment penser une autre articulation entre ceux qui vont devenir disciples et ceux qui vont rencontrer l'Église à un moment donné – et cela les aidera peut-être à vivre – sans rester dans le cercle des proches, comme certains de ceux qui ont été guéris par Jésus et sont repartis ?*

P. Jean-Marc Aveline : Pour creuser je dirais : la vocation de l'Église est d'être au service de la relation que Dieu veut établir avec le monde. Il ne lui revient pas de dire ce que Dieu veut faire avec le monde ; elle sait que cette proposition est d'Alliance. C'est ainsi qu'elle a reçu la foi de sa racine juive. Elle sait, selon sa racine juive qu'il y a une Alliance particulière (mosaïque et abrahamique) et une Alliance générale, (adamique et noashique). Donc elle sait que l'Alliance, qui est avec Abraham et avec Moïse, est au service d'une Alliance avec l'humanité, avec Adam – cf. saint Irénée. La question n'est pas de savoir, précisément, quel rôle l'Église va jouer là-dedans ; elle est au service d'une relation qui la dépasse mais qui est nécessaire. Là est le nœud. L'Église est nécessaire et elle confesse qu'elle est nécessaire au salut. Il faut oser dire cela. C'était le chapitre 7 de *Catholicisme* d'Henri de Lubac. L'Église est nécessaire au salut ; non pas parce qu'elle en détiendrait la clef, non pas parce qu'elle arbitrerait en douanière de l'au-delà : « Vous, vous êtes sauvés ; vous, vous ne l'êtes pas. » Ce n'est pas comme cela qu'elle est nécessaire au salut. Elle est souvent perçue comme cela et on voit bien tout le tort que cela fait.

En revanche, si on dit qu'elle est nécessaire au salut c'est que nous confessons que Dieu, qui aurait pu s'y prendre autrement, a choisi de lier à l'acte du salut, dont nous confessons qu'il est opéré de façon définitive et totale dans la vie, la mort et la résurrection du Christ, la coopération d'hommes et de femmes qui seraient témoins de l'accomplissement du Salut en Christ et ce sont eux qu'on appelle qu'on appelle « Église ». C'est parce que Dieu l'a voulu, non pas parce qu'elle l'a voulu, ni parce qu'elle en détient la clef. Mais parce qu'elle est appelée « *ecclesia* », elle est appelée à être une assemblée qui confesse que oui, ce qui est arrivé en cet homme Jésus de Nazareth nous concerne, vous concerne tous. Que nous soyons chrétiens ou non, occidentaux ou asiatiques, tous, tous sommes concernés par ce qui est arrivé à ce Jésus que nous appelons Christ et que nous confessons comme Messie. Comme le disait Bernadette Soubirous : « *Je ne suis pas chargée de vous le faire croire, je suis chargée de vous le dire.* » Et si je transpose ce « *Je suis chargée de vous le dire* », ecclésialement cela veut dire : je suis chargée de faire en sorte qu'existe cette Église, ce peuple de témoins, fût-ce en de toutes petites communautés précaires et minoritaires. Aujourd'hui, nous

sommes chargés de faire en sorte qu'existent ces petites communautés, qui célèbrent, prient, servent, annoncent – qui exercent au fond les *tria munera* : le service, l'annonce, la célébration. Voilà pourquoi il y a une Église. Dans le dessein salvifique de Dieu pour le monde, tous ne sont pas disciples au sens « appartenant à cette Église ». Mais, dans le dessein salvifique de Dieu pour le monde, l'Église est rendue nécessaire par Dieu lui-même et cette nécessité, elle la vit dans le service, la liturgie, la célébration des sacrements, dans l'annonce, le témoignage.

Sr Nathalie Becquart : *En toile de fond, derrière tout ce débat, il y a pour beaucoup des participants, acteurs de la pastorale des jeunes en France aujourd'hui, cette interrogation : « Et nous dans tout cela, en responsabilité concrète sur le terrain, quel est notre rôle ? Que faire et comment évangéliser concrètement les jeunes auprès de qui nous sommes envoyés ? »*

P. Jean-Marc Aveline : Prenons trois points et essayons de les traduire dans nos réalités d'aumônerie. La proposition de liturgie, la proposition de prière (cela rejoint le besoin d'intériorité), la notion de service. Il nous faut être créatifs. Pensons, par exemple à ceux qui ont à cœur de passer une soirée de temps en temps à distribuer de la nourriture à des SDF. Il ne s'agit pas de récupérer dans le giron de l'aumônerie la dimension altruiste, humanitaire, mais de pointer que cet acte-là, profondément humain, n'est pas étranger à ce que nous confessons du Christ. Même chose pour la prière, pour le service, pour le témoignage. Il s'agit d'être un témoin authentique ; c'est cela qui est visé. Dans nos travaux pastoraux, nous voyons qu'il est possible à des jeunes de rencontrer d'autres personnes qui sont des repères possibles, à cause de leur itinéraire, de leur témoignage. Ceci qui est profondément humain n'est pas étranger à la confession chrétienne, comme le rappellent les grands textes conciliaires – cf. *Gaudium et spes* : « Les joies et les tristesses, les angoisses... » ; finalement rien n'est étranger.

Reste à trouver la façon de mettre en valeur ce qui correspond à ce que nous nous confessons être la vocation de l'Église, dans le plan divin de salut.

M. Jean-Marie Donegani : J'ajoute ceci : si j'ai insisté sur le témoignage à partir des enquêtes dont je vous ai parlé, c'est pour souligner le problème de la méfiance générale des jeunes à l'égard des institutions, des proclamations anonymes – qui ne se font pas en première personne ou en nom propre. Ce qui les intéresse est le spirituel, car ce qui les intéresse vraiment est comment devenir humain et plus humain. C'est par ce genre de signature que quelque chose d'un message anthropogénétique peut passer. Voilà comment « ça » a fait de l'homme, comme « ça » peut faire de l'homme et comment moi je peux en témoigner. Je vous disais qu'aujourd'hui comme toujours, mais on l'a oublié, la vérité est un échange entre un tenir et un recevoir. C'est-à-dire que « ça » se fait dans la relation et pas hors relation.

Certains d'entre vous insistent sur l'autorité. Cette génération n'a rien contre l'autorité, me semble-t-il. Elle a quelque chose contre l'anonymat et contre le caractère impersonnel de certaines proclamations. C'est tout. Si l'autorité consiste à devenir auteur, elle intéresse évidemment toute personne.

P. Jean-Marc Aveline : Une question sur expérimenter le silence et l'intériorité. *« Comment vaincre la peur qui nous fait choisir presque à coup sûr le divertissement ? »*

Pour ma part, ce qui me permet de choisir ce chemin-là est la conscience qu'au fond, dans le silence et l'intériorité, je suis attendu. C'est un rendez-vous que Dieu me donne. Nous en avons tous fait l'expérience, un jour ou l'autre ; se souvenir de cette expérience est une bonne façon de se motiver pour la reconduire. Peut-être est-ce une chose pour laquelle il faudrait trouver une bonne pédagogie afin de rendre cette expérience possible aux jeunes que nous fréquentons. Le silence de la prière est le lieu d'un rendez-vous ; et, si je suis attendu, cela me donne une autre motivation.

Des questions sur l'atomisation des propositions, sur le risque de perdre ce qu'est une Église alors qu'il faut diversifier les approches et les propositions pour rejoindre les uns et les autres là où ils en sont. Bref, comment éviter d'une part le piège de l'atomisation et d'autre part celui aussi de l'uniformité ou « du rouleau compresseur » ? Je n'ai pas la réponse !

À Marseille, on essaie de faire en sorte qu'il y ait au moins une concertation, au moins un conseil. Mais sur le fond, il faut que j'aie

confiance en la façon dont un autre que moi travaille – même s'il est chrétien autrement que moi – et que je puisse avoir confiance en la valeur de ce qu'il propose. Nous aurons tous les deux, par fidélité à ce que nous proposons, par respect vis-à-vis de ceux à qui nous le proposons, la nécessité et le devoir d'en parler ensemble. C'est une condition de base. Je fais confiance à la façon dont quelqu'un d'autre annonce l'Évangile – et je demande si possible la réciprocité ; cela suppose, si l'on veut que cela puisse marcher, que nous fassions de temps en temps une évaluation, une rencontre, et que parlions du sens de nos propositions.

À Marseille, nous avons pour le moment trouvé ceci ; c'est peu mais cela ne vaut pas que pour la pastorale des jeunes. Nous avons lancé une rencontre de prêtres quatre fois par an. Pour le moment, ça se passe comme cela : célébration des Vêpres, temps d'adoration guidé par une méditation sur l'Évangile – des Vêpres ou de celui du dimanche venant – puis un temps de partage assez long, à 4-5 personnes. Puis on choisit deux prêtres qui développent des initiatives pastorales très différentes et on leur demande d'argumenter : à quoi cela correspond ? Pourquoi ? Cela donne suffisamment à penser. Depuis peu, il y a un débat ensuite ; mais au début ce n'était pas nécessaire et il ne valait mieux qu'il n'y en ait pas. Puis repas. Ce n'est pas grand-chose, mais il faut passer par là ; peut-être faudra-t-il améliorer la proposition car le risque que souligne votre question est grand.

Une autre question : « *L'attitude des médias vis-à-vis de l'Église ne rend-elle pas difficile l'annonce de la nouveauté de l'Évangile ?* »

Oui ; je pense que c'est bien Michel Rocard qui disait il y a peu en lien avec les médias : « *Vraiment il y aurait besoin d'état généraux.* » Cette profession aujourd'hui donne l'impression que ceux qui la pratiquent sont, par le fait même qu'ils pratiquent cette profession, déchargés de toute responsabilité. Je rends hommage aux gens de *La Croix*, aux journalistes qui font un vrai travail. En même temps, j'observe avec grande inquiétude une déresponsabilisation. Quand on voit l'importance qu'a prise l'information radio ou télévisée dans les vies de beaucoup de nos contemporains, il y a de quoi s'inquiéter.

À propos de l'institution Église : « *Comment concilier l'accompagnement de jeunes en recherche et l'accompagnement de jeunes en besoin de repères ?* »

Il faut essayer d'avoir pour les autres les mêmes gestes que ceux dont nous avons expérimenté qu'ils étaient ceux de Dieu pour nous ; patience, délicatesse, le fait de revenir : alliance proposée, refusée et l'alliance reproposée sans résignation à nos ruptures d'alliance. C'est une question qui rejoint profondément notre attitude spirituelle. On ne peut faire bien pastorale que si l'on part de l'expérience que l'on a de la façon dont Dieu s'y est pris avec nous. Donc on cherche s'il faut poser des repères maintenant ou au contraire être patient ; mais il n'y a pas de réponses automatiques à cela.

« Quel rapport paraît possible entre une vérité révélée dans la foi et une authenticité recherchée et vécue ? Comment tenir le grand écart sans renoncer ni à l'une ni à l'autre ? »

Le fait que nous confessons un Dieu qui se révèle mériterait d'être théologiquement approfondi. Nous confessons qu'il y a une Révélation. Nous confessons que notre Église n'est pas uniquement le produit du besoin spirituel des hommes mais qu'elle relève aussi d'un appel transcendant, d'une révélation. Elle n'est pas le point d'aboutissement du développement dans l'histoire du sentiment religieux ou du besoin spirituel. Elle vient d'une révélation qui interrompt le discours religieux de l'humanité. La Parole de Dieu est quelque chose qui interrompt le discours sur Dieu, et en particulier le discours sur les idoles.

Il faut revenir au judaïsme, il faut revenir aux racines de notre foi. Il y a révélation. Or nous, nous sommes un peu anesthésié là-dessus comme s'il y avait un certain nombre de religions, des religions parmi d'autres, des sagesse plus ou moins constituées, liées à des cultures encore une fois. Comme si nous avions oublié que la Parole de Dieu avait un jour interrompu les discours humains sur Dieu. À ce propos, un livre important, celui d'Eberhard Jüngel, *Dieu mystère du monde* : une pensée remarquable, celle de Karl Barth (grand théologien protestant, dont les volumes couvrent la surface d'une étagère !). On demandait à Jean XXIII : *« Quel est le plus grand des théologiens du XX^e siècle ? »* Il avait réfléchi et dit : *« Je crois qu'au XX^e siècle, le plus grand des théologiens n'est pas un catholique, c'est Karl Barth. »* On rapporte cela à Karl Barth qui répond : *« Alors je commence à croire à l'infaillibilité pontificale ! »*

Donc une révélation. C'est ce que l'on doit à Barth, et on l'a un peu oublié, anesthésié. Il y a une parole de Dieu qui interrompt les

discours humains sur Dieu. Il faudrait approfondir ; c'est difficile pour la raison de penser qu'elle ne boucle pas sur elle-même. Je vous invite à lire également la controverse entre Joseph Ratzinger et Jürgen Habermas à Munich en 2004 sur les pathologies de la raison et les pathologies de la religion. En tous cas, il y a une altérité fondamentale et peut-être est-ce à retenir au niveau pastoral.

« Parler du dialogue tel que le concevait *Ecclesiam Suam* (§ 72) de Paul VI. » Ce texte est le premier texte du magistère catholique à utiliser le mot *colloquium* traduit par dialogue. Mais en réalité il désigne le *colloquium* de salut, dialogue que Dieu d'abord engage avec l'humanité. La teneur théologique de ce dialogue concerne l'initiative de Dieu à l'égard de l'humanité. C'est parce que nous confessons que Dieu se révèle sous ce mode-là, que nous comprenons que la forme de la mission de l'Église est, elle aussi, « dialogale ».

P. Jean-Marc Aveline : Questions sur le texte de Joseph Ratzinger sur la nouvelle évangélisation – cf. *La Documentation catholique* du 21 janvier 2001. Ne considère-t-on pas le Christ comme l'unique chemin qui vaille pour la recherche du bonheur ? Derrière les propos du cardinal Ratzinger au début de ce très beau texte sur la nouvelle évangélisation, l'idée n'est pas que le chemin des chrétiens soit l'unique qui vaille, car Dieu seul sait comment il ouvre à chacun la voie du bonheur. Mais ce que les chrétiens confessent, c'est que, quel que soit le chemin, s'il est un chemin de vérité, il s'appuie sur l'unique rocher qu'est Dieu. En hébreu, vérité se dit *hemet*, le rocher solide sur lequel je puis m'appuyer pour marcher. La racine de *hemet* ne réduit pas la vérité à la simple opposition logique entre vérité et erreur. La vérité n'est pas le contraire de l'erreur ; elle est plutôt ce qui me met en marche, en recherche. La vérité est le sol ferme sur lequel je puis marcher – cf. Hans Urs von Balthasar, *Phénoménologie de la vérité*, en 1947. Il y disait que « la vérité est suffisamment grande pour que les chemins qui permettent d'y accéder soient en nombre infini ». Cela veut dire que la vérité est la solidité du chemin. En confessant que Jésus Christ est « le Chemin, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6), je confesse que chaque fois qu'un homme, une femme, fait en vérité l'expérience de la vie, quelles que soient sa culture ou même sa religion, alors il trouvera sous ses pas

ce qui lui permet de continuer à chercher la vérité et que les chrétiens appellent l'Esprit Saint, l'Esprit de Jésus Christ (cf. *Dignitatis humanae* n°1). « *La vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même, qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance.* » L'une des grandes originalités du christianisme est de confesser que Dieu lui-même a choisi, en s'incarnant, de venir faire avec nous l'expérience humaine de la vie et que tel est le chemin par lequel il rejoint tout homme en quête de vérité.

Sr Nathalie Becquart : *On a beaucoup parlé de la manière d'être en dialogue. Une question, pour vous deux : comment réagissez-vous mutuellement à vos interventions ? Qu'avez-vous envie de vous dire l'un à l'autre pour poursuivre le dialogue ?*

M. Jean-Marie Donégani : Jean-Marc, ce que tu viens de dire à propos d'*Aleph mem nun*, la racine de l'alliance, la conception juive de la vérité, j'ai le sentiment que c'est précisément la conception qui est en accord avec l'anthropologie d'aujourd'hui. C'est celle qui exprime le mieux la version contemporaine de l'accès à la vérité. La vérité, disait Gadamer, c'est ce qui a réussi à se faire valoir dans notre horizon. C'est ce qui nous rend fort, ce qui porte des fruits. C'est donc une conception assez différente de la version « aletheienne » du dévoilement et de la précéden-
ce, même si elle n'est pas en contradiction avec elle.

Et on pourrait avancer que cette version juive de la vérité, que nous honorons tout de même dans le christianisme en dépit d'une longue domination de l'onto-théologie héritée de la pensée grecque, vient en quelques sorte confirmer et bénir la manière dont nos contemporains mettent au premier plan de leur quête du vrai l'authenticité, le témoignage, l'utilité et l'expérience.

P. Jean-Marc Aveline : Elle met en valeur la teneur de la vérité que comporte la recherche d'authenticité, d'expérience, d'adéquation entre ce que je pense et ce que je fais. On sait tous que cela n'est pas facile à faire. Mais cette compréhension de la vérité met en valeur ce rapport au contenu de la vérité à l'œuvre dans cette exigence-là. La question sur l'altérité d'une révélation est plus difficile. Ce point est plus délicat car qui dit altérité d'une révélation dit qu'à un moment

donné, il y a quelque chose dont je ne fais pas le tour, que je ne peux pas maîtriser, qui me concerne, qui m'est dit d'un ailleurs que moi-même et qui m'indique le chemin.

M. Jean-Marie Donégani : Dans la conception expérientielle et conséquentialiste de la vérité, il n'est jamais dit que la vérité vient du sujet solipsiste. On ne peut pas s'auto-fonder, comme on ne peut proclamer seul la vérité. C'est pourquoi, comme je le rappelais, ces jeunes cherchent toujours la solidarité, l'échange et le partage. Parce que mon expérience ne peut être confirmée que par un autre qui la reçoit de mon témoignage. Mais la limite de cette confirmation affinitaire est qu'elle se tourne d'emblée vers le même et non vers le différent.

P. Jean-Marc Aveline : Je me suis posé cette question dans ma pratique du dialogue interreligieux. Y a-t-il un rapport à la vérité que je confesse dans la relation que j'engage avec quelqu'un qui ne croit pas comme moi ? Je peux dire d'expérience que oui, il y a un rapport dans la mesure où j'accepte que Dieu soit plus grand que ce que j'avais cru savoir à son sujet. D'une certaine façon, ce que l'autre qui ne croit pas comme moi me dit de Dieu peut – mais ne le fait pas forcément – enrichir ma compréhension de Dieu. Mais en tous cas, il y a une dimension de vérité, un rapport à la teneur de vérité, dans l'entretien que j'engage avec quelqu'un qui ne croit pas comme moi, qui croit autrement que moi. Il y a des points sur lesquels la discussion n'aboutira pas à un accord. Mais la discussion, possible et enrichissante pour chacun, est un indice qu'il y a bien des rayons de la vérité qui illuminent tout homme. Le texte du Concile qui essaie de dire cela se trouve dans les paragraphes très équilibrés de la fin du n°2 de la déclaration *Nostrae aetate* : « *L'Église ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans les religions.* [Sous-entendu, tout n'est pas vrai, tout n'est pas saint dans toutes les religions]. *Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines* [par exemple, moi je respecte l'islam mais je ne peux pas supporter « le coup » du mouton] *qui, quoiqu'elles diffèrent beaucoup de ce qu'elle-même croit et propose, cependant apportent souvent [c'est-à-dire ni jamais ni toujours] un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes. Toutefois, elle annonce et est tenue d'annoncer le Christ, [et là le concile précise] qui est le Chemin, la Vérité*

et la Vie, en qui les hommes doivent trouver la plénitude de la vie religieuse et en qui Dieu s'est réconcilié toutes choses. C'est pourquoi, elle exhorte ses fils pour que, avec prudence et charité, par le dialogue et par la coopération, et tout en témoignant de la foi et de la vie chrétiennes, ils reconnaissent, préservent et fassent progresser les valeurs spirituelles et socioculturelles qui se trouvent dans ces religions. » L'essentiel est de voir qu'eux aussi, « ça » les a travaillé ! Ils n'ont pas rédigé cela d'un coup. Nous sommes sur un domaine difficile, délicat et vous voyez combien ce texte essaie d'être équilibré. Il n'a pas vieilli, car c'est ce que nous essayons de faire : « avec un respect sincère », « avec prudence et charité » et « tout en témoignant de la foi et de la vie chrétienne ».

Sr Nathalie Becquart : *L'un des grands enjeux de la pastorale des jeunes ne serait-il pas justement d'articuler le même et le différent ? Comment peut-on à la fois honorer ce besoin de vivre la confiance dans un cercle de mêmeté, de valider sa foi avec d'autres semblables dans lesquels on peut se reconnaître, et en même temps, comment propose-t-on la rencontre de la différence ? Il me semble qu'un point ressort de ce que nous pouvons vivre ; à la fois une pluralité extrêmement forte et une variété des propositions en pastorale des jeunes qui rejoignent une grande diversité de jeunes et en même temps cet enjeu, fort aujourd'hui, de la communion ecclésiale et de l'ouverture par une recherche d'articulation du même au différent.*

Jean-Marie Donégani : Cela me permet de répondre à une question que j'avais mise de côté et qui pourtant m'importe : « Le libéralisme se développe inévitablement en évinçant le religieux. Comment inverser la progression ? »

Je comprends très bien les réticences de certains d'entre vous à l'égard du libéralisme ; elles sont nombreuses et légitimes. Et si le magistère a longtemps affirmé que le kantisme était l'hérésie moderne, c'est bien qu'il y avait dans l'affirmation par la pensée libérale du primat de l'autonomie sur l'hétéronomie un affront à l'affirmation de la tradition chrétienne d'une transcendance qui oblige. Pourtant, c'est au sein même du christianisme, et en particulier de la théologie médiévale dans sa version franciscaine affirmant le primat de la volonté sur la sagesse, que se sont effectués les déplacements

qui ont permis de donner naissance à l'anthropologie moderne. L'intuition libérale et qui ensemence toute notre culture, c'est que la foi religieuse doit être privatisée. Si elle doit être privatisée, c'est certes pour que la paix civile soit assurée par l'État alors que la diversité des confessions est source de conflit, mais c'est aussi pour que la foi soit libre de tout pouvoir, pour qu'elle soit seulement sous la gouverne du sujet régnant sur son for interne. Mais cela n'implique nullement que la foi de chacun n'ait aucune conséquence sur la vie publique. L'influence de la foi religieuse sur la vie publique se fait par l'intermédiaire de chaque croyant qui est sommé d'alimenter le débat public à partir de ses sources propres de sens. Jean-Marc parlait d'Habermas ; Rawls dit la même chose : notre culture commune doit être nourrie par chacune des traditions – et notamment des religions – qui veut bien y contribuer. Mais la difficulté tient à cette injonction faite à chacune des doctrines compréhensives de s'exprimer dans la langue commune et non dans celle de la tribu, dans la langue de la justice et non pas dans la langue du bien. Bien que cela soit extrêmement difficile pour les religieux convaincus, je crois qu'il serait injuste de dire que le libéralisme se développe au mépris du religieux ; il demande simplement que le religieux s'exprime dans la langue de tous et ne contredise jamais les principes de la justice commune.

P. Jean-Marc Aveline : Je me suis lancé sur l'expérience de la différence et de l'altérité. Peut-être est-ce une situation un peu limite, mais étant donné mon travail sur les questions des relations interreligieuses notamment au Conseil pontifical, ce qui me revient ici c'est la question que posait Christian de Chergé, au cours d'une réunion à Rome en 1984. Il évoque les questions que lui pose la fréquentation de l'islam (*« Pourquoi l'islam ? Pourquoi sommes-nous à ce point séparés ? Pourquoi tant de différences ? »*) et formule ainsi la question la plus décisive à ses yeux : *« Quel est le sens divin de ce qui humainement nous sépare ? »*

Répondre à ce qui nous réunit, c'est facile mais dire le sens de ce qui nous sépare, c'est beaucoup plus difficile ! Christian répond en trois temps. D'abord, dit-il, *« ce sens est divin alors ne me le demandez pas »*. Ce qui veut dire : il est divin et appartient à Dieu ; d'une certaine façon, méfiez-vous de ceux qui vous disent : moi je vais vous

expliquer le sens divin de ce qui nous sépare ; il appartient à Dieu ! Ainsi, après tout ce qui nous avons dit là, ressort la nécessité d'être dans une posture eschatologique.

Dans le deuxième temps de son argumentaire Christian ajoute : *« Je ne peux donc pas savoir quel est le sens divin de ce qui humainement nous sépare mais il m'est permis d'espérer. Je peux espérer qu'un jour viendra où réunis dans la Maison du Père nous comprendrons mieux comment des fidélités à des normes de foi différentes nous ont pourtant conduits vers un même puits. »*

Troisième temps de son argumentaire : *« Il revient au chrétien, il revient à tous certes, mais au chrétien plus particulièrement, parce que sa foi est fondée sur une logique d'incarnation, il revient au chrétien de tout faire pour essayer d'incarner cette espérance et au fond le dialogue interreligieux est une tentative [qui peut avoir des ambiguïtés] pour incarner concrètement cette espérance (où réunis dans la Maison du Père nous comprendrons mieux comment des fidélités à des normes de foi différentes nous ont pourtant conduit vers un même puits). »*

Cet aspect là est assez spécial, avec en particulier cette notion de relations interreligieuses qui demanderait d'être approfondi. Mais, me semble-t-il, il peut donner quelques éléments de réponse à la question. Nous voyons bien que l'expérience de la différence est aussi le lieu d'un chemin de Dieu. Il faut pouvoir aussi l'accepter et le faire valoir comme tel. Mais au-delà de la mêmété sécurisante des pairs, il y a un chemin de différence qui peut devenir, si nous le voulons bien, un rendez-vous avec Dieu. ■

Aujourd'hui, l'évangélisation des jeunes

Mgr Jean-Marie Levert
évêque de Quimper et Léon

On m'a demandé de vous parler aujourd'hui à la fois de mes convictions sur la pastorale des jeunes et de ce que j'ai pu mettre en place depuis mon arrivée dans mon diocèse il y a deux ans et demi (et, je le précise, pas tout seul !).

En introduction, je voudrais vous dire que l'action et la pastorale auprès des jeunes est bien évidemment pour tous les évêques quelque chose de tout à fait décisif. Et ceci pour deux raisons : d'abord parce que tous les jeunes méritent que l'on s'occupe d'eux (voir la catéchèse de Mgr d'Ornellas, « *Il avait de grands biens – Le grand prix de la jeunesse* »¹) ; et ensuite parce qu'à travers notre présence et notre action auprès d'eux, nous essayons – et j'espère que nous réussissons un peu – de préparer l'avenir de la vie de l'Évangile dans notre pays et dans notre Église. Les jeunes seront toujours le fer de lance de notre société et de notre Église. C'est la génération qui arrive qui fait avancer le monde, et les adultes doivent avoir le souci de cette avancée, de cette poussée. Nos pastorales des jeunes sont donc structurellement des fers de lance et ne peuvent être des services comme les autres. C'est un enjeu considérable ! Il est donc essentiel que les jeunes aient le témoignage d'adultes qui leur donnent quelque chose de ce qu'ils ont reçu et leur permettent de découvrir que Jésus-Christ peut jouer un rôle important dans leur existence.

Une expérience forte : l'université d'automne des ambassadeurs du Christ à Pontmain

Pour illustrer cela, je voudrais vous parler d'une expérience que je viens de vivre avec des jeunes. Au week-end de la Toussaint dernier, à l'initiative des dix évêques de la province de Rennes, les pastorales des jeunes de cette province ont mis en œuvre une expérience particulièrement intéressante, à ma connaissance unique en France : une université d'automne pour former des « *ambassadeurs du Christ* » en vue des JMJ, suivant l'expression de saint Paul. Chaque diocèse a appelé jusqu'à trente jeunes, et leur a offert ces trois jours à Pontmain. Il ne s'agissait pas de leur expliquer les JMJ ou de leur donner des renseignements techniques, mais de les enraciner dans le Christ, leur offrir un temps spirituel fort autour de l'Écriture sainte et de catéchèses d'évêques (textes disponibles – pas moins de six évêques sont intervenus pendant les trois jours), des temps d'oraison, de partage et de célébration (y compris la réconciliation), afin qu'ils comprennent pourquoi ils allaient aux JMJ et pourquoi ils pouvaient essayer d'en parler autour d'eux à d'autres jeunes.

Nous avons alors été témoins d'une transformation profonde de ces jeunes, qui arrivaient d'horizons fort divers, mais qui ont été réunis dans une même certitude et une même découverte pour beaucoup : l'appel au bonheur, qui est la même chose que l'appel à la sainteté, offerte par le Christ, dans le respect de leur liberté et la recherche de la vérité. La joie de tous à la fin de ces trois jours était palpable et impressionnante. Non pas une joie exubérante, mais une joie profonde d'avoir découvert quelque chose de fondamental, qui répondait enfin à ce que beaucoup désiraient, parfois sans le savoir.

Si je vous parle de cet événement, c'est qu'il manifeste à la fois ce que les jeunes recherchent et ce que peuvent faire des pastorales de jeunes vis-à-vis d'eux, mais aussi entre elles. Cela n'a été possible que parce que les pastorales de jeunes ont compris la commande de leurs évêques, et parce qu'elles ont accepté de collaborer profondément ensemble. Pourtant, il n'a pas été facile pour elles de saisir ce que les évêques voulaient au départ, ni de dépasser leur vision propre des choses. La confiance mutuelle a suscité alors une imagination et une intelligence tout à fait remarquables. La recette était simple : nous

avons parlé du Christ et du sens de l'existence ; nous avons osé redire des choses qui n'était rien d'autre que l'Évangile, sans vouloir faire de racolage, de démagogie, de compromission... Et cela a marché ! Bien sûr qu'il y a avait la pédagogie, l'organisation, etc. Mais ce qui a d'abord été à mon sens la clef du succès, c'est que nous avons conforté l'être chrétien, le baptême de ces jeunes. Et je ne pouvais m'empêcher alors de penser à la phrase de saint Paul : *« Je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié »* (1 Co 2, 2).

De cette expérience, et des nombreuses années de ministère passées auprès des jeunes, je retire plusieurs convictions. J'aimerais vous en partager quelques-unes (non pas toutes, et sans trop les développer par manque de temps) quant à l'évangélisation des jeunes. Autour de ces convictions, sans doute peut-on bâtir un programme pour les activités de nos groupes de jeunes.

Huit convictions

Le but de toute pastorale auprès des jeunes : leur bien

Quand nous essayons de réfléchir sur ce que nous faisons auprès des jeunes, il nous faut toujours faire l'effort de nous positionner, non pas par rapport à nous-mêmes ou à nos organisations, mais par rapport aux jeunes auxquels nous voulons nous adresser et que nous cherchons à atteindre. Ce qui compte, c'est le bien des jeunes. Et ce bien, c'est l'éducation au bonheur, c'est-à-dire à l'ouverture à la sainteté. Nos organisations doivent être au service de ce projet. Or, aujourd'hui, l'appartenance à tel ou tel collège, telle ou telle instance d'Église est souvent moins déterminante pour eux que le fait d'avoir appartenu à tel groupe de copains dans leur quartier, ou à tel mouvement, tel groupe scout, ou telle équipe de servants d'autel, etc. Dès lors, si nous continuons à développer les activités de tous ces groupes de façon parallèle – à supposer que nous aurions le moyen de le faire, ce qui n'est pas sûr – nous risquons de ne pas rejoindre les jeunes que nous voulons atteindre. Le but n'est pas de soutenir tel ou tel outil, telle ou telle organisation, mais les jeunes eux-mêmes. Ce qui veut dire qu'une qualité première pour s'occuper des

jeunes, c'est d'être des hommes et des femmes de communion. C'est être capable de décloisonner et de ne pas s'appropriier les jeunes. C'est être capable de ne pas les cataloguer et les classer suivant nos propres sensibilités, suivant ce qui nous plaît, mais suivant ce qui est bon pour eux, tels qu'ils sont et là où ils en sont. Cela suppose de savoir œuvrer ensemble, et de ne pas chercher à tout faire tout seul, en faisant confiance aux autres, même s'ils n'ont pas la même sensibilité ecclésiale. Ainsi, par exemple, certains rencontrent des jeunes et ne sont pas en lien avec nos pastorales des jeunes. Qu'en faisons-nous ? Les laisse-t-on en parallèle, en les ignorant ? Quelles questions nous posent-ils ? Comment se fait-il qu'ils attirent des jeunes ?

Le discours sur les jeunes et sur la jeunesse

On parle beaucoup d'une jeunesse dont on suppose qu'elle existe comme telle, mais qui en fait n'existe pas. Il n'y a pas une jeunesse, comme si l'âge définissait complètement une façon de vivre. Il y a des jeunes, des collégiens, des lycéens, des servants d'autel, des scouts, des étudiants, des jeunes professionnels... Tous font partie de la jeunesse, mais ne sont pas une seule jeunesse. Quand on parle de la jeunesse au singulier, c'est malheureusement trop souvent pour relever les problèmes ou les questions que posent certains jeunes ou plus largement le fait d'être jeune. Et ceci conduit à porter sur tous les jeunes un regard négatif ou en tout cas un regard soupçonneux. Beaucoup de jeunes ne se sentent pas aimés, pensent qu'on ne leur fait pas confiance, qu'on a peur d'eux. Là encore, je renvoie à la catéchèse de Monseigneur d'Ornellas.

Je pense que dans nos initiatives chrétiennes et nos démarches en direction des jeunes, il faut être au moins capable de nous affranchir de ce regard soupçonneux porté sur eux. Dans l'évangélisation, il faut faire naître chez les adultes ce regard bienveillant sur les jeunes, et sur les jeunes pour eux-mêmes, non pas pour les récupérer et faire fonctionner nos systèmes, pour renouveler nos troupes (sinon on entre dans une pastorale utilitariste). La pastorale des jeunes peut alors devenir un ferment d'évangélisation dans nos communautés, en montrant qu'il faut avoir cette bienveillance sur les jeunes². Nous cherchons à porter sur eux un regard d'espérance et de bienveillance

parce que c'est comme cela que le Christ les voit. Il les appelle à devenir des saints et peut leur en donner la grâce.

Mais cela demande de se donner les moyens, nous-mêmes et nos communautés, pour connaître les jeunes pour pouvoir les évangéliser. Cela demande de dégager du temps pour rencontrer un peu longuement les jeunes, avec ce regard de bienveillance, et en leur proposant des choses. Et en même temps, ne soyons pas surpris que des communautés (par exemple des paroisses) ne sachent plus accueillir des jeunes. Il est des communautés vieillissantes qui ne peuvent plus comprendre les jeunes. Cela peut être mission impossible de le leur faire connaître.

La rencontre personnelle avec le Christ

Il est particulièrement important de se demander comment nous entraînons et accompagnons les jeunes dans l'expérience de la rencontre personnelle avec le Christ. Ils ne peuvent pas devenir eux-mêmes et ils ne peuvent pas devenir chrétiens si le Christ n'est pas quelqu'un pour eux. Et le Christ ne sera Quelqu'un pour eux que quand ils auront commencé à être en relation personnelle avec Lui. C'est-à-dire quand ils auront appris à prier, pas simplement en disant des prières, mais en faisant oraison, en passant du temps dans une relation intime avec le Christ. Et cela passe en particulier par l'accès à l'Écriture sainte pour qu'elle devienne Parole de Dieu, l'éducation aux sacrements et une catéchèse structurée. Où et comment, par exemple, apprenons-nous aux jeunes à prier ? Il y a là chez eux un besoin immense. Nous disons sans cesse aux gens qu'il faut prier, mais on ne leur dit pas comment le faire, comme si cela était inné...

Servir leur liberté chrétienne

Pour les jeunes entre douze et dix-huit ou vingt ans, une question décisive est de les aider à progresser dans la liberté chrétienne. Ils vivent dans une société du conditionnement. Ils sont formatés par la publicité, par l'appel à la consommation, par la pensée et le modèle de vie uniques. Si nous voulons qu'ils développent leur capacité person-

nelle à assumer leur vie et à décider de ce qu'ils vont faire, il faut les entraîner à être libres. Or, il n'y a pas cinq cents formes possibles d'entraînement à la liberté, mais une seule, qui consiste à apprendre à choisir, à apprendre à décider de faire quelque chose en refusant de faire autre chose, et donc en entrant dans une certaine frustration.

L'éducation affective

Là aussi, il y a aurait beaucoup à dire. C'est un domaine difficile, longtemps passé sous silence ou laissé entre les mains de personnes qui n'ont pas forcément une anthropologie chrétienne. Fort heureusement, des efforts nouveaux sont faits dans ce domaine, qu'il convient d'accompagner et de mettre en œuvre (cf. par exemple le dernier texte du secrétariat de l'Enseignement catholique sur ce sujet). Cela rejoint d'ailleurs le sujet de la bioéthique. Mais cela demande du courage.

L'éducation à l'évangélisation

Cela s'apprend comme la prière. On ne peut dire aux gens d'être missionnaire sans leur dire comment. Et c'est vrai pour les jeunes. Avons-nous bien pris la mesure que l'Église occidentale est aujourd'hui située dans un monde païen ? Les mouvements se situaient, lors de leur fondation, dans un monde chrétien, et leur slogan était : « *Refaisons nos frères chrétiens.* » Aujourd'hui, il faudrait dire « *Faisons.* » Pouvons-nous leur montrer les différentes étapes de toute évangélisation, comme nous le révèlent les évangiles et tout le Nouveau Testament ? Pouvons-nous mettre en place une vraie et saine apologétique, pour que les jeunes soient heureux et fiers d'être chrétiens, et puissent répondre humblement, mais avec assurance, de l'espérance qui est en eux (cf. 1 P 3, 15) ? Cela pose alors une question pastorale : faut-il aujourd'hui vouloir à tout prix rejoindre tout le monde, tous les jeunes, ou devons-nous faire jaillir l'esprit missionnaire (en particulier à partir de l'Eucharistie) chez des chrétiens déjà engagés, en fortifiant leur foi, pour une société qui ne connaît pas le Christ, sachant que les premiers qui peuvent toucher les jeunes sont les jeunes eux-mêmes ? N'y a-t-il pas à éveiller ou à

réveiller chez les chrétiens la conscience de l'annonce de l'Évangile, du bel appel à la mission ?

Leur proposer quelque chose

Comment imaginons-nous et mettons-nous en œuvre des activités pour les jeunes à l'intérieur de nos communautés ? On ne peut pas continuer indéfiniment à déplorer que les jeunes soient absents de la messe du dimanche ou de la vie des communautés chrétiennes si, quand ils sont là, on ne sait pas quelle tâche ou quelle mission leur donner... ou leur demander qu'ils répètent indéfiniment ce que font les « vieux ». Quel paradoxe chez ceux qui réclament que des jeunes les rejoignent, mais qui ne leur laissent jamais la place, en acceptant déjà simplement qu'ils puissent se tromper et qu'ils ne fassent pas comme eux ! Si nous voulons que des jeunes participent réellement, il faut que nous inventions la manière dont ils peuvent participer. Il nous faut être imaginatifs pour trouver des gestes, des démarches et des actes qui mettent en œuvre leur capacité de participer et de faire quelque chose, où ils se sentent utiles et où on laisse leur créativité s'exprimer, en cohérence avec la foi. C'est une manière de leur apprendre l'Église, en particulier pour les plus grands, en les mettant en responsabilité réelle.

L'ouverture aux vocations

D'abord être convaincu que la crise des vocations n'est pas une fatalité : beaucoup de jeunes de 12 à 14 ans se posent la question de la vocation consacrée (voir les lettres de confirmands). Nous avons à être convaincus que nous avons à agir pour les vocations. Les vocations sont le signe, le baromètre de la vitalité d'une Église locale. Mais comment de telles vocations peuvent-elles surgir si nous ne montrons pas la beauté, la nécessité et la spécificité de la vocation sacerdotale ou religieuse, si nous n'en montrons pas la complémentarité et donc la différence avec le sacerdoce commun des laïcs (ce qui suppose une présence sacerdotale réelle dans la pastorale des jeunes) ? Comment de telles vocations peuvent-elles naître si on ne sait pas aimer et faire aimer l'Église ? Comment un jeune peut-il se sentir attiré par une

Église sans cesse critiquée par ses propres membres ? Il serait appelé au service de ceux-là même qui portent un regard négatif sur celle qui l'ordonne à ce service. Il y a là une contradiction interne très dure à soutenir... Ouvrir aux vocations consacrées se fait aussi par le respect et la promotion des charismes particuliers de chacun, et par le fait de donner l'intelligence intérieure de ce qu'est la vocation.

L'expérience du pôle jeunesse à Quimper

C'est animé de ces convictions (et de quelques autres) que je suis arrivé comme évêque de Quimper et Léon il y a un peu moins de trois ans. Un de mes tous premiers contacts a été avec la pastorale des jeunes, qui vivait un vrai dynamisme parce que mon prédécesseur avait pu y consacrer non seulement des moyens techniques et financiers, mais aussi des moyens humains en prêtres, diacres, religieuses et laïcs.

Pourtant, dès le départ, les responsables m'ont sensibilisé à un certain nombre de problèmes, en particulier ceux du lien entre toutes les réalités de jeunes, de l'affaiblissement de nos forces, du besoin d'orientations claires, du besoin d'un discernement et d'un choix sur la répartition de nos forces, et de l'autorité effective du délégué diocésain qui était un laïc et qui avait essentiellement un rôle de coordination. J'ai donc décidé très rapidement de réunir les différents responsables (service diocésain, catéchèse, AEP, Enseignement catholique, Mission étudiante, groupes paroissiaux de jeunes, Jeunes professionnels, mouvements...) autour d'une même table, pour qu'ils m'exposent tout cela. Ensemble, nous avons commencé à réfléchir sur une méthodologie pour avancer. Elle a été assez simple : je leur ai proposé de se retrouver régulièrement durant un an, accompagnés par un théologien, afin de m'établir un projet. Je ne leur avais donné comme cahier des charges que les points d'attention suivants : la communion fraternelle (c'est-à-dire le décroisement et la mutualisation des moyens et des expériences, mais aussi la promotion les uns des autres par la complémentarité²), en vue de l'évangélisation explicite de tous les âges, par un projet cohérent depuis l'éveil à la foi jusqu'aux jeunes professionnels. Ils avaient à réfléchir à la fois sur le contenu et sur l'organisation qui en découle. Beau programme ! Ils

m'ont présenté régulièrement leur travail, pour qu'avec mon conseil épiscopal j'en valide les étapes. Et au bout d'un an, leur proposition était la suivante : *« Ne plus parler de "coordination de la pastorale des jeunes", qui était une expression trop ambiguë (j'expliquerai plus bas pourquoi), mais créer un "Pôle Jeunesse", réunissant tous les services diocésains s'occupant des jeunes, invitant les mouvements à y être présents et en lien avec le service diocésain de la catéchèse.*

Nommer un vicaire épiscopal pour les jeunes, ayant donc une véritable autorité sur tous les responsables de services (sans les remplacer), secondé par une déléguée diocésaine pour le Pôle Jeunesse. Il y avait ainsi un tandem complémentaire et fructueux prêtre/laïc – homme/femme. Un cahier des charges et une lettre de mission définissaient clairement le rôle de chacun. Le vicaire épiscopal, qui est un jeune prêtre et qui n'a pas d'autre mission (ce qui représente un choix pastoral de l'évêque), est membre du conseil épiscopal, mais n'y participe pas tout le temps pour ne pas surcharger son agenda. »

La mission de ce pôle jeunesse a été également définie par écrit et communiquée à tous les acteurs pastoraux du diocèse (cf. annexe 1). Cette proposition a été présentée et affinée par le conseil épiscopal et le conseil presbytéral (il n'y avait pas encore de conseil pastoral diocésain), puis validée. Elle est alors devenue une décision diocésaine. La qualité humaine et ecclésiale des différents responsables, leur capacité d'écoute et de confiance mutuelles, leur volonté de travailler ensemble, leur compréhension de la nécessité absolue de la communion pour une annonce possible de l'Évangile (cf. Jn 17, 21 : *« Père, qu'ils soient un pour que le monde croie »*), mais aussi une commande claire de la part de l'évêque ont été déterminantes pour le succès de la réflexion et la mise en place de la décision.

Dans l'année qui a suivi, le vicaire épiscopal et la déléguée diocésaine ont visité chaque doyenné, provoquant ainsi dix-sept assemblées sur la jeunesse, expliquant la nouvelle organisation et aidant les acteurs de terrain à découvrir qu'ils rejoignaient plus de jeunes qu'ils ne le croyaient. Faisant un état des lieux qui fut communiqué au conseil épiscopal, ils ont contribué à redonner de l'espérance dans certains lieux du diocèse. En même temps, l'équipe diocésaine du pôle jeunesse a continué à travailler pour mutualiser les moyens et augmenter la communication. Un premier fruit a été la

mise en place d'un parcours et d'une organisation pour le catéchuménat des jeunes (collèges et lycées), promulgués en juin dernier.

Au bout de cette deuxième année, la suite du projet m'a été présentée : il s'agissait de constituer sur le terrain, dans chaque doyenné, ce qui avait été fait au niveau diocésain, c'est-à-dire des pôles jeunesse de doyenné. En effet, un constat avait été fait au fur et à mesure des visites de doyenné : dans l'esprit de beaucoup (prêtres ou laïcs), la pastorale des jeunes était en quelque sorte comme déléguée, sous-traitée par les services diocésains de jeunes et la pastorale des jeunes. C'est pour cela que je disais plus haut que le terme était devenu ambigu. Les doyens, les curés, les équipes pastorales attendaient plus ou moins consciemment que ce soit l'AEP diocésaine, l'Enseignement catholique, les mouvements... qui se chargent directement des jeunes, de l'appel de ceux qui s'en occuperaient et de l'organisation. Cela découlait d'une époque où les forces étaient suffisamment fortes pour que chacune de ces instances soient des en-soi. Mais la conséquence fut que le terrain ne considérait plus qu'il était responsable de la mission auprès des jeunes... C'est aujourd'hui un défi de les remettre dans cette optique, même vis-à-vis de l'Enseignement catholique (extrêmement fort dans le diocèse : 42 % des élèves scolarisés, soit 66 000 jeunes et 7 000 adultes). C'est la raison pour laquelle nous ne mettons plus de majuscule à « pastorale des jeunes ».

Là encore, le projet a fait plusieurs allers-retours devant le conseil épiscopal, le conseil presbytéral et le conseil pastoral diocésain, avant d'être validé et promulgué (cf. annexe 2). Peu à peu, sont nommés dans chaque doyenné des délégués pôle jeunesse, chargés de constituer autour d'eux une équipe avec tous les responsables s'occupant des jeunes, en vue d'une réflexion et d'un travail communs, dans la communion en vue de l'évangélisation, mais aussi de consulter les jeunes et les impliquer en mettant en place, là où ce serait possible, un conseil de jeunes. Ces délégués, qui reçoivent une lettre de mission, sont envoyés liturgiquement en mission devant tous, avec leur équipe, par le vicaire épiscopal chargé de la jeunesse. La présence sacerdotale est assurée par la nomination dans chaque doyenné d'un prêtre référent pour le pôle jeunesse, qui travaille en lien avec le délégué de doyenné.

Au cours de l'année qui vient, le vicaire épiscopal et la déléguée diocésaine vont reprendre leur bâton de pèlerin et retourner dans

chaque doyenné pour aider à la mise en place de ces pôles jeunesse de doyenné, et voir aussi comment leur offrir une formation adéquate, en lien avec le service diocésain de formation. Ils vont aussi être en lien avec un petit groupe de travail que j'ai mis en place pour réfléchir à frais nouveaux à la pastorale de la confirmation. L'équipe diocésaine va également aider la toute nouvelle équipe mise en place pour les jeunes professionnels. Elle va aussi suivre de près un autre projet : la Mission Saint-Luc, qui veut faire d'une église du centre-ville de Brest un lieu de rassemblement des jeunes de toute la métropole, offrant des activités et des moyens que chaque doyenné de la ville (il y en a quatre) ne peut mettre en œuvre seul. De mon côté, je réfléchis aussi à comment faire prendre conscience aux curés et aux équipes pastorale de la nécessité d'une implication plus grande dans les établissements catholiques de leur territoire, pour soutenir les chefs d'établissement.

Pour la suite, il faudra attendre l'année prochaine... et voir si nous ne nous sommes pas trompés. Il est probable que cela portera du fruit là où les prêtres et leurs équipes s'investiront sur le terrain, même si les réalités sont petites... et que dans certains endroits, cela ne marchera pas. Tout ce que j'ai dit n'est pas forcément transposable en entier. Peut-être que certaines intuitions vous aideront. Mais par tout cet exposé, j'ai voulu vous montrer que, pour avancer, il fallait autant que possible faire des choix clairs, donner des orientations, aider à structurer, mettre en place des groupes de travail qui présentent (dans un véritable esprit de service et un grand sens ecclésial) des projets à l'évêque et à ses conseils, et donner à la pastorale des jeunes des moyens humains et matériels. Le tout dans un seul but : servir l'appel à la sainteté des jeunes, par l'évangélisation dans la communion. ■

NOTES

1 - *Eglise et Vocations* n° 12, « Des pédagogies et des jeunes », novembre 2010, p. 45-55.

2 - Non que les jeunes soient parfaits, mais parce qu'ils sont en voie d'acquiescer une personnalité, de se développer, de trouver leur identité, comme le mot jeune l'indique précisément. Il est normal qu'ils ne soient pas « achevés » à 12, 15, 16 ou 18

ans. C'est pourquoi nous devons être attentifs à souligner dans ce qu'ils vivent, les éléments positifs qui les aident à progresser et à épanouir ce qu'il y a en eux d'espérance et de générosité. Nous ne pouvons porter sur les jeunes un regard de déception ni un regard dévalorisant, comme s'ils étaient moins bons que les jeunes d'il y a cinquante ans.

Création d'un pôle jeunesse

Chers amis,

Après une longue réflexion de la pastorale des jeunes toute cette année, et la consultation et l'accord du conseil épiscopal, j'ai décidé la création à la rentrée d'un « Pôle Jeunesse » au niveau diocésain, qui remplacera le service diocésain de la pastorale des jeunes à compter du 1^{er} septembre 2009.

Ce pôle, semblable dans son principe à celui du PIC (pôle initiation chrétienne), regroupera les services diocésains qui s'occupent tout spécialement des jeunes de 12 à 25 ans :

- l'Aumônerie de l'enseignement public,
- le service pastoral de l'Enseignement catholique,
- le secteur adolescence du service diocésain de la catéchèse,
- le monde étudiant,
- les jeunes professionnels,
- tous les groupes locaux de jeunes.

Il sera en lien avec le service des vocations et devra travailler régulièrement avec lui. Les services diocésains qui forment ce pôle continuent à exercer leur mission spécifique.

Nous verrons peu à peu comment y faire participer concrètement les mouvements de jeunes, dont l'organisation est différente de celle des services diocésains et qui ont leur fonctionnement propre. Il est bien évident qu'il devra y avoir une véritable collaboration entre le pôle et les mouvements de jeunes, par des modalités à inventer.

Mission du pôle jeunesse

Ce pôle a comme mission en particulier :

- de favoriser la concertation et aider tous ceux qui sont chargés des jeunes à travailler en communion ;

- de permettre des recherches et des actions communes ;
- d'établir un projet pastoral pour les jeunes ;
- de créer une dynamique sur le terrain, en soutenant les acteurs et les initiatives prises localement pour l'évangélisation des jeunes.

Cette mission est plus qu'une simple coordination, comme c'était le cas jusqu'à présent. Ce pôle jeunesse aura autorité pour réfléchir à l'avenir de la pastorale de la jeunesse, mettre en œuvre les orientations diocésaines sur la jeunesse, harmoniser nos pratiques et faire travailler ensemble tous ceux qui s'occupent des jeunes.

Une équipe diocésaine

Pour réaliser cette mission, la conduite de ce pôle est confiée à un vicaire épiscopal, qui travaillera en étroite collaboration avec une déléguée diocésaine. Un cahier des charges précisera le contenu de ces deux responsabilités et leur articulation

Ils seront entourés d'une équipe diocésaine regroupant les principaux responsables de services jeunes et de personnes que je suis actuellement en train d'appeler à cette mission. Au 1^{er} septembre 2009, cette équipe sera composée de :

- P. Mickaël Le Roux, vicaire épiscopal pour le pôle jeunesse,
- Anne-Claire Le Page, déléguée diocésaine au pôle jeunesse,
- Dominique Bernard, déléguée diocésaine de l'AEP,
- P. Jean-Baptiste Glerss, délégué diocésain pour la pastorale de l'enseignement catholique,
- Marie-Hélène Kerboul, en charge du secteur adolescence au service diocésain de catéchèse,
- Lionel Botte, aumônier des étudiants de Quimper et jeunes professionnels,
- Florence Simiand, laïque en mission ecclésiale sur l'ensemble paroissial de Concarneau, représentant la pastorale territoriale en mission auprès des jeunes.

Pour l'animation du pôle, le vicaire épiscopal réunira deux fois par trimestre cette équipe diocésaine.

Feuille de route pour l'année 2009-2010

- Préparer l'assemblée diocésaine du 19 septembre 2009 au cours de laquelle le nouveau fonctionnement sera présenté.
- Rejoindre les différentes personnes engagées au service de la pastorale des jeunes dans le diocèse (aumôneries, mouvements, paroisses, etc.) pour recueillir les initiatives pastorales en direction des jeunes et encourager à un travail en commun. L'organisation diocésaine en pôle doit avoir des répercussions au niveau local. Il sera donc nécessaire d'impliquer les personnes concernées par la pastorale des jeunes dans ce nouveau dispositif.
- Réunir les responsables des mouvements pour leur présenter ce nouveau pôle, les sensibiliser et les associer à cette réflexion commune.
- Affiner la réflexion en vue d'un projet diocésain pour l'évangélisation des jeunes : une première étape a été menée depuis le 17 octobre 2008 ; les éléments m'ont été remis le 19 juin 2009. L'équipe diocésaine devra se saisir de ce travail et l'approfondir, à partir de ce qui se vit sur le terrain, des éléments déjà en place et de la réflexion en cours. Elle le fera aussi en interaction avec les personnes en responsabilité pastorale auprès des jeunes dans le diocèse.
- Commencer la préparation des JMJ 2011 de Madrid.

Une évaluation de ce pôle sera faite au terme d'une année de fonctionnement.

Cette création est une toute première étape dans la réflexion menée sur la pastorale des jeunes, la suivante étant de dynamiser toujours plus le terrain. Nous aurons peu à peu à affiner le projet du pôle jeunesse. Nous avancerons de façon pragmatique, avec souplesse, pour caler les choses au mieux au fur et à mesure.

Que soient vivement remerciés tous ceux qui ont travaillé à l'élaboration de ce projet, qui donne espérance, dynamisme et joie à tous ceux à qui il a été présenté. Nous sommes invités à entrer dans une forte collaboration avec ce pôle et à favoriser son travail sur le terrain.

+ Jean-Marie Le Vert
Évêque de Quimper et Léon

Annexe 2

Charte diocésaine des pôles jeunesse de doyennés

1. L'Église est par nature missionnaire, *« puisque elle-même tire son origine de la mission du Fils et de la mission du Saint Esprit selon le dessein de Dieu le Père¹ »*.
2. L'Église existe pour évangéliser, c'est-à-dire *« pour porter la Bonne Nouvelle à toutes les couches de l'humanité, et sous son influence, transformer de l'intérieur et rendre nouvelle l'humanité elle-même² »*.
3. L'évangélisation doit être conçue comme le processus par lequel l'Église, animée par l'Esprit, annonce et diffuse l'Évangile dans le monde entier.
4. L'évangélisation s'opère selon un processus dynamique :
 - a. le témoignage chrétien : le témoignage que les chrétiens donnent de leur vie et de ce qui les fait vivre ;
 - b. la proclamation explicite de l'Évangile, par la première annonce qui appelle à la conversion ;
 - c. l'initiation à la foi et à la vie chrétienne par la catéchèse et les sacrements de l'initiation ;
 - d. la participation à la vie d'une communauté chrétienne qui structure la foi (Écriture sainte, sacrements, charité) ;
 - e. l'appel à la mission (les bénéficiaires de l'Évangile sont appelés à devenir évangélistes à leur tour).

Ces cinq points s'articulent les uns les autres.

5. L'évangélisation des jeunes est un des aspects de la mission de l'Église diocésaine. Cette évangélisation nécessite des moyens spécifiques pour annoncer l'Évangile aux jeunes. Il s'agit de leur permettre de découvrir le Christ et de vivre en communion avec lui, à travers la Parole de Dieu, la prière personnelle et ecclésiale, les sacrements, le sens de l'Église, l'investissement dans la communauté chrétienne, la relecture de vie. *« Comment faire parvenir le message du Christ aux jeunes non chrétiens qui sont l'avenir de continents*

entiers ? », se demandait Jean-Paul II³. « À l'évidence, les moyens ordinaires de la pastorale ne suffisent plus : il faut des associations et des institutions, des groupes et des centres de jeunes, des initiatives culturelles et sociales pour les jeunes. Voilà un domaine où les mouvements ecclésiaux modernes trouvent un ample champ d'action. » L'évangélisation est un acte profondément ecclésial. Elle doit être le souci missionnaire de toute l'Église diocésaine, depuis la cellule familiale jusqu'aux instances pastorales diocésaines.

6. La pastorale des jeunes s'inscrit dans le processus global d'évangélisation. La pastorale renvoie d'abord à la figure du Christ bon Pasteur (Jn 10). L'action pastorale doit se nourrir de la contemplation du Christ et elle doit agir selon la pédagogie du Christ à l'égard des personnes.
7. Avant toute question de méthode, la pastorale des jeunes consiste à conduire au Christ. Ce chemin passe par des étapes différentes et tient compte de l'itinéraire de chacun : en pastorale des jeunes se côtoient des jeunes non-initiés et des confirmés formés, acteurs de la vie en Église.
8. La pastorale des jeunes relève de la responsabilité de toute l'Église. Pour l'exercice de cette mission spécifique auprès des jeunes, des personnes sont envoyées par la communauté ecclésiale ; au plan diocésain et local, ces personnes sont appelées à œuvrer en communion tant dans l'élaboration de projets que dans l'action pastorale elle-même.

Afin de favoriser un nouvel élan pour la foi avec les jeunes du Finistère, au cours des deux années à venir, sont appelés à se mettre en place des pôles jeunesse de doyenné.

Création des pôles jeunesse de doyenné

Le document qui suit émane de l'équipe diocésaine du pôle jeunesse. Il a été élaboré après avoir vécu diverses « assemblées de doyenné pôle jeunesse », avoir entendu sur le terrain diverses réactions, avis et consultations. Il a été approuvé par Mgr Jean-Marie Le

Vert, évêque de Quimper et Léon, en son conseil épiscopal. Il est promulgué « ad experimentum » pour deux ans.

Depuis plusieurs années, le souci de la pastorale des jeunes sur un territoire était porté par une équipe « Veilleurs jeunes », en lien étroit avec la coordination diocésaine de la pastorale des jeunes.

Après la création, le 1^{er} septembre 2009 d'un pôle jeunesse diocésain et l'évaluation prévue, le temps est venu de constituer ce que nous appellerons désormais le « pôle jeunesse de doyenné ». Les « pôles jeunesse de doyennés » seront mis en place progressivement dans les doyennés. Ce qui est proposé ici sera mis en œuvre en fonction des réalités pastorales de chaque doyenné.

La pastorale des jeunes n'est pas un en-soi à part. Au contraire, il est essentiel de l'intégrer à la vie des doyennés. Chaque doyenné, chaque ensemble pastoral, soutenu par les services diocésains, ont à mettre en œuvre localement une pastorale à destination des jeunes, et cela doit faire partie de leur projet missionnaire. C'est de leur responsabilité.

Ainsi les curés, avec leurs équipes pastorales, sont les premiers responsables de la pastorale des jeunes sur le territoire qui leur est confié. Ils porteront cette question avec le pôle jeunesse de doyenné, qui regroupe tous les acteurs adultes engagés auprès des jeunes (salariés et bénévoles).

Pour les aider dans cette mission, trois structures voient le jour :

- l'équipe pôle jeunesse de doyenné,
- le conseil de jeunes,
- le délégué pôle jeunesse de doyenné.

Pour chacune, la mission et le fonctionnement sont précisés dans ce document. On veillera à ce que ces instances ne travaillent pas en parallèle avec les autres instances du doyenné, mais soient bien en lien.

L'âge des jeunes concernés va du collège (dès la 6^e) aux jeunes adultes. Ils sont regroupés en trois catégories : les collégiens, les lycéens, les post-bacs et jeunes professionnels.

Les deux premiers groupes concernent les jeunes se retrouvant dans les groupes paroissiaux, la préparation à la profession de foi, l'AEP, l'Enseignement catholique, les confirmands, le catéchuménat

jeunes, les vocations, les servants d'autel, les grands clercs, les groupes musicaux, les jeunes handicapés, les jeunes hospitaliers, les mouvements de jeunes, etc.

Le troisième groupe (18-30 ans environ) concerne les jeunes se retrouvant à l'aumônerie étudiante, les jeunes professionnels, les groupes paroissiaux, les mouvements de jeunes, etc.

Il est important d'assurer des liens et des « passerelles pastorales » entre les différentes tranches d'âges, entre les différents groupes, dans le respect de leurs spécificités et de leur pédagogie propres.

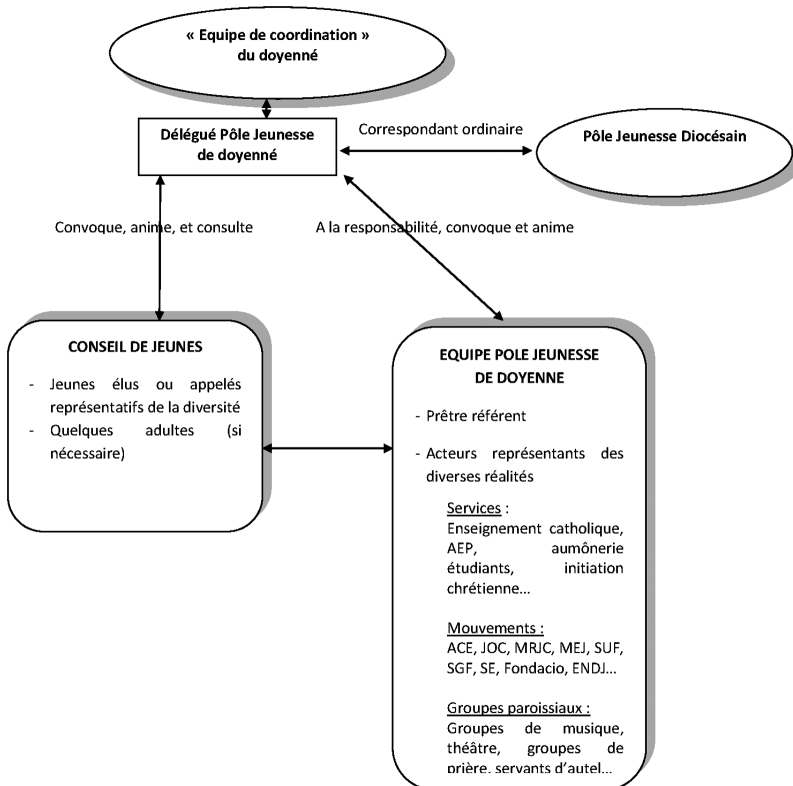
L'objectif de cette organisation pastorale est d'être d'abord au service des jeunes pour leur évangélisation dans la communion, en tenant compte de la pédagogie liée à chaque tranche d'âge. Cet objectif se vit sous le triptyque classique : annoncer, célébrer, servir.

Cette organisation veut :

- favoriser l'initiative locale tout en ayant une cohérence diocésaine ;
- augmenter la réflexion commune de tous les acteurs pastoraux auprès des jeunes ;
- permettre une collaboration toujours plus grande entre services, mouvements et ensembles paroissiaux, tant au niveau de la réflexion que des activités ;
- aider à la mise en place de rassemblements diocésains de jeunes, pour lesquels les structures de terrain semblent parfois insuffisantes ;
- promouvoir des rassemblements et des actions déjà existants (JMJ, rassemblement de Taizé, Mont-Saint-Michel, pèlerinage à Lourdes...).

Les mouvements de jeunes ont une autonomie propre légitime. Cette liberté des mouvements est une chance pour les jeunes, pour permettre à chacun de trouver ce qui répond le mieux à ses aspirations. Mais les mouvements sauront aussi favoriser ce travail commun pour mieux servir la mission auprès des jeunes. Tout ce qu'on pourra faire pour être en synergie entre les différentes instances servira le bien des jeunes.

Schéma du pôle jeunesse de doyenné



L'équipe pôle jeunesse de doyenné

Le pôle jeunesse de doyenné, à l'image de ce qui existe au plan diocésain, est coordonné par une équipe, sous la conduite du délégué pôle jeunesse. Cette équipe est composée de personnes qui s'occupent tout spécialement des jeunes des collèges, des lycées, les post-bac et les jeunes professionnels présents dans :

- l'enseignement catholique,
- l'enseignement public,
- le catéchuménat des jeunes,
- les mouvements,
- le monde étudiant et les jeunes professionnels,

- les groupes locaux de jeunes (profession de foi, groupes de prière, de musique, servants d'autel...).

Elle est en lien avec le pôle jeunesse diocésain, le service diocésain des vocations et son antenne locale, ainsi qu'avec les services diocésains de la catéchèse, de l'animation spirituelle et de la coopération missionnaire.

Mission de l'équipe du pôle jeunesse de doyenné

La mission de l'équipe du pôle jeunesse de doyenné se réfère tout spécialement à la charte provinciale de la catéchèse, éditée en 2009 par les évêques de la province de Rennes. Celle-ci donne les visées suivantes :

- éduquer à la vie liturgique et à la vie spirituelle,
- permettre une intelligence de la foi,
- expérimenter la vie fraternelle et la vie en Église,
- éduquer l'affectivité et la vie morale,
- sensibiliser à la solidarité,
- expérimenter la vie missionnaire et l'évangélisation
- ouvrir à la dimension vocationnelle, pour permettre à un jeune de découvrir sa vocation personnelle.

Plus précisément, l'équipe pôle jeunesse de doyenné devra :

- Bien connaître les réalités de la vie des jeunes présents sur le doyenné et établir régulièrement un diagnostic local de la situation du monde des jeunes : où sont-ils ? Comment les rejoindre ? Quels sont les lieux qui les regroupent, suivant leurs seuils de passages ? Quelles sont les mutations de ce monde ?
- Favoriser la concertation et aider tous ceux qui sont engagés auprès des jeunes à mieux se connaître et à travailler en communion.
- Établir et écrire un projet pastoral – clairement missionnaire – pour et avec les jeunes, en cohérence avec le projet pastoral missionnaire du doyenné (et son calendrier), et les orientations diocésaines. L'objectif est d'établir des itinéraires structurants prenant en compte toutes les dimensions de la vie de foi des jeunes, avec une pédagogie adaptée à chaque type de population de jeunes, s'inspirant des visées citées ci-dessus.

- Soutenir les initiatives jeunes existantes localement en « décloisonnant » réflexions et activités entre paroisses, services, mouvements et groupes paroissiaux.
- Permettre des recherches et des actions communes.
- Soutenir les personnes engagées auprès des jeunes et veiller à ce que des moyens de ressourcement spirituel et de formation leur soient offerts, en lien avec les services diocésains dont ils dépendent, les services diocésains d'animation spirituelle et de formation permanente.
- Aider les jeunes qui ont déjà une culture chrétienne et une pratique religieuse à approfondir leur foi et en les rendant davantage missionnaires.
- Essayer de rejoindre les jeunes éloignés de l'Église et leur proposer l'initiation chrétienne grâce au catéchuménat jeunes.
- Susciter des réponses aux demandes des jeunes et ainsi favoriser l'émergence de projets en lien avec le conseil de jeunes.
- Être auprès des jeunes le relais des informations et des diverses propositions.
- Participer aux événements diocésains, et aider à leur organisation et à leur mise en œuvre.
- Permettre la mise en œuvre d'activités et d'initiatives, pour et avec les jeunes, à l'intérieur des communautés paroissiales du doyenné pour demeurer attentif à la dimension intergénérationnelle de cette pastorale. Dans ce but, il sera important d'y impliquer des parents et des familles.

Composition

- La conduite de cette équipe revient au délégué pôle jeunesse du doyenné en lien étroit avec le curé doyen (ou le prêtre référent qu'il désignera). Si le nombre de personnes participant à l'équipe est important, un bureau peut être créé pour aider au fonctionnement.
- Elle est composée autant que possible, d'un ou des représentants des différents services, et/ou mouvements, et/ou des groupes paroissiaux existant et s'occupant des jeunes sur le doyenné, en tenant compte de leur diversité : l'AEP, l'Enseignement catholique, le catéchuménat jeunes, l'aumônerie des étudiants, les jeunes professionnels, les vocations, les

servants d'autel, les mouvements, les groupes de musique, les groupes de prières... Pour une meilleure dynamique, l'ensemble des acteurs jeunes est invité.

- Elle est composée de personnes investies auprès des jeunes. Cela peut faire l'objet d'un appel par le doyen. On veillera à respecter quelques critères dans l'appel de ces personnes, notamment l'amour et le sens de l'Église, le sens de la communion, des capacités d'ouverture et de dynamisme, une vie de foi structurée, le travail en équipe, l'attention à se former et à nourrir sa vie spirituelle.

Fonctionnement de l'équipe

- Il est recommandé que cette équipe se retrouve au minimum 5 fois par an, soit environ tous les deux mois, et fixe son calendrier de rencontres en début d'année.
- Le mandat de chaque membre est de 3 ans renouvelable deux fois maximum sans interruption. On veillera à un renouvellement échelonné des membres pour la continuité de la mission.
- À l'initiative du doyen ou du prêtre référent désigné par lui, et avec l'aide du pôle jeunesse diocésain, cette équipe fera une évaluation et une relecture spirituelle régulières de son travail.

Le conseil de jeunes

Son rôle

- Il est impossible de penser une « pastorale des jeunes » sans être à l'écoute des jeunes. Là où ce sera possible, cette implication des jeunes pourra prendre la forme d'un conseil. Là où cela paraît difficile, il pourra être envisagé une assemblée générale de jeunes deux fois par an.
- L'objectif du conseil de jeunes est de rendre les jeunes acteurs de leurs projets.
- Le conseil de jeunes est un véritable lieu d'expression des attentes des jeunes. C'est un lieu d'échange, où les jeunes peuvent exprimer les questions qu'ils portent en eux, afin d'accueillir la Bonne Nouvelle et d'en vivre.

- De ce conseil émanent les besoins, les attentes et les souhaits des jeunes, qui servent de base de travail à l'équipe pôle jeunesse de doyenné.

Composition

Le conseil de jeunes est si possible composé de jeunes de collégiens, de lycéens, de post-bacs et de jeunes professionnels, représentant pour deux ans l'ensemble des réalités (mouvements, services, âges, territoires...).

Ils sont élus par les jeunes et/ou appelés (selon la réalité du doyenné). Les modalités d'appel seront mises en place par l'équipe du pôle jeunesse de doyenné.

Sur proposition de l'équipe du pôle jeunesse de doyenné, d'autres adultes peuvent être appelés par le doyen à y participer.

Fonctionnement

Il est recommandé que le conseil de jeunes se réunisse 3 ou 4 fois par an. Il est convoqué et animé par le délégué du pôle jeunesse de doyenné, qui le préside.

Le délégué du pôle jeunesse de doyenné

- Bénévole ou salarié, le délégué du pôle jeunesse de doyenné a le statut de LEME (laïc en mission ecclésiale). Son appel, sa nomination et l'exercice de sa mission suivent donc les orientations diocésaines concernant les LEME.
- Le référent pastoral du délégué du pôle jeunesse est le curé doyen (ou le prêtre qu'il désignera), de qui il reçoit sa mission et son appel, et à qui il rend compte régulièrement.
- Le délégué du pôle jeunesse de doyenné a pour rôle de penser la cohérence des propositions faites aux jeunes sur un doyenné, et de veiller à la communion entre les jeunes et entre les personnes qui s'en occupent.
- Il assure la coordination entre les différents acteurs de la pastorale des jeunes dans le doyenné.

Mission

- 1) Convoquer, animer et consulter le conseil de jeunes.
 - Le délégué pôle jeunesse de doyenné ne peut vivre sa mission sans la consultation des jeunes. C'est pourquoi, dans la mesure du possible, il veille à la mise en place d'un conseil de jeunes.
 - Le délégué pôle jeunesse de doyenné réunira le conseil de jeunes 3 fois par an.
 - Lors de ce conseil, il aidera les jeunes à s'exprimer sur leurs attentes, ce qu'ils souhaitent vivre en pastorale, et il leur fera découvrir les propositions diocésaines. Il les aidera aussi à discerner les besoins et les attentes de tous les jeunes, suivant leur catégorie, à la lumière de l'Évangile.

- 2) Diriger, animer et convoquer l'équipe du pôle jeunesse de doyenné
 - Le délégué pôle jeunesse de doyenné ne peut vivre sa mission sans un travail d'équipe. Il constitue donc autour de lui l'équipe pôle jeunesse de doyenné.
 - Pour prévoir et mettre en œuvre les événements de la pastorale des jeunes, le délégué pôle jeunesse de doyenné dirige, convoque, anime l'équipe pôle jeunesse.
 - Le délégué pôle jeunesse de doyenné aide l'ensemble des acteurs à entrer dans une dynamique d'ensemble de la pastorale locale et diocésaine.
 - Il aide cette équipe à vivre sa mission et s'assure de la réelle communion au service de la mission de l'ensemble des acteurs.
 - Il peut s'entourer d'un bureau, élu par l'équipe pôle jeunesse de doyenné, pour l'aider à élaborer les ordres du jour, rédiger les comptes-rendus et animer les réunions.

- 3) Rejoindre les acteurs et les jeunes
 - Le délégué pôle jeunesse de doyenné ira à la rencontre des personnes engagées auprès des jeunes sur le doyenné pour prendre pleinement conscience de l'activité pastorale dans ce domaine et favoriser un véritable travail de concertation et de communion.

- Le délégué pôle jeunesse de doyenné sera investi directement auprès de jeunes dans une activité pastorale, ceci afin de permettre un contact régulier avec des jeunes (lieu d'insertion auprès des jeunes).

4) Prendre part aux événements diocésains

- Avec l'équipe pôle jeunesse de doyenné, il diffuse les informations des différents événements proposés aux jeunes.
- Le délégué pôle jeunesse de doyenné insuffle la dynamique des propositions pensées et organisées localement. En lien avec le doyen ou le prêtre référent, le conseil des jeunes et l'équipe pôle jeunesse de doyenné, il établit les priorités et s'assure qu'une ou plusieurs personnes accompagne(nt) localement les jeunes dans ces propositions.
- Le délégué pôle jeunesse de doyenné s'investit personnellement dans la préparation des événements diocésains.

Liens

1) Lien avec les instances territoriales

- Des rencontres régulières (une par trimestre et des rencontres informelles) auront lieu entre le délégué pôle jeunesse de doyenné et l'équipe pastorale territoriale.
- Il peut être invité à être présent à l'une ou l'autre réunion de l'équipe de coordination de doyenné, ou solliciter lui-même d'y participer.
- Le délégué pôle jeunesse de doyenné et le doyen veilleront à l'articulation entre l'équipe pôle jeunesse de doyenné, l'équipe de doyenné quand elle existe, et les équipes pastorales. Sous l'autorité du doyen et des curés et selon leur mission propre, ces instances portent la responsabilité de la pastorale des jeunes localement.

2) Lien avec le pôle jeunesse

- Le délégué pôle jeunesse de doyenné est le correspondant ordinaire du pôle jeunesse diocésain.
- À ce titre, il reçoit les informations (courriers, mails...) et les rediffuse au doyen, aux prêtres du doyenné et aux acteurs locaux.

- Sur invitation du pôle jeunesse diocésain, il se retrouve régulièrement avec l'ensemble des délégués pôle jeunesse de doyennés.

Les moyens

1) Lettre de mission

- Le délégué pôle jeunesse du doyenné reçoit une lettre de mission signée du vicaire épiscopal pour la jeunesse. Cette lettre est rédigée en collaboration entre le doyen et le pôle jeunesse diocésain.
- Il est présenté aux prêtres du doyenné, à l'équipe de doyenné si elle existe, aux équipes pastorales, aux conseils pastoraux, aux acteurs jeunes et aux chrétiens, et envoyé en mission au cours d'une célébration liturgique.

2) Dimension spirituelle

Le doyen ou le prêtre référent, en lien avec le pôle jeunesse diocésain et le service diocésain d'animation spirituelle, veilleront à offrir au délégué pôle jeunesse du doyenné un soutien spirituel dans cette mission au service des jeunes (équipe spirituelle, journées de recollection, retraites...).

3) Temps de formation

Toute formation est une grâce. Le délégué pôle jeunesse de doyenné participera aux temps de formation proposés par le pôle jeunesse diocésain ou par son doyen, en lien avec le service diocésain de formation permanente (formation initiale Saint-Matthieu, Institut diocésain de formation des laïcs en responsabilité, parcours fondamental de théologie...)

Qualités nécessaires à une telle mission

- Équilibre personnel et exercice des vertus chrétiennes :
 - vie personnelle, familiale et sociale en cohérence avec l'Évangile ;
 - attitude de service ;
 - capacité relationnelle et aptitude à travailler avec d'autres et en réseau ;
 - amour des jeunes ;

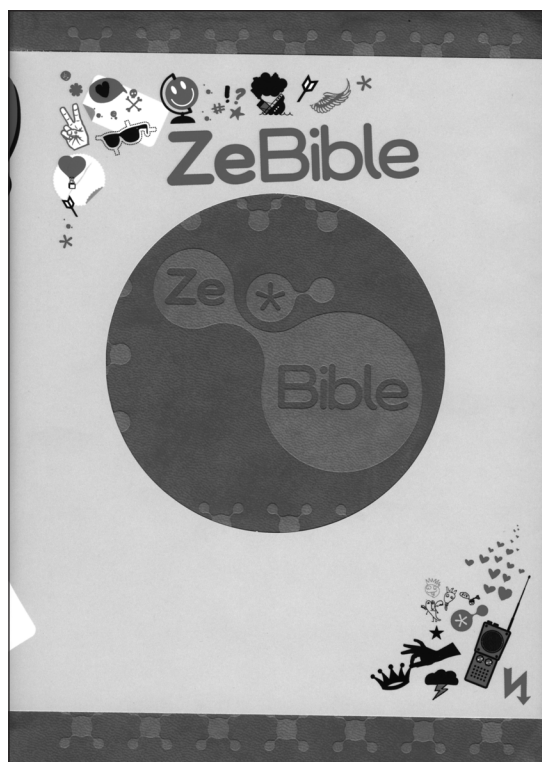
- capacité à écouter et à entendre ce que les jeunes vivent et veulent vivre ;
- capacité de discernement et bon sens ;
- disponibilité intérieure.
- Adhésion à la foi et à l'enseignement de l'Église, et pratique sacramentelle :
 - être en communion avec le Pape et les évêques et accepter sans réserve la doctrine proclamée par tous les conciles, spécialement le concile Vatican II.
- Vie en Église
 - amour et sens de l'Église ;
 - souci missionnaire ;
 - souci de la communion ;
 - ayant normalement déjà eu un engagement dans la vie ecclésiale.
- Compétences techniques et personnelles à remplir la mission :
 - connaissance des communautés chrétiennes du doyenné ;
 - capacité à faire preuve d'initiatives ;
 - esprit de synthèse ;
 - disponibilité de temps ;
 - capacité à suivre une formation. ■

NOTES

1 - Concile Vatican II, décret *Ad Gentes* n° 2.

3 - Encyclique *Redemptoris Missio* n° 37 b 3, 1990.

2 - *Evangelii Nuntiandi* n° 18.



ZeBible est le fruit d'une aventure interconfessionnelle sans équivalent, réunissant douze partenaires avec une centaine de rédacteurs de tous horizons. ZeBible a reçu le soutien du Conseil d'Églises chrétiennes en France (CECEF).

- 2320 pages imprimées en 2 couleurs
- Texte de la Bible en français courant, incluant les livres deutéro-canoniques
- Introduction à chaque livre, 3400 notices et 71 portraits de personnages au fil du texte
- Plus de 160 pages hors texte : introductions au monde de la Bible, programmes et méthodes de lecture, parcours thématiques, répertoires, vocabulaire, chronologies, cartes...

www.zebible.com 26,50 €

Église et société, quelle place pour les jeunes ?

P

Présentation des participants

Sabine Roux de Bézieux est fondatrice et gérante de la fondation Araok qui travaille sous l'égide de la Fondation de France, présidente d'Entrepreneurs du monde qui s'occupe en particulier de micro finance, présidente et fondatrice d'Espoir Niger qui vise à promouvoir la femme par l'initiative locale. Sabine est déléguée diocésaine pour la formation dans le diocèse de Nanterre.

Dominique Greiner est prêtre et assomptionniste, économiste, théologien spécialisé en éthique, rédacteur en chef du quotidien *La Croix* (depuis le 1^{er} janvier 2010), après avoir dirigé le département d'éthique de l'université catholique de Lille.

Jean-Luc Pouthier est historien, journaliste. Il donne à Sciences-Po un cours sur « religions et société ». Il enseigne à l'Institut catholique de Paris, en particulier l'histoire du christianisme du xx^e siècle.

La table ronde est animée par **Paule Zellitch**, doctorante en théologie à l'Institut catholique de Paris, membre de l'équipe pastorale du pôle Vocations du SNEJV, rédactrice en chef de la revue *Église et Vocations*, vice-coordinatrice du Congrès européen des vocations ; elle collabore avec la Fédération française de la presse

catholique dans le cadre d'un partenariat avec l'Institut catholique de Paris dans le groupe de recherche Théopresse.

Nos trois invités se sont engagés, dans un premier temps, à répondre à trois questions. Chacun de ces temps sera suivi d'un jeu de questions-réponses à la table et avec l'assemblée. La première question s'adressera à Dominique Greiner : « Le rôle de l'Église dans la société ». La seconde question : « Comment l'Église catholique peut-elle être actrice, notamment dans la politique jeunesse dans la société et dans l'Église ? » sera traitée par Sabine Roux de Bézieux et enfin la troisième question : « Quels sont les enjeux et les défis de la politique jeunesse, de la place que l'on accordera ou pas aux jeunes dans la société ? » sera développée par Jean-Luc Poutier.

Le rôle de l'Église dans la société

Je vais essayer de répondre à la question que l'on m'a confiée : « Le rôle de l'Église dans la société » à partir d'un ensemble d'expériences. Une expérience, assez longue, comme universitaire dans un département d'éthique, aujourd'hui, comme responsable d'un quotidien national, et aussi à partir de mon expérience dans le monde des jeunes, à la fois comme enseignant et comme responsable d'un foyer d'accueil et de discernement de ma congrégation pendant 14 ans. C'est un peu toute cette expérience que je peux vous partager et cela d'autant plus que dans ma congrégation de l'Assomption, nous sortons d'une semaine de chapitre. Bien sûr, la question de notre propre rôle dans la société française, quand on est à la tête d'une congrégation qui a un poids important dans les médias, est évidemment une question que nous nous posons, et à laquelle nous essayons de réfléchir logiquement. Qu'est-ce que cela signifie d'avoir un outil d'évangélisation tel que l'entreprise Bayard, et avec tous ses titres ?

En entendant cette question, j'ai tout de suite pensé à une expérience faite un soir de la semaine dernière à Lyon. Lors du chapitre provincial de ma congrégation, nous étions quelques-uns à prendre un temps de détente à Lyon ; un des frères qui connaissait bien la ville dit : « *Je vais vous faire découvrir quelque chose que vous ne*

connaissiez pas. » Il nous a emmenés voir le groupe Glorious qui est en concert tous les jeudis soir. Nous sommes entrés pour voir un peu ce qui se passait et j'avoue que nous en sommes sortis assez désarçonnés – pas tant par les paroles et la musique de Glorious que par l'agencement du lieu. Une chapelle latérale, avec deux à trois cents jeunes rassemblés pour un temps de pop louange et, juste à côté, dans la nef, séparée par une porte à battants, l'adoration eucharistique et des prêtres qui confessent. Et cela a donné lieu à une réflexion entre nous car tout ceci était hors de nos représentations mentales ! Quelle étrange juxtaposition : d'un côté un monde assez bruyant, la batterie, les guitares électriques, même si les paroles étaient tirées des psaumes et de l'évangile et de l'autre, des gens qui prient en silence tout en « bénéficiant » d'un niveau sonore élevé. Et les jeunes passaient d'un côté puis de l'autre. Ceci est symptomatique du monde dans lequel nous vivons, un monde de très grande fluidité, dans lequel la jeunesse se révèle capable de passer d'un extrême à l'autre : se libérer au son d'une musique, d'une gestuelle, le corps en mouvement et puis, quelques instants après, vivre un temps d'adoration silencieuse et/ou éventuellement une démarche de confession, où l'intime se livre. Entre ce monde de fluidité et ma manière de faire en congrégation, ça résiste un peu. Cependant cela nous a fait réfléchir à nos manières d'agir, aujourd'hui, dans ce monde.

C'est vrai, qu'en Église avec nos communautés, nos œuvres, nous sommes en responsabilité dans des institutions qui sont très lourdes, pas faciles à manager, à faire évoluer. Dans ma congrégation, nous sommes en responsabilité d'œuvres très importantes pour commencer par l'entreprise Bayard, qui édite notamment *La Croix*. De manière triviale, j'aime dire que nous sommes les « camionneurs » de la vie religieuse ; ce n'est apparemment pas très flatteur, mais cela veut dire que nous transportons du « lourd ». Nous évangélisons, non pas de manière directe, mais à travers des productions éditoriales qui servent à la formation des personnes, sur le plan religieux, mais pas seulement. Or la rencontre du monde des jeunes exige que nous soyons des espèces de « voltigeurs », capable de circuler rapidement d'un point à un autre, en se frayant un chemin au milieu de la foule. Peut-être faut-il à la fois des camionneurs et des voltigeurs pour une Église dans la société.

Il faut sûrement des voltigeurs, des gens qui savent inventer cette fluidité dans un monde urbain, capables d'inventer des lieux de présence ; mais, cela n'a de sens que si il y a aussi des structures, nécessairement moins souples, mais qui donnent les outils d'une « évangélisation durable ». La spontanéité ne suffit pas. Il faut aussi du « lourd ».

Voilà c'était une première réflexion pour faire sentir ce que je pressens comme défi, pour nous aujourd'hui, dans un monde finalement en pleine évolution et qui va de plus en plus vite. Une institution, des institutions de l'Église, des œuvres moins dynamiques mais ceci ne doit pas nous effrayer. Il ne s'agit pas tous de devenir des voltigeurs. On a besoin de voltigeurs de l'évangélisation, mais on aura toujours besoin d'institutions un peu lourdes. On aura toujours besoin de logisticiens de l'Évangile, on aura toujours besoin de camionneurs de la vie religieuse. Voilà mon premier point de réponse concernant le rôle de l'Église dans la société.

Le second point est aussi tiré de la réflexion de notre chapitre. Nous avons été marqués par un appel de Benoît XVI invitant à rejoindre nos contemporains qui ne connaissent pas Dieu mais qui ne sont pas sans interrogation. Le Pape a ainsi confié à Mgr Ravasi le soin d'organiser des rencontres entre croyants et non-croyants, dans le cadre d'une structure dénommée le Parvis des Gentils. Sur l'esplanade du temple de Jérusalem, le parvis des Gentils était l'espace auquel pouvait accéder les païens (les Gentils). En reprenant cette dénomination, le Pape évoque un lieu où se tiennent les personnes qui ne connaissent pas nécessairement Dieu mais qui ne sont pas non plus sans se poser de question à son sujet. Ils sont en dehors de nos églises, ils n'osent pas y entrer. Et bien il nous appartient de les rejoindre. Un des grands défis de l'Église d'aujourd'hui, c'est de susciter des lieux de rencontres sur ce parvis des Gentils, car les hommes et les femmes que nous rencontrons aujourd'hui ne font pas partie de la nef, n'osent pas y entrer, ne trouvent pas leur place ; il faut que nous allions à leur rencontre et que nous inventions une manière de les rencontrer. Non pas pour les convertir, mais pour susciter un dialogue avec ceux qui viennent de la nef, qui appartiennent à l'Église. C'est une invitation qui nous est adressée, à nous qui sommes dans la nef de l'Église, qui nous y sentons bien, à nous rendre sur les

parvis, à aller à la rencontre des gens qui ne connaissent peut-être pas Dieu – mais qui peuvent peut-être se poser cette question – à les accompagner dans leurs questionnements. Il y a donc aujourd'hui un enjeu et cet enjeu c'est ce parvis qui est l'ensemble de la société. Cela peut être le monde associatif, le monde de la culture, le monde de l'entreprise, etc. Tous ces lieux, où nous pouvons faire l'expérience de la rencontre, d'hommes et de femmes qui sont peut-être en recherche de Dieu et qui n'osent pas entrer.

Une autre manière de parler du parvis est celle-ci. Un évêque me racontait récemment cette expérience. Il avait organisé un grand rassemblement dans son diocèse, au mois de juin, en plein air. Au moment de la célébration eucharistique qui clôturait la journée, il voyait l'assemblée devant lui avec, au fond de la prairie, des jeunes pères de famille qui gardaient leurs enfants, à distance de ce qui se célébrait, mais pas tout à fait absents. L'évêque m'expliquait : *« C'est ça le parvis. Ce sont des gens qui n'osent pas rentrer dans la communauté, qui ne se sentent pas prêts à participer – par exemple à la célébration de l'eucharistie, mais qui ne sont pas indifférents à ce qui se passe ; ils ont un prétexte pour ne pas être trop loin tout en restant à distance. »*

La question est alors de savoir comment occuper cet espace entre l'assemblée et ces jeunes pères qui se promènent, l'oreille pas tout à fait distraite sur ce qui se passe. Dans ma congrégation, le travail que nous réalisons dans la presse est bien de cet ordre. Il s'agit pour nous de rejoindre des publics qui peuvent être éloignés de l'Église, mais qui sont porteurs d'interrogations fondamentales sur le sens de leur vie et, lorsque ce lien est établi, nous pouvons aussi leur expliquer ce qu'il en est de l'expérience chrétienne et de sa manière de comprendre le monde.

J'aborde maintenant le troisième point. Pendant longtemps, le rapport Église/État a été pensé en termes de confrontation. Vatican II a permis de sortir de cette vision en nous faisant comprendre que l'enjeu n'était pas la confrontation Église/État, mais le rapport État/société. En pensant la confrontation État/société, l'Église se pense elle-même comme un élément de la société. C'est un déplacement qui est fondamental. Finalement ce n'est pas l'Église qui englobe toute la société mais c'est l'Église qui se reconnaît elle-même un

élément de cette société. En conséquence, l'Église a une légitimité – et autant qu'une autre association – pour agir dans cette société. Du point de vue du droit, il n'y a aucune raison pour que l'on nous disqualifie de l'espace public. Nous avons autant de légitimité que n'importe quel autre groupe. Il n'a pas de complexes à avoir quand il s'agit de prendre la parole, d'exprimer nos opinions, de créer des œuvres, de développer des institutions. Nous le faisons au nom même de notre foi et avec la capacité de dire au nom de quoi nous le faisons, et cela bien sûr à partir d'une anthropologie, d'une conception de l'homme, d'une vision « eschatologique » de l'avenir.

Nous entrons dans le débat public avec d'autres. Nous savons que nous entrons en confrontation avec d'autres, mais nous le faisons à partir de ce que nous avons à dire, et à témoigner. Non pas pour imposer une vue sur l'économie, la politique, mais d'abord pour témoigner du Christ et pour annoncer son Nom. Soyons très clairs là-dessus ; il n'y a pas d'autre visée. Le plus beau texte est, je trouve, celui des évêques de France rédigé à l'occasion de la commémoration de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État. Nous ne sommes pas là pour imposer nos vues dans le politique, dans l'économique. Nous y avons notre place, mais toujours pour les rapporter à la notion de témoignage. Un témoignage qui va trouver ses formes, et dont l'objectif est d'abord de témoigner de la capacité qu'a le christianisme à entrer en dialogue avec tout homme et toute femme. Au nom même de notre foi, nous savons que nous n'avons pas à imposer nos manières de faire. Cela serait contraire à notre appréhension de la liberté religieuse, de la liberté de conscience. Mais par cette capacité à entrer dans un dialogue ouvert avec les hommes de ce temps, nous témoignons déjà du rôle de l'Église dans la société.

Cela va, bien sûr, passer par des institutions sociales, hospitalières, etc. Je pense qu'à ce propos, nous avons de très beaux textes de Benoît XVI parlant de « l'œuvre propre » de l'Église qui est de témoigner de la charité. Le jour où l'Église ne sera plus présente dans le système hospitalier, cela sera une perte dramatique pour l'ensemble du système sanitaire. Le jour où les chrétiens seront absents du système éducatif, le jour où toutes les congrégations, tous les diocèses se seront retirés de l'enseignement catholique, cela sera un drame pour l'ensemble de l'enseignement. Et si nous sommes présents dans l'ensei-

gnement et dans les œuvres hospitalières, ce n'est pas pour imposer une conception, c'est bien toujours pour témoigner, manifester la charité du Christ à laquelle nous croyons et qui nous motive. Nous sommes présents dans cette société, d'abord au nom de la charité. Cette charité va, dans certains cas, se déployer dans des institutions lourdes, complexes. C'est un hôpital, c'est une école, c'est une entreprise de presse et bien sûr cela nous confronte à d'autres exigences.

Ce rôle de l'Église dans la société, je l'assume à partir de ma responsabilité journalistique. Nous sommes des acteurs pertinents, attendus sur un certain nombre de dossiers, et j'en fais l'expérience, dans le champ professionnel médiatique. On nous attend, parce que l'on sait que notre parole est originale et que cette parole a une rationalité qui peut être entendue par d'autres. Nous sommes sollicités régulièrement, au journal, par l'ensemble des médias pour expliquer un certain nombre d'événements en train de se dérouler. Nous avons pleinement notre rôle dans la société. Toutes les institutions sociales, toutes les institutions ecclésiales ont une responsabilité à l'égard de l'ensemble de la société.

Paule Zellitch : *Merci Dominique. Voici une question un peu forte transmise par l'assemblée et qui semble préoccuper plusieurs d'entre nous.*

Elle concerne les jeunes qui ne sont ni étudiants, ni jeunes professionnels, qui sont sans emploi, qui ont peu de perspectives, et qui vivent bien souvent dans des quartiers sensibles. Tu nous parlais de la charité. Sont-ils, ces jeunes, les impensés de nos pastorales et de nos missions ?

Quelle pastorale envisager et mettre en œuvre si nous voulons être des témoins authentiques du Christ Jésus ? Peut-on imaginer honorer la mission et ne pas aller vers ces personnes-là ?

Dominique Greiner : Vous avez la réponse dans la question ! Je ne suis pas tout du tout spécialiste de cette pastorale des jeunes. Je crois que c'est à recevoir comme un appel. Je suis désolé de n'avoir que mon champ de compétences en vue. Nous nous posons toujours la question des banlieues et cette question est venue hier dans notre chapitre. Pourquoi Bayard ne propose pas des produits presse pour les gens de la banlieue ?

Comment rejoindre ceux qui ne sont pas spontanément nos publics, parce qu'ils ne partagent ni nos lieux, ni nos expériences, parce qu'ils ne partagent pas nécessairement le même langage que nous ? Je crois que la responsabilité de l'Église c'est « d'être à l'appel », être à l'écoute d'un certain nombre d'appels, des appels qui nous viennent de l'Esprit. Aujourd'hui – Jean-Luc dira un mot tout à l'heure des politiques jeunesse – on sent bien que la jeunesse n'est pas très aimée et que de nombreux lieux sont désertés ; nous avons certainement une responsabilité en tant qu'Église ; elle consiste à alerter les pouvoirs publics sur ces désertions. Mais il ne suffit pas simplement de dénoncer, mais il faut aussi y aller, inventer de nouvelles formes d'actions. Par ailleurs, je sais aussi que nous y sommes un peu – admirons aussi parfois ce qui se fait ! Il y a des voix qui tapent sur l'enseignement catholique. Je sais que, dans certaines congrégations, on a choisi de fermer des établissements pour se réimplanter dans des quartiers difficiles. Aujourd'hui aussi, dans un certain nombre de ces quartiers, les religieuses et religieux sont présents et ce choix est fondamental. Donc l'Église n'a pas complètement abandonné ces espaces, mais elle subit les effets des restrictions de ses propres forces. Ce n'est pas par volonté délibérée que l'on ferme un certain nombre de communautés ou de lieux de présence d'Église dans des quartiers défavorisés ou de grandes tensions. L'Église a une responsabilité qu'elle assume. Moi par exemple, je le fais de manière éditoriale. C'est passionnant de pouvoir aller à la découverte de la manière dont l'Église, d'une manière humble et souvent cachée, existe et se préoccupe de ces publics. S'il y a bien une institution qui n'a pas complètement abandonné les jeunes, et y compris les précaires, je crois que c'est bien l'Église ! Il suffit de voir la vitalité d'un mouvement comme la JOC. Non ! Ce n'est pas passé de mode comme je l'entends parfois. Je crois qu'il y a des mouvements, de cette nature-là, qui sont encore capables de rejoindre les précaires, les jeunes paumés. Il y a beaucoup d'espérance, beaucoup plus de richesse que nous ne le pensons. L'Église n'a pas complètement abandonné un certain nombre de secteurs. Nous sommes invités à poursuivre l'effort et à inventer d'autres formes de présence. Le christianisme n'est pas une idée. Le christianisme, c'est un christianisme d'invention, qui n'a jamais fini d'inventer des manières de vivre au monde. Et nous n'avons pas fini d'inventer des manières de vivre

dans l'espace de la banlieue, que soit en matière d'éducation, d'accompagnement, de fourniture de presse, etc. Le christianisme ne cessera jamais d'inventer ; il n'a fait que cela depuis le début. Le Christianisme est une sacrée dynamique capable de répondre au défi de ce temps. Cela relève de notre responsabilité.

Paule Zellitch : *Merci Dominique pour cette ample réponse. Sabine Roux de Bézieux va maintenant répondre à notre deuxième question.*

Comment l'Église peut-elle être actrice de la politique jeunesse dans la société et l'Église ?

Au-delà des études et des statistiques sur les jeunes qui décrivent des comportements et des tendances, se pose la question du que faire ? Que faire pour que les jeunes se sentent à l'aise dans l'Église ? Que faire pour que l'Église ait sa place sur les questions de société liées aux jeunes ? Je ne vais pas répondre en experte des jeunes, mais plutôt partir d'un monde qui m'est familier : le monde du travail, celui de l'entreprise plus particulièrement.

L'entreprise n'a pas toujours bonne presse dans les milieux catholiques : accusée de tous les maux, elle est le lieu de l'exploitation des uns par les autres, le lieu où l'argent est roi et dévoie tout, le lieu où la violence se manifeste le plus aujourd'hui. On lui oppose parfois le monde idyllique de l'associatif où chacun travaillerait en pure générosité pour l'intérêt général, sans heurts ni conflits. Bien entendu, la réalité est plus nuancée. Il ne s'agit pas ici de rappeler la place de l'entreprise dans le monde actuel, ni l'importance pour les chrétiens de s'y investir, comme dans toutes les autres sphères de l'activité humaine d'ailleurs. Ceux qui en doutent pourront relire l'encyclique du pape Benoît XVI, *Veritas in caritate*, ou se rappeler comment dans l'Évangile, Jésus lui-même renvoie à leurs activités les plus courantes, et à leurs métiers, les hommes et les femmes qui croisent son chemin.

Partons de l'entreprise. Peut-on comparer une entreprise avec l'Église ? Là encore, une proposition qui peut surprendre. Il me semble toutefois que cinq points permettent de tenter des rapprochements.

- L'entreprise et l'Église sont des institutions qui cadrent et encadrent tout en souhaitant laisser de la liberté. Chacune a une mission, une organisation interne, des règles de fonctionnement, des enjeux financiers. Chacune tente de concilier initiative individuelle et projet commun, ou pour parler en termes ecclésiaux, dessein individuel de Dieu et communion.
- Les deux institutions génèrent de la suspicion. Un sondage récent indique que 84 % des jeunes sont méfiants à l'égard du monde de l'entreprise avant leur premier emploi, ce taux baissant de près de trente points après l'embauche. L'Église comme institution suscite également une forme de rejet de la part des jeunes, une crainte sur la mainmise qu'elle voudrait leur imposer, ou encore des doutes sur la pureté de ses intentions à leur égard.
- Église et entreprise sont des lieux de vie et de lien social. L'enjeu de l'accès des jeunes (ou moins jeunes d'ailleurs) à l'emploi ne se limite pas à la seule question du salaire. Le travail sociabilise, il rompt le cercle de l'isolement, il rappelle à chacun qu'il a sa place dans l'humanité. L'Église joue ce même rôle de mise en lien : les aumôneries de jeunes accordent un soin tout particulier à la convivialité des lieux d'accueil, les paroisses mettent en place des locaux dédiés aux jeunes, organisent cette mise en relation, si essentielle à la construction de soi et du rapport à l'autre.
- L'entreprise comme l'Église sont des lieux avec des enjeux relationnels forts. Il y est question d'acceptation ou de rejet ; de rapport à la hiérarchie et à l'autorité ; de rapport au savoir et à la compétence. Autant de domaines sensibles avec les jeunes. Les sociologues ont longuement détaillé la manière dont les jeunes se positionnent vis-à-vis de l'autorité et du savoir ; leur attitude est la même vis-à-vis de leur employeur qu'au sein de l'Église.
- Dans l'Église et dans l'entreprise est posée, certes en des termes différents, la question de la réussite (ou de l'échec). Dans un cas, il s'agit de réussir sa vie ; dans l'autre, de réussir dans son emploi, avec des enjeux importants pour l'avenir. L'échec réel ou perçu est lourd à porter et peut se vivre dans une grande solitude.

Si vous acceptez donc ces prémisses, je peux poursuivre ma comparaison. Les jeunes de la génération Y (1979-1995) sont un enjeu essentiel pour les entreprises. Ils désorientent les directeurs des ressources humaines, car leurs comportements sont en décalage par rapport à leurs aînés : la génération Y est celle qui déclenche le plus de litiges, elle développe une posture de négociation permanente, elle ne respecte pas les codes sociaux traditionnels, elle montre un faible engagement vis-à-vis de l'entreprise, elle est peu attirée par les fonctions de management, et enfin elle donne la priorité à sa vie personnelle. En résumé, c'est la génération contrat, donnant-donnant. Autant d'éléments qui ont conduit les DRH à repenser leur approche des jeunes.

Peut-être faut-il d'abord rappeler que ces propos ne concernent pas tous les jeunes : nombre d'entre eux rêvent d'un emploi et cherchent avant tout à être embauché de façon pérenne dans une entreprise. Le taux de chômage des jeunes place la France dans les dernières positions de l'Europe et aucun gouvernement de droite comme de gauche n'a résolu cette difficulté. Je ne prétends pas non plus résoudre cette question. Seulement repérer des bonnes pratiques dans les entreprises qui embauchent des jeunes et font tout pour les retenir. Certaines de ces pratiques sont sans doute transposables dans l'Église, tout en conservant à l'esprit que c'est toujours au nom du Christ et pour le bien des jeunes que ces démarches sont entreprises.

Que font donc les meilleures entreprises pour attirer et fidéliser les jeunes ? Pour attirer, il n'y a pas d'ambiguïté. Le salaire est la motivation première pour 62 % des jeunes. Évidemment, ce n'est pas le terrain de jeu de l'Église. Le deuxième critère de choix des jeunes, ce sont les valeurs de l'entreprise, non pas celles qui sont affichées dans le rubrique « valeurs » du site web, mais celles qui sont démontrées par l'attitude de l'entreprise : respect de la personne, équilibre entre vie privée et professionnelle, égalité des chances, environnement, etc. L'Église occupe largement la sphère des valeurs, et avec une pertinence à la fois immuable et sans cesse renouvelée.

Fidéliser les jeunes dans l'entreprise est un autre défi. La génération zapping est curieuse et souhaite vivre des expériences variées, ne surtout pas s'enfermer dans une vie programmée à l'avance : « *Haro sur la routine* » pourrait être son slogan. Ce qui compte pour

eux, ce sont l'ambiance qui règne dans leur environnement professionnel et l'intérêt de leur travail.

Les DRH ont ainsi déployé une batterie de mesures pour accompagner au mieux ces jeunes au travail. Nous évoquerons pour chacune, dans quelle mesure elles sont transposables dans l'Église, en gardant l'esprit ouvert, et sans *a priori*.

Tout d'abord, étudions les actions individuelles.

- Chaque année, un entretien individuel est l'occasion de faire le point sur les attentes réciproques du salarié et de l'entreprise, sur sa performance dans le poste qu'il occupe, sur son évolution éventuelle et sur les formations dont il pourrait avoir besoin. Ce suivi individualisé est certes consommateur de temps, mais permet de connaître chacun et de maintenir un dialogue sous un format structuré. L'Église a une expérience sans pareille dans l'accompagnement individuel des personnes : chaque être humain, créé à l'image de Dieu, est unique et jouit de l'attention unique de Dieu (« *vos noms sont inscrits dans les cieux* »). À ce titre, l'Église a toujours eu le souci de chacun, et les propositions de plus en plus fréquentes d'accompagnement spirituel des jeunes correspondent à ce besoin de personnalisation de l'écoute et du dialogue. Peut-on aussi avancer que le sacrement de pénitence comporte cette dimension de rendez-vous périodique pour faire le point sur son itinéraire personnel ? Ce rendez-vous se prend avec Dieu, avec le prêtre comme témoin et passeur, pour prendre conscience de ce qui entrave, de ce qui libère et reprendre le chemin avec confiance.
- Quelques semaines après leur arrivée, certaines entreprises demandent aux nouveaux salariés de rédiger un rapport d'étonnement. L'occasion pour elles d'entendre les idées et critiques de personnes, *a priori* bienveillantes à leur égard. Pas d'espace dans l'Église pour un rapport d'étonnement des jeunes. Ils s'ennuient à la messe ? C'est parce qu'ils n'ont pas compris le sens de la liturgie ou qu'ils sont incapables de rester pendant une heure sans leur téléphone ou leur baladeur. Ils rejettent en bloc l'Église qui leur interdit de porter un préservatif ? C'est parce qu'ils n'ont plus de morale, ni de respect de

l'autre. La liste pourrait être longue. La question n'est pas tant de savoir qui a raison ou tort, mais de créer un espace d'écoute libre et d'entrer en dialogue. Et c'est l'objet premier du rapport d'étonnement : s'assurer qu'aucun malentendu ne subsiste après les premières semaines, car ils seront plus difficiles à dissiper. Parfois, ces rapports contiennent d'excellentes idées qui font bouger les organisations pour le meilleur.

- Les entreprises investissent des sommes considérables dans la formation des jeunes. La loi exige un montant de 1,6 % de la masse salariale, mais certaines entreprises vont doubler voire tripler ou quadrupler ce montant. Elles complètent ces efforts par des programmes internationaux pour certains « hauts potentiels ». Dans l'Église, la formation a toujours été un enjeu : les textes bibliques eux-mêmes ne font-ils pas référence aux enseignements prodigués par les prêtres ou prophètes. On y voit Moïse, Esdras ou Jésus enseignant le peuple. L'Église a toujours apporté un soin particulier à la formation : mais celle-ci est-elle tournée vers les jeunes ? Vers la fameuse génération Y ? Les JMJ peuvent certes être pensées comme le programme international des jeunes, de même que des lieux qui rassemblent au-delà des frontières nationales : Taizé, les chemins de Saint-Jacques, Lourdes, etc. La formation des jeunes reste toutefois un chantier à défricher.
- Enfin, derniers éléments de la politique des entreprises à l'égard des jeunes : la multiplication d'événements dédiés avec leurs pairs, ainsi qu'avec des aînés ou des parrains qui les coachent dans leur carrière ; et bien entendu des portails web et outils internet collaboratifs. L'Église peut mieux faire sur tous ces aspects : si certains groupes catholiques s'installent peu à peu sur la plupart des réseaux sociaux, et notamment sur Facebook, si de plus en plus d'événements sont organisés par et pour les jeunes, comme le pèlerinage en Terre Sainte ou Holy Beach pendant l'été 2010, ceux-ci sont encore trop peu nombreux et pas toujours coordonnés. Enfin, le parrainage, encore un savoir-faire de l'Église que l'on appelle accompagnement, n'a pas assez pris son essor à l'égard des jeunes, sans doute faute de personnes, mais aussi peut-être faute d'avoir imaginé une manière nouvelle de l'organiser.

Au-delà des actions menées directement en faveur des jeunes, les entreprises développent également des mesures collectives visant à devenir plus attractives pour cette génération Y. Ces actions sont de deux ordres : un travail sur les qualités du management, d'une part et, d'autre part, un travail sur les valeurs et leur mise en œuvre.

Le management des entreprises est composé de personnes issues le plus souvent de la génération qui précède les « Y ». Leurs attitudes et comportements ont contribué à leur réussite et ils tentent de les appliquer et les enseigner à leurs jeunes collaborateurs. Mais, ainsi qu'on la vu plus haut, la génération Y ne « joue pas le jeu ». Les DRH des grandes entreprises déploient donc des programmes de formation de leur encadrement afin qu'ils soient plus à même de gérer leurs équipes, en tenant compte de leurs nouvelles aspirations et comportements.

Démontrer les valeurs d'entreprise par des actions d'envergure est un deuxième axe d'action. Les moyens mis en œuvre prennent des formes extrêmement variées, et plus l'entreprise est importante, plus elle offre une palette diversifiée : sponsoring sportif, jeux d'entreprise, engagements caritatifs à travers une fondation, etc. Des exemples récents ? Virgin Mobile qui a soutenu la *Route du rhum*, auprès de Damien Seguin, un skippeur né avec une seule main ; ou encore le jeu *Citizen Act* de la Société Générale, dans lequel des jeunes du monde entier doivent inventer la banque responsable de demain.

L'Église peut mieux faire dans ces deux domaines : les comportements des « adultes », à l'intérieur de nos paroisses, laissent-ils aux jeunes toute la place qu'ils pourraient désirer ? Quelle est la première réaction d'une équipe d'animation pastorale à qui un groupe de jeunes demande d'animer une messe avec batterie et guitare électrique ? Quelle proportion du budget de nos assemblées locales est accordée aux jeunes ? Plus largement, quelle est l'image des jeunes à l'intérieur de l'Église, c'est-à-dire au-delà des aumôneries et groupes de jeunes professionnels ?

L'Église de notre temps n'est pas un bloc homogène ; si un œil neuf pourrait être posé sur notre jeunesse par certains, il faut aussi souligner les innombrables propositions qui répondent à leurs aspirations. Propositions spirituelles des réseaux jeunesses ignaciens, volontariat international de la DCC ou la Fidesco, ou encore présence au cœur d'un des plus importants rassemblements de jeunes français,

la course de voile organisée chaque année par l'EDHEC. Autant d'initiatives encourageantes, signes visibles de l'Église du Christ parmi les jeunes.

En guise de conclusion à cette partie, quatre conseils d'entrepreneurs pour mieux accueillir les jeunes.

- Donnez du sens à leur fonction : expliquez-leur leur rôle, leur importance pour l'Église, et ultimement leur importance pour Dieu.
- Fixez dès le départ un code de bonne conduite en expliquant la raison des règles : les règles de ponctualité et de tenue vestimentaire certains codes sociaux sont parfois méconnus et doivent être rappelés. Dans l'Église, les règles sont nombreuses, leur sens aussi doit être expliqué afin qu'elles soient comprises comme des sources de liberté et non de contraintes.
- Mettez-les sur des missions collectives : les jeunes agissent en « bande ». Loin d'être systématiquement menaçantes, ces bandes sont une force inouïe pour ceux qui savent les orienter.
- Accordez-leur une dose suffisante d'autonomie, une succession de projets excitants : faites confiance aux jeunes, ce serait bien le mot de la fin. Quand Jean-Paul II leur disait « *N'ayez pas peur* », il adressait la même parole à leurs aînés que nous sommes aujourd'hui.

L'Église est plus que jamais une source de réponses pour les jeunes

Dans une deuxième et courte partie, je souhaiterais ouvrir quelques dossiers pour la réflexion, sans prétention d'exhaustivité ni d'appui scientifique. L'Église dans le monde et non du monde adopte typiquement deux attitudes : un rôle prophétique, par lequel elle dénonce les injustices et un rôle de proximité, lorsqu'elle accompagne les hommes sur leur chemin, comme Jésus le faisait. Après des malades, il pose des gestes simples et ne demande que des choses en apparence banales : « *Va te laver les yeux* » ; « *Prends ton grabat et lève-toi* »... Avec les pèlerins d'Emmaüs, il montre la voie à l'Église pour sa mission : écoute des souffrances des hommes, entrée dans les

saintes Écritures et sacrements. Ce sont ces exemples qui ont l'aspect de la simplicité que l'Église peut adopter aujourd'hui.

Sur six thèmes actuels qui touchent la vie des jeunes ou les intriguent, je ferai quelques propositions pour l'Église, très parcellaires et incomplètes, mais pour montrer que nous ne sommes essentiellement bridés par nous-mêmes dans notre approche des jeunes.

- L'attrait des jeunes pour le mystérieux, l'occulte, l'accès à des secrets non dévoilés : qu'il s'agisse de livres comme le *Da Vinci code*, de films comme *Matrix* ou de bandes dessinées comme *Décalogue*, *INRI* ou *Le Linceul*, les ouvrages mettant en scène certains aspects du christianisme ne manquent pas. L'Église est dans son rôle lorsqu'elle explique patiemment son histoire, la constitution des Écritures, et donne à découvrir que le mystère n'est pas là où on s'y attend, que ce mystère est source de bonheur et de liberté. Les jeunes peuvent et veulent entendre un tel message.
- Nouveau ! Produits technologiques ou chanteur à la mode, aucun domaine n'échappe à l'attrait de la nouveauté. Que peut faire l'Église avec son message « vieux » de 2000 ans ? D'abord et avant tout, se recentrer sur l'Évangile et travailler sans peur sur l'actualité de son message. Ensuite, montrer des visages de l'Église. Sans tomber dans la *Star Ac'*, les jeunes ont besoin de s'identifier à des modèles. Si l'ultime modèle à suivre, c'est bien le Christ, des personnes proches d'eux peuvent les toucher. Et nul besoin de faire du jeunisme : il est ainsi toujours frappant de voir la place des grands-parents dans leur vie, comme exemples de générosité, de souci des autres et de bienveillance. La puissance de témoignage de Jean-Paul II venait de sa force intérieure, non d'une recherche de complicité *a priori* avec les jeunes. La nouveauté est venue pour ces jeunes d'un langage en vérité qu'ils n'entendaient pas ailleurs.
- Le besoin de se sentir utile : dans une société qui a du mal à laisser de la place aux jeunes et souvent n'en montre que la facette noire, les jeunes veulent apporter leur contribution et renouveler le monde. Deux pistes pour l'action. L'Église doit mieux valoriser les grandes ONG chrétiennes (la Croix Rouge et Caritas sont les premières ONG de la planète) et encoura-

ger le volontariat associatif et international. À travers la DCC, Fidesco, les MEP, etc. ce sont des milliers de jeunes engagés auprès des démunis de la planète. Dans une autre sphère, l'Église a toute sa place pour s'impliquer dans les cours et chaires d'éthique et de philanthropie des universités et grandes écoles : « l'experte en humanité » que décrivait Paul VI est plus que jamais pertinente, pour dire aux jeunes qu'elle accompagne ceux qui souffrent et qu'eux aussi peuvent s'engager à ses côtés.

- Le monde comme horizon. Une récente conférence de la société generationy20.com s'intitulait : « *Si vous n'êtes pas là pour changer le monde, faites demi-tour.* » Au-delà de l'aspect provocateur de cette formule, elle dit bien la manière dont le monde est devenu petit aux yeux de nos jeunes, et leur idéalisme pour faire changer les choses. Encore une fois, l'Église est au cœur de cette réalité : sa vocation universelle, la présence de chrétiens dans tous les pays du monde en fait la première organisation mondialisée, avant toutes les multinationales ou organisations internationales, une institution par ailleurs impliquée dans toutes les causes mondiales, au côté des plus démunis. Les jeunes peuvent en être fiers et s'y sentir bien.
- Pour 78 % des jeunes, la première priorité est leur vie de famille. Le paradoxe est réel. À l'heure où le taux de divorce n'a jamais été plus élevé, où la majorité des enfants naît hors mariage, comment peuvent-ils encore rêver à une vie de famille ? Le film récent *Les petits mouchoirs* de Guillaume Canet illustre bien une génération d'adolescents mal équipés pour former et faire grandir une famille, et plus généralement nouer des relations adultes entre eux. Le réalisateur lui-même dénonce cette « *frénésie des gens à vouloir à tout prix ne vivre que des moments formidables* ». Et ce n'est que dans les dernières minutes du film, alors qu'ils se retrouvent dans une chapelle autour du cercueil d'un de leurs amis que les premières paroles vraies sont échangées. Comme si les circonstances habituelles de leur vie ne permettaient pas des relations profondes, comme si aussi l'Église était le seul recours ultime pour devenir soi-même. Rien d'explicite bien entendu, mais un

rappel que l'Église est bien un lieu naturel de formation et d'accompagnement des jeunes vers l'âge adulte. Et les blocages réels sur les questions de sexualité et du divorce ne doivent pas occulter le rôle de l'Église dans ce vaste domaine de la vie affective.

- Le sens de la vie, le développement personnel : le besoin de spirituel des jeunes a déjà largement été traité dans ces assises. Il s'agit en effet de ne pas oublier qu'un jeune ne va pas voir un prêtre parce qu'il est prêtre, mais pour ce qu'il va lui apporter. Ce n'est pas un contenu de la foi qu'il attend, ni un enseignement, mais une aide pour mieux vivre. L'Église doit rester centrée sur sa mission d'annonce de la Bonne Nouvelle.

Paule Zellitch : *Merci Sabine. J'imagine qu'à la table, il y a des questions. Qui a envie de commencer ?*

Jean-Luc Pouthier : Anticipons sur ce que je développerai tout à l'heure. Il se trouve que la France est aujourd'hui, parmi les grands pays d'Europe, celui dans lequel le chômage de la jeunesse est le plus élevé par rapport aux autres catégories de la population en âge de travailler. Comment voyez-vous, à la fois dans les entreprises et dans l'Église, un message, sinon une action, destiné à atténuer cette angoisse, qui est la première angoisse de tout jeune à partir de l'âge de 14-15 ans ?

Sabine Roux de Bézieux : Il est clair que l'emploi des jeunes est un enjeu. Il y a des politiques de l'État qui, les unes à la suite des autres, s'attaquent à cette question. Je pense que les chrétiens dans leur entreprise ont pour responsabilité d'embaucher des jeunes – pas seulement pour des stages successifs de trois mois – de leur offrir de vrais postes, une formation, de porter attention à leur « employabilité ». Une des voies serait peut-être de rappeler aux chrétiens qu'ils ont une responsabilité première vis-à-vis des jeunes et quant au reste, je ne sais pas très bien, n'étant pas ministre de l'Emploi.

Dominique Greiner : Ce n'est pas une question mais plutôt une manière de rebondir sur ce qui a été dit et qui interroge l'analogie monde de l'entreprise et Église. C'est vrai qu'une entreprise, pour

« tenir » ses salariés, dans une logique de gestion des ressources humaines, a besoin de choses qui les séduisent. Ce vocabulaire ne me fait pas peur, parce que la foi est aussi de l'ordre de la séduction. On est séduit par le Christ et pas par autre chose. Mais la question est que, dans l'Église, il ne s'agit pas de faire venir des jeunes ; là n'est pas là notre objectif. Ce n'est pas de les « tenir », l'Église n'est pas une fin en soi. La question est plutôt : comment va-t-on les ouvrir à une expérience du Christ ? C'est le Christ qui séduit ! L'Église est ce lieu où cette séduction du Christ va pouvoir opérer. Ceci pour pointer la limite de l'analogie du vocabulaire économiste – je n'en n'ai pas peur, je suis économiste. C'est un avertissement à toutes nos communautés et à nos groupes d'Église car comme les jeunes sont rares, la tentation de les retenir peut être grande. Et que sommes-nous en train de faire ? Il y a toujours à avoir une attention forte à la préservation de la liberté. Si la séduction devient finalement un enfermement nous contredisons le message de l'Évangile.

Comment finalement susciter ? Il faut des communautés où le Christ, mort et ressuscité, soit proclamé et loué. Ces communautés ne sont pas là pour attirer mais pour proposer d'entrer dans la louange et dans la proclamation. Ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Sabine Roux de Bézieux : Je ne suis pas en opposition avec ce que vous avez dit. J'ai tronqué mes propos pour aller plus vite et j'ai pu paraître un peu abrupte. Il est évident que ce que l'on cherche avant tout, c'est d'aider chaque jeune à mieux vivre dans les difficultés qu'il rencontre, à trouver un emploi, pour constituer une famille, pour mieux démarrer dans la vie comme adulte. L'Église a beaucoup à apporter au jeune, dans sa recherche de nouveauté et les jeunes aiment beaucoup la nouveauté. L'Église a apporté la nouveauté de l'Évangile ; elle leur a demandé comment ils voient l'innovation dont vous parliez tout à l'heure. L'Église leur demande de participer à la construction de l'Église de demain. Les jeunes n'approchent pas le monde comme nous le faisons ; nous prenions le TGV pour un trajet de trois heures, eux ils prennent l'avion pour ces mêmes trois heures... ou leur bicyclette et font le tour du monde. L'Église est la première organisation internationale qui ait jamais existé. Les jeunes peuvent y découvrir qu'ils ne sont pas seuls à être chrétiens, même s'ils se sentent un peu isolés dans leur quartier, dans leur association,

leur entreprise. Avoir le monde pour horizon les aide aussi à comprendre comment le Christ peut guider la vie de leurs contemporains, aux quatre coins de la planète.

Paule Zellitch : *Je vais maintenant laisser la parole à Jean-Luc Pouthier qui va répondre à cette troisième question : « Quels sont les enjeux et les défis de la politique jeunesse, de la place que l'on accordera ou pas aux jeunes dans la société ? »*

Jean-Luc Pouthier : Le premier point que je voudrais rappeler, sans vous infliger un cours, est une question : « D'où venons-nous ? » Lorsqu'on aborde la question de la jeunesse et de la politique par rapport à l'Église, une césure apparaît souvent : « *Avant le concile Vatican II, c'est mal, et après le concile c'est bien.* »

Avant le Concile, c'est Pie XII, l'Église hiérarchique, les compromissions avec des régimes autoritaires, avec des mouvements comme l'Action française ou d'autres. Après le Concile, c'est le pluralisme, un rapport nouveau avec la société, la fin de la confrontation avec l'État et c'est bien. Dans l'histoire, cela ne s'est pas passé tout à fait comme ça. Pendant longtemps, en France, l'Église a organisé la formation des jeunes à la politique et leur venue vers le monde de la politique, vers l'exercice du métier de citoyen – parce que c'est un véritable métier. Il est vrai que cela se faisait au sein d'un organisme fondé à la fin du XIX^e siècle par un vieux monarchiste, Albert de Mun, qui s'appelait l'Association catholique de la jeunesse française (ACJF). Cette ACJF a peu à peu évolué vers le catholicisme social, puis la démocratie chrétienne. Elle a formé des jeunes qui ont été parmi les premiers à s'engager dans la résistance à l'occupation allemande et au nazisme, dès septembre 1940, dans le mouvement Liberté. En 1956, un conflit avec l'épiscopat a entraîné la disparition de l'ACJF.

De l'ACJF sont nés aussi des mouvements d'Action catholique, à la fin des années 1920 et au début des années 1930 : Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), Jeunesse agricole chrétienne (JAC), Jeunesse étudiante chrétienne (JEC). Tous ces mouvements ont occupé une place importante, jusqu'à la fin des années 1960, dans la socialisation politique de toute une partie de la jeunesse proche ou intégrée à l'Église. Pendant la guerre d'Algérie, la JEC a joué un rôle éminent dans la mobilisation des jeunes chrétiens contre la torture. La JOC est

toujours présente dans des lieux où les possibilités de socialisation politique sont extrêmement faibles. La JAC a formé des générations entières de responsables du monde agricole, jusqu'à une date très récente ; elle continue à le faire à travers le Mouvement rural de la jeunesse chrétienne (MRJC). Aujourd'hui, l'accompagnement des jeunes dans leur premier contact avec la politique a lieu du côté de la pastorale ou d'un certain nombre d'associations comme « La politique, une bonne nouvelle », par exemple ; mais l'intérêt pour la politique, chez les jeunes chrétiens, semble malgré tout être moindre que ce qu'il était autrefois, même si les conditions de la mobilisation de jadis et la confrontation entre l'Église et l'État – comme l'a rappelé Dominique Greiner – ne sont plus bien sûr celles que nous connaissons désormais.

Deuxième point : la politique et la jeunesse ou la « politique jeunesse » aujourd'hui. En 2009, Martin Hirsch a été nommé Haut commissaire à la jeunesse. Il a tout de suite commandé un rapport dont un chapitre est intitulé : « Que faire pour améliorer la relation des jeunes à la politique ? » Or, les réponses à cette question sont un catalogue de bonnes intentions du genre : « *Il faut encourager les partis politiques à mieux prendre en compte la jeunesse. Encourager les municipalités à ouvrir des lieux dans lesquels les jeunes seront accueillis et seront formés à la vie politique et associative locale.* » Bref, peu de propositions concrètes.

Prenons l'exemple du mouvement contre la réforme des retraites, du printemps et de l'automne 2009. Les jeunes ont pris part à la mobilisation contre cette réforme, alors qu'elle ne les concernait qu'à long terme. Dans un premier temps, pour expliquer cela, les journaux ont publié les analyses habituelles des sociologues de l'éducation sur l'inégalité des chances. Les livres de Raymond Boudon et Pierre Bourdieu sur *L'inégalité des chances* ou *La reproduction* datent de 1970-1973. Le lecteur avait le sentiment que rien n'avait bougé depuis lors. Dans un deuxième temps, sont apparues les railleries fondées sur le fait que la question des retraites ne se poserait pour ces jeunes que dans 30, 40 ou 50 ans ; on a entendu des hommes politiques, voire des commentateurs, se moquer de ceux qui manifestaient alors qu'ils n'avaient pas encore passé leur baccalauréat. Pourtant, les jeunes, dans les années qui viennent, seront confrontés directement au problème des retraites. Bientôt vont arriver à la

retraite des générations qui auront été les premières à avoir vécu massivement la précarité de l'emploi. Pour ces générations-là, la retraite relativement confortable des seniors actuels sera un lointain souvenir. Les pensions ne seront plus les mêmes. Or ce que les sociologues et les économistes constatent, c'est qu'un transfert de revenus s'opère à l'heure actuelle des générations les plus âgées – les grands-parents – vers les petits-enfants. Dans les conditions de précarité que les petits-enfants affrontent, pendant de nombreuses années désormais, l'appui des grands-parents est déterminant. Une seule statistique (qui traduit d'ailleurs aussi une forme de mépris de la société française pour sa jeunesse) : le revenu moyen disponible des Français a augmenté de 14 % entre 1996 et 2008 ; mais cette hausse n'a été que de 7 % pour les 18-25 ans (11 % pour les 25-34 ans), alors qu'elle était de 22 % pour les 55-74 ans (18 % pour les plus de 75 ans). Cette situation ne durera pas, et quand la génération des 12-14 ans d'aujourd'hui arrivera à l'âge de la première installation dans la vie adulte, les grands-parents ne pourront plus les aider comme ils le font aujourd'hui.

Donc ces gamins qui manifestaient contre une réforme des retraites – non pas par parce qu'ils devront travailler jusqu'à 62-63 ans – exprimaient l'inquiétude qu'ils ont, au présent, face à la précarisation et à l'appauvrissement de la société. Eux connaissent la génération de leurs parents qui vit déjà dans des conditions précaires ; ils savent que le risque qu'ils auront à affronter sera plus fort que celui que nous avons nous-mêmes connu dans le passé. Alors les moqueries sur la mobilisation de ces jeunes, quels que soient les risques de manipulation, étaient parfois d'assez mauvais goût face aux difficultés et aux angoisses réelles qu'ils éprouvent. L'un des meilleurs connaisseurs de ces questions, le sociologue Louis Chauvel a exprimé l'espoir que ce mouvement favorise une repolitisation de la jeunesse, grande absente de la politique au cours des trente dernières années. Peut-être cela va-t-il se vérifier avec la prochaine élection présidentielle.

Troisième et dernier point : quelle est la parole que nous pourrions attendre de l'Église ? Peut-être, de temps à autre, une parole un peu plus forte à destination des jeunes. Pendant l'été 2010, alors que des problèmes graves touchant aux droits de l'homme – et en particulier aux droits des migrants – se posaient, chacun a pu constater qu'une parole d'Église pouvait avoir des effets très forts, et faire

bouger la réalité sociale et l'attitude des dirigeants politiques. Aucun gouvernement n'a été capable en mettre en place une politique qui tire la jeunesse de l'angoisse où elle se trouve aujourd'hui. En 2011, le score est de 15/15 ; 15 ans de gouvernement de gauche, 15 ans de gouvernement de droite, depuis 1981. *« Les politiques de la jeunesse menées dans ce pays depuis vingt-cinq ans, y compris par les socialistes avec les emplois-jeunes – a constaté Louis Chauvel – sont très en deçà de la gravité de la situation. La priorité numéro un dans notre pays, c'est le retour au plein emploi. La priorité numéro deux, c'est l'intégration dans de bonnes conditions des jeunes générations dans le travail. »*

Est-ce que l'Église pourrait avoir sur ce plan une parole forte à adresser aux dirigeants politiques, quels qu'ils soient ?

Sabine Roux de Bézieux : Qu'est-ce que vous suggéreriez pour que les jeunes se réengagent en politique, pour qu'ils se réengagent, tout court ?

Jean-Luc Pouthier : Jadis, pour ceux qui s'engageaient en politique, les modes de socialisation passaient par l'adhésion au mouvement de jeunesse d'un parti, avant d'adhérer au parti lui-même ; ces modes là ne fonctionnent plus. Pourquoi ? Parce que les mouvements de jeunesse des partis politiques ne sont pas des viviers pour ces partis, mais des groupuscules manipulés – dans tous les partis d'ailleurs – à travers lesquels les jeunes n'accèdent plus ensuite à la responsabilité politique. Dans la législature d'avant 2002, il y avait plus de 100 députés de moins de 40 ans ; ils sont douze aujourd'hui. Nous sommes une gérontocratie. Le parlement français est un des parlements qui a la moyenne d'âge la plus élevée au monde. Sans parler de la présence des femmes. Ainsi, le modèle de socialisation ancien ne fonctionne plus. Depuis 2002, deux types de socialisation ont mobilisé plus particulièrement les jeunes. En 2002, entre les deux tours des élections présidentielles, c'était la mobilisation contre la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour. L'affect démocratique et humanitaire est très fort chez les jeunes ; la présence d'un Jean-Marie Le Pen au second tour les fait réagir et les mobilise. En 2006, la deuxième mobilisation était de type générationnelle contre le Contrat première embauche (CPE).

La première mobilisation, c'est la manifestation, la descente dans la rue. Si les jeunes aujourd'hui descendent dans la rue, c'est parce que c'est leur mode de socialisation politique. Ils ne vont pas prendre de carte à un parti, ils descendent manifester. Donc, que sommes-nous en mesure de faire pour percevoir les attentes, dans ce type de manifestation, et pour les accompagner dans ces moments-là ?

Les jeunes ont en outre une capacité de mobilisation dans le réseau associatif plus forte que celle de leurs aînés. La création d'associations, non confessionnelles mais proches de l'Église, qui proposeraient de la formation à la vie politique, à la vie citoyenne à ceux qui se sentent davantage concernés par ces sujets ne serait-elle pas envisageable ?

Dominique Greiner : J'abonderai dans le sens de Jean-Luc, avec des exemples concrets sur l'absence de politique jeunesse ; il suffit de regarder ce qui se passe dans l'Éducation aujourd'hui. On a d'un côté des classes de 35 à 40 élèves dans certaines écoles primaires et de l'autre des annonces de suppressions de postes dans l'enseignement – je crois 20 000 postes à l'horizon 2012. On comprend tout de suite la réalité de l'investissement jeunesse, tandis qu'on déclare par ailleurs être dans une société de savoirs, privilégier la recherche, etc., alors que les investissements ne suivent pas ! Nous avons la même situation sur l'incapacité à gérer la dette publique qui continue d'augmenter. On resserre certains budgets ; on n'ose pas le faire pour d'autres ; or, les budgets resserrés touchent souvent la jeunesse de plein fouet, dans l'emploi ou ailleurs. Je pense par exemple à la suppression de la rétroactivité du paiement des allocations logement qui va toucher les jeunes qui s'installent. J'ai vraiment le sentiment d'une société qui ne croit pas en son avenir. C'est peut-être aussi une manière de protéger une certaine caste gérontocrate... et en gérontocratie nous nous y connaissons, en place des femmes aussi. Mais, dans un même temps, nous sommes portés ; nous, nous croyons en l'avenir, en l'avenir de l'Église, parce que cette institution n'est pas une institution simplement humaine ; elle a été voulue par le Christ, elle est suscitée par Lui et l'Église. Elle a un avenir parce que Dieu le veut. Et donc l'humanité a un avenir parce que Dieu le veut. Nous sommes dans une confrontation, et nous avons un ministère

d'espérance fondamental à manifester. Et si c'est seulement dans l'entre-soi cela n'a pas beaucoup d'intérêt. Le salut n'est pas pour l'Église, il est pour ce monde. Comment allons-nous pouvoir dire que ce monde a un avenir, que son avenir est entre les mains de Dieu et que Dieu ne veut pas le chaos ? Nous allons entrer dans des confrontations de plus en plus fortes. Et à un moment donné, on ne pourra éviter de faire surgir des paroles fortes dans le champ politique.

J'ai entendu, lors de la Conférence des évêques, quelques tensions. On sait bien qu'il y a des négociations un peu subtiles entre le gouvernement et l'Enseignement catholique pour la suppression de postes en cours. On sent bien que cela a pu peser dans la visite d'un président de la République au Pape. On sent bien que cette question de la jeunesse est très sensible ; dans ce domaine, l'Église compte mais est aussi très tributaire de l'État. Alors, on n'ose pas dire les choses trop haut. Mais à mon avis, il faut qu'elles soient dites, à cause même de notre capacité de projection en l'avenir, à cause de notre espérance un peu folle en l'avenir. On ne peut pas sacrifier cette jeunesse. Que l'on sente bien cet appel. Je crois que ces paroles fortes vont venir, parce que la situation qui est faite aux jeunes – parce c'est un pluriel – est aujourd'hui absolument insupportable.

Jean-Luc Pouthier : Je partage tout à fait ce que vient de dire Dominique. Dans son travail, il est l'un de celui qui se soucie le plus régulièrement de la question.

Dominique Greiner : Cette préoccupation de l'avenir fait partie de la fibre de l'Église. Non pas par jeunisme, notre environnement ne nous favorise pas. Mais parce que nous croyons en l'avenir du monde qui nous est confié. Finalement le rôle de la jeunesse, et dans de nombreux pays on insiste sur le rôle de la jeunesse, chez nous est bien moindre.

Jean-Luc, tu parlais tout à l'heure de l'importance de l'action catholique, de l'ACJF dans la formation des élites politiques, tu dis qu'elle n'a pas été relayée. On le voit effectivement dans les partis politiques. Peut-être existe-il des mouvements de jeunesse où on soit dans une espèce de continuité ? Dans l'Église, y a-t-il des lieux où une conscience politique est capable de mûrir, d'où viendront les futures élites ?

Jean-Luc Pouthier : Il existe par exemple un Secrétariat pastoral d'études politiques qui travaille avec des jeunes, avec des jeunes parlementaires, si peu nombreux qu'ils soient. Quant au mouvements chrétiens, j'ai le souvenir d'une enquête que j'avais faite il y a une quinzaine d'années pour le mensuel *Panorama*, sur la pastorale des jeunes précisément. Et je me souviens d'avoir rencontré un aumônier de la JOC dans le diocèse de Troyes. Avec un certain nombre de jeunes d'un quartier où la vie n'était pas aisée, il menait un travail remarquable de reconstitution d'histoires de vie, d'itinéraires. Un travail personnel, davantage qu'un travail débouchant directement sur l'action. Peut-être était-ce un premier temps ; l'action serait venue dans un deuxième temps. Aujourd'hui, nous voyons bien que ce travail d'accompagnement touche des jeunes dans des difficultés telles que si l'accompagnateur leur permet déjà d'affronter avec un peu plus de solidité les difficultés auxquelles ils sont confrontés, il a quasiment atteint son but. Alors, le deuxième stade serait la mobilisation collective, un stade ultérieur possible parce que le premier effort a déjà été fait et qu'il faut du temps pour franchir ce second pas-là.

Sabine Roux de Bézieux : Moi je ne suis pas compétente en macro politique et j'ai une vision un peu plus encourageante et positive de ce qui se passe. Lorsque l'on travaille à côté des jeunes, leur capacité de création, d'innovation, leur volonté de changer les choses sont extraordinaires. Notre rôle en tant qu'adultes, c'est de les aider à décrypter ce qui se passe autour d'eux, les films qu'ils voient, les idées à comprendre.

Paule Zellitch : *Après cette table ronde qui a été plutôt tonique, pour reprendre un peu ce que Dominique et Jean-Luc ont dit, chacun à sa manière, il y a un prédicat de justice à tenir dans toutes les mises en œuvre regardant les jeunes et cela quelles que soient les institutions qui s'expriment. Le rapport entre l'Église et l'État a considérablement changé ; vous invitez l'Église à devenir vraiment partenaire des politiques jeunesse et à faire des propositions. Quand à nous, en charge de l'évangélisation des jeunes, je crois que nous saurons accompagner, relayer et transmettre les besoins... des jeunes. Merci beaucoup à chacun d'entre vous. ■*

C

onclusions et perspectives

Nathalie Becquart
et l'équipe du SNEJV

En guise de conclusions, je vais vous partager ce que l'équipe du SNEJV souhaite vous communiquer sous forme de convictions et d'enjeux pointés pour l'avenir. Je prends donc la parole au nom d'Éric, Ségolaine, Hubert, Paule et moi-même, qui avons reçu lettre de mission des évêques pour ce service de l'évangélisation des jeunes et des vocations afin d'exprimer ce qui nous apparaît après ces deux jours d'Assises comme une sorte de feuille de route pour notre service et qui pourra aussi vous inspirer.

Ces conclusions, je vais vous les présenter sous forme d'images ouvrant à la contemplation. Car nous avons expérimenté la force de l'expression artistique pour exprimer et suggérer des images et pistes, pour cette mission et ces actions en pastorale des jeunes. Et je crois en particulier que l'art de la mosaïque est très suggestif pour nous, c'est pourquoi je vous laisse contempler ces quelques reproductions des mosaïques très colorées du P. Ivan Rupnik, jésuite qui a réalisé le décor de la chapelle Redemptoris Mater au Vatican. Je vous laisse contempler silencieusement ces quelques images avant de vous présenter quelques enjeux que nous désirons pointer avec vous.

Nous constatons avec vous combien est passionnant ce monde des jeunes, combien il vit des mutations culturelles profondes, avec de nouvelles formes en émergence, de multiples initiatives et surtout beaucoup de créativité. Nous sommes sur un terrain très favorable, en attente. Nous observons et nous nous réjouissons d'être dans un véritable laboratoire de recherche, celui de la pastorale des jeunes. Un laboratoire pour toute

l'Église, qui essaie de former à l'art d'être chrétien dans la société d'aujourd'hui. Cette créativité, nous la recevons d'abord des jeunes eux-mêmes, car cette nouvelle pastorale s'invente avec eux aujourd'hui.

Notre conviction forte est que nous avons à déployer, aujourd'hui, une pastorale audacieuse, décomplexée, pragmatique et créative. Osons être audacieux et décomplexés. Et ce sont d'abord les jeunes qui nous l'apprennent. Nous n'avons plus aucune certitude ni de modèle préétabli et définitifs pour la pastorale des jeunes ; nous sommes tous en recherche : une approche idéologique qui impose un modèle durable figé ne marche plus. C'est donc en étant sur le terrain, dans une approche très pragmatique – à essayer en tâtonnant, à évaluer ce que nous essayons – que nous pouvons déployer cette créativité. Nous nous sentons invités à encourager, à développer une pastorale des jeunes décomplexée, pragmatique et créative à travers de multiples projets et initiatives.

Voici maintenant quelques enjeux qui nous semblent importants – et d'ailleurs beaucoup de choses ont déjà été dites.

L'inculturation dans le monde des jeunes

Cela demande d'abord du temps, des personnes, des formations, pour apprendre, découvrir et parler le langage des jeunes à qui nous nous adressons. Un langage qui est pour une bonne part un langage d'image et de son qui façonne l'univers dans lequel ils grandissent tant ils vivent dans un monde médiatique marqué par la publicité, la musique, la TV et Internet.

Un langage qui est aussi celui du corps et celui des gestes. C'est finalement aussi ce langage qu'a utilisé le Christ comme sur ces reproductions de l'onction de Béthanie et du lavement des pieds. Le Christ a reçu ce langage, ce geste de cette femme pécheresse qui a versé du parfum sur ses pieds ; Lui-même a parlé avec ce langage du geste lors du lavement des pieds.

Et peut-être qu'aujourd'hui, dans cette société où nous passons de plus en plus de temps sur nos ordinateurs et dans la virtualité, les jeunes ont encore plus besoin d'incarnation, du passage par le geste, par le corps, par le langage de l'image, du son et de la beauté, bien sûr. D'où l'importance pour nous de proposer des formations et de continuer à nous

former à l'utilisation de Facebook, d'Internet, à la communication qui est un enjeu fondamental. Nous sommes dans une société de communication et nous avons à nous professionnaliser en ce domaine. Nous former à la communication avec les médias, à la réalisation de campagnes de communication, etc. C'est ce que nous essayons de faire pour les JMJ en proposant un media-training à dix jeunes qui seront des porte-parole JMJ. N'hésitez pas à relayer notre appel à candidatures pour le média-training que nous proposerons en 2011-2012. Autre exemple de notre action en matière de communication : la campagne grand public du Service des vocations de l'an passé, dont le but a été de valoriser l'image du prêtre.

Rejoindre et accompagner les jeunes là où ils sont

Dans une dynamique missionnaire, chercher à les rejoindre tous, en allant à la rencontre de ceux qui ne viennent pas directement vers nous. Rejoignons-les dans leurs problématiques, dans ce qu'ils vivent, très concrètement. De nouvelles pistes se développent autour de la solidarité – valeur numéro un des jeunes – du logement, de l'aide aux études, à l'insertion, à la recherche de stage. Il nous semble tout aussi important de nous insérer dans ce que les jeunes développent eux-mêmes, et dans ce que la société leur propose. D'où l'enjeu de nous engager sur des chantiers comme celui du service civique, nouveau dispositif initié par l'État pour favoriser l'engagement des jeunes et leur permettre de vivre un volontariat de 6 à 12 mois. Ainsi nous venons de créer au sein du SNJEV un pôle solidarité/service civique. Adrien Honda-Bornhauser, qui était jusqu'ici chargé de mission service civique va maintenant être embauché pour ce pôle ; il sera à votre service et continuera à faire connaître ce dispositif de l'État dans lequel nous nous insérons car il rejoint profondément ce que nous cherchons à proposer aux jeunes.

Entrer dans une démarche de stratégie pastorale¹

C'est-à-dire la capacité à analyser les situations, à envisager des scénarii et des pistes possibles pour définir des axes et des priorités pour

nos pastorales. Nous ne pouvons plus tout faire ou laisser faire selon ce qui survient au jour le jour, sans réflexion ni cohérence. Nous avons à réfléchir et à poser nos choix pastoraux en mettant les différents projets en cohérence, par une démarche de réflexion et de recherche. Cela passe d'abord par le discernement de l'Esprit pour penser ce que nous voulons vraiment et pour définir le cap que l'on se donne, les moyens à mettre en œuvre pour réaliser les actions prévues. Et ainsi ne pas seulement faire des choses au coup par coup selon l'inspiration et les opportunités du moment, ce qui se passe ou qui naît spontanément. C'est pourquoi il nous semble très important pour nous, acteurs de la pastorale des jeunes, de prendre aussi les moyens de l'analyse et du recul pour faire ces allers-retours permanents entre l'expérience du terrain et la réflexion. On l'a réentendu très fortement hier par Jean-Marc Aveline. Ce n'est pas facile car tous, sur le terrain, nous sommes le nez dans le guidon. Mais c'est ce que nous voudrions vous aider à faire en continuant à proposer un travail de recherche, des groupes de travail. Ainsi, pour mieux connaître les jeunes et le terrain de nos propositions pastorales, nous lançons en partenariat avec *La Croix* une grande enquête en ligne sur la génération JMJ afin d'aller beaucoup plus loin pour cerner, comprendre, et mieux connaître concrètement qui sont les jeunes catholiques, quels groupes ils rejoignent, quelles sont leurs pratiques. En effet, on dit beaucoup de choses sur eux, mais ce n'est pas toujours très objectif notamment en terme quantitatif. N'hésitez pas à faire connaître les résultats de cette enquête qui sortira au mois de janvier sur Internet. L'enquête sur l'Église, les jeunes et Internet ayant très bien fonctionné, une démarche similaire est ainsi reproposée.

P Produire des outils

Notamment pour l'évangélisation des jeunes adultes de 18 à 30 ans. Pour les tranches d'âges inférieures (enfants et ados) il y a déjà une tradition et les outils pédagogiques existent. Mais pour les 18-30 ans, catégorie des jeunes adultes qui a émergé plus récemment, nous manquons d'outils pédagogiques. Nous pensons qu'il y a des besoins et que nous avons à travailler cela ensemble.

Proposer la rencontre du Christ

Bien sûr, cela a été rappelé, et c'est le cœur de notre mission : proposer l'expérience de la rencontre spirituelle avec le Christ, favoriser des cadres, des projets, des expériences, des lieux qui permettent cette expérience spirituelle, qui permettent à chacun de découvrir cet appel singulier à suivre le Christ.

Dans le contexte social actuel, nous avons entendu combien chaque jeune cherche à tracer sa voie de manière personnelle, libre et unique. Ce terrain est favorable à la proposition de la foi chrétienne qui met l'accent sur l'appel particulier et singulier adressé par Dieu à chacun. Notre Dieu est un Unique qui engendre des uniques. Le chemin spirituel et vocationnel est profondément un chemin de personnalisation tout en étant un chemin de communautarisation. Plus chacun répond à son propre appel, plus il est relié aux autres. D'où l'enjeu de proposer aux jeunes la découverte, le discernement de leur vocation propre. Dans ce contexte, on peut oser proposer le mariage sacramentel chrétien, et les vocations spécifiques, le ministère presbytéral et la vie consacrée. C'est bien l'affaire de toute l'Église. On nous a rappelé que la mission était autrefois l'affaire de spécialistes de l'appel, de missionnaires spécialisés, on a entendu aussi que des catéchèses n'étaient faites que par des catéchistes. Aujourd'hui, il y a un mouvement : toute l'Église est missionnaire, toute l'Église propose la catéchèse, et à tous les âges de la vie.

La réunification des deux services, l'évangélisation des jeunes et les vocations en un seul, souligne à quel point toute pastorale des jeunes doit profondément être une pastorale vocationnelle. C'est ce que nous croyons, aussi cherchons-nous à proposer des moyens d'accompagnement pertinents sur ce chemin de découverte : vivre une vie dont le cap est le Christ. Et ici, il y a à être profondément créatif !

La communion ecclésiale

Elle est rappelée très fortement dans la reconfiguration de notre service. Elle nous invite à beaucoup plus de transversalité, de diversité,

de pluralité ; c'est pourquoi l'image de la mosaïque peut vraiment nous aider à penser cette ecclésiologie de communion dans la diversité.

Une mosaïque est faite de petits morceaux. Chaque petit morceau pris indépendamment n'est pas très beau ; il est ce qu'il est, de forme et de couleur différente ; mais mis en lien et en cohérence (par le travail de l'Esprit qui tisse les différences) se crée une harmonie et une beauté. Non pas une forme d'unité, de communion qui écraserait les différences dans l'uniformité, mais une manière de mettre en relation les différences. Aujourd'hui nous avons à vivre cette communion dans la pluralité, et cela d'autant que nous voyons combien les jeunes sont, en eux-mêmes déjà, une mosaïque.

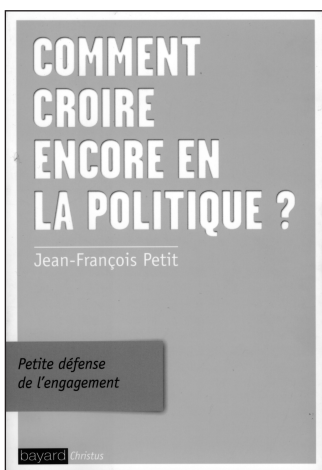
Dernier point sur la communion ecclésiale. Elle est aussi à vivre entre les différents niveaux : local, provincial, national et international. L'Église est profondément enracinée localement et en même temps, elle a d'emblée une dimension universelle. C'est pourquoi nous avons à chercher à articuler – et ce n'est pas toujours facile – ce qui est à vivre au niveau local, au niveau provincial, au niveau national et au niveau international, en particulier dans les JMJ.

Les évêques de France, lors de la dernière assemblée plénière ont décidé de proposer aux étudiants un pèlerinage en Terre Sainte tous les 5 ou 6 ans, pensant qu'il est bon pour une génération de pouvoir vivre ensemble un projet commun de plus grande envergure que ce que l'on peut faire au niveau d'un diocèse ou d'une ville. Cela peut impulser du dynamisme et en même temps, il ne faut pas proposer que des événements nationaux ; il y a là un véritable enjeu : trouver les bonnes articulations et la manière adéquate de vivre des liens et des allers-retours entre le local, le régional, le national, l'international. On ne verra jamais la beauté de la mosaïque si à un moment donné, on ne la regarde pas de loin. De près, on ne voit que les petits morceaux, mais on perçoit mieux leur unicité et leurs spécificités. Je crois que la vérité que nous cherchons est dans ces allers-retours.

Pour terminer, il nous semble que l'essentiel, dans la mission que nous avons reçue et qui nous met au service de la croissance humaine et spirituelle des jeunes, relève d'abord d'une attitude spirituelle. Nous sommes invités à être des Jean-Baptiste qui proposent la rencontre du Christ parce qu'ils en ont fait une expérience personnelle profonde. Dans ce monde nouveau en pleine mutation culturelle, cette image de Moïse qui conduit le peuple au milieu de la mer Rouge peut nous parler car

nous sommes nous aussi en pleine traversée, appelés à être en pèlerinage, en chemin, pour aider des jeunes à passer d'un monde à l'autre, des rives de l'adolescence aux rives de la maturité adulte. Pour cela, beaucoup de figures bibliques peuvent nous inspirer – à commencer par celle du Christ, afin d'être toujours davantage ces témoins que nous sommes appelés à être, des « passeurs de la confiance ». Car finalement, ce que les jeunes attendent d'abord et avant tout de nous c'est d'être des hommes et femmes debout, ancrés dans le Christ, enracinés dans la foi.

Cette mission est certes passionnante mais souvent bien fatigante, difficile, et parfois très éprouvante. Aussi, si nous ne sommes pas profondément enracinés dans cette foi qui nous permet de traverser la tempête, la mer Rouge, le mystère pascal, nous ne pouvons pas tenir. C'est peut-être cela que nous avons d'abord à partager : cette confiance reçue du Christ peut aider d'autres hommes et femmes à vivre, à avancer. Le cœur de notre mission à la suite du Christ est sans doute de partager cette profonde mise en confiance comme le fait le Christ pour ses disciples dans la scène de la multiplication des pains : « *Donnez-leur vous-mêmes à manger* » (Mc 6, 30-44 et Jn 6,1-13). C'est une invitation à la confiance. Vous n'avez peut-être que cinq pains et il y a cette énorme foule : mais si vous répondez à cet appel en entrant dans cette confiance immense reçue du Père, vous êtes capables de leur donner vous-mêmes à manger. « *Donnez-leur vous-mêmes à manger.* » C'est peut-être cela que nous avons essentiellement à partager avec les jeunes aujourd'hui en leur témoignant cette confiance immense reçue du Christ. En imitant le Christ qui tourne le pain reçu des hommes vers le ciel et réfère toute la vie humaine à Dieu. C'est peut-être cela cette pastorale anthropologique, cet Évangile à hauteur d'hommes dont nous avons parlé ; une manière de faire percevoir la crédibilité humaine du christianisme par laquelle nous sommes reconnus aujourd'hui et attendus. Cela comme une espérance à partager pour faire découvrir que l'impossible peut devenir possible, que nous pouvons continuer à traverser la mer Rouge quelles que soient les vagues et les tempêtes, et avancer sur l'autre rive dans la confiance pour découvrir, avec étonnement, ce nouveau visage du Christ que nous révèlent les jeunes et le monde d'aujourd'hui. ■



On a beau rappeler que la société ne peut subsister sans de multiples engagements culturels, sociaux, religieux, associatifs, politiques, la participation active à des enjeux collectifs est devenue sporadique. Il est en effet plus facile de faire porter les besoins et les attentes, parfois totalement irréalistes, sur les gouvernants que de les prendre soi-même réellement en charge. Seule une authentique culture de l'engagement peut nous aider à saisir les tâches théoriques et pratiques, matérielles et surtout spirituelles, liées à une compréhension adéquate du politique. En effet, le politique qui perd le sens spirituel de l'engagement s'expose soit à l'affadissement, soit à la démesure.

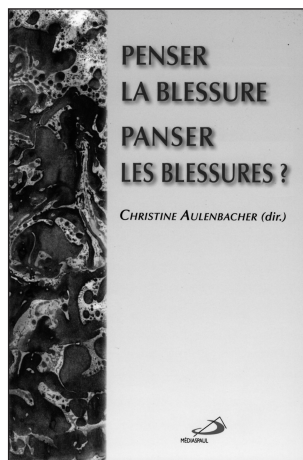
Jean-François Petit, assomptionniste, enseigne la philosophie à l'Institut catholique de Paris et dirige *La Documentation catholique*. Ses récents travaux cherchent à contribuer au renouvellement du sens politique dans le contexte européen.

Bayard, collection « Christus », 2011, 124 p., 15 €

Le colloque organisé en mars 2010 par l'Institut de pédagogie religieuse (IPR) de la Faculté de théologie de Strasbourg a rassemblé des spécialistes de disciplines différentes et des praticiens de terrain. Leurs contributions ont été regroupées en quatre parties :

- Blessures dans la Bible et dans l'histoire
- Écouter et dire la blessure
- Blessures comme lieux de passage et lieux de maturation
- Analyse des discours sur la blessure

Sous la direction de **Christine Aulenbacher**, directrice de l'Institut de pédagogie religieuse de la faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg.



Mediapaul, 2011, 318 p., 22 €

ENQUÊTE

SAMEDI | DIMANCHE | LUNDI

la Croix

CAHIER CENTRAL

Religion & spiritualité

La Résurrection dans
le Nouveau Testament

SAMEDI 23, DIMANCHE 24, LUNDI 25 AVRIL 2011 QUOTIDIEN N° 36954

1,30 €

www.la-croix.com

Génération JMJ

« La Croix » publie une enquête exclusive sur les jeunes catholiques français, à quatre mois des Journées mondiales de la jeunesse à Madrid. Reportage à Toulouse sur ces 16-30 ans, spirituels et solidaires **P. 2 à 5**



Camille (au centre), lors de la messe étudiante du dimanche soir à Notre-Dame de la Daurade, à Toulouse.

PHOTO: FÉLIX FOUR LA CROIX

M 00140 - 423 - F - 1,30 €



128^e année - ISSN 0242-6096.
Abonnements : 14 €, Belgique : 140 €, Canada :
139 \$, Espagne : 17 €, France : 14 €, Italie : 21 €,
Luxembourg : 140 €, Maroc : 15 MAD, Portugal :
120 €, Royaume-Uni : 10 £, Suisse : 10 CHF, Chine :
100 RMB, Corée du Sud : 140 000 ₩, Argentine :
140 000 \$, Brésil : 140 000 R\$, Chili : 140 000 \$, Colombie :
140 000 \$, Costa Rica : 140 000 ₡, Émirats Arabes Unis : 140 000 AED, Espagne : 140 000 \$, États-Unis : 140 \$, France : 140 €, Italie : 140 €, Japon : 140 000 ¥, Mexique : 140 000 \$, Pays-Bas : 140 €, Royaume-Uni : 140 £, Suisse : 140 CHF, Taiwan : 140 000 \$, Thaïlande : 140 000 ฿, Turquie : 140 000 ₺, Venezuela : 140 000 \$, Zimbabwe : 140 000 \$.

LOISIRS

» À Metz, La Fayette,
héros de l'Amérique **P. 21**

CHRONIQUES

» Les uns et les autres,
par Geneviève Jurgensen **P. 23**

» L'humeur des jours,
par Bruno Frappat **P. 24**

LES 46 CHANTS GRÉGORIENS ET LATINS LES PLUS POPULAIRES.
POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 2CD

CREDO

LES CHANTS QUI
ARRÊTENT LE TEMPS.



Cohérence

Isabelle de Gaulmyn

rédactrice en chef de La Croix

Ce commentaire accompagnait l'édition de La Croix du samedi 23, dimanche 24 et lundi 25 avril 2011 sur la « Génération JMJ »

Les « talas ». L'argot étudiantin désignait sous ce terme, autrefois, les étudiants catholiques, ceux qui « allaient-à-la-messe »... La nouvelle génération de jeunes catholiques, qui a rendez-vous cet été à Madrid aux Journées mondiales de la jeunesse, ressemble ainsi étrangement à la jeunesse d'antan, si l'on en croit l'étude publiée aujourd'hui par *La Croix*. Eux aussi « vont à la messe ». Régulièrement. C'est même, à une écrasante majorité, un moment jugé essentiel, qu'ils plébiscitent comme la manifestation de leur appartenance au catholicisme.

On aurait tort cependant d'ironiser sur des jeunes trop « classiques », et de les taxer trop rapidement de « conformistes ». En réalité, le sondage, comme le reportage auprès des jeunes de Toulouse, dessine une génération extraordinairement cohérente. C'est d'autant plus remarquable qu'elle dit aussi la difficulté d'être croyant aujourd'hui. Les jeunes catholiques prient, mais s'engagent aussi, beaucoup plus que ceux de leur âge. Ils sont ouverts sur les autres religions, tolérants, et refusent de se mettre dans une seule case, multipliant les mouvements et lieux d'appartenance au catholicisme. Ils ne sont pas moins que leurs aînés tournés vers les autres.

Simplement, les débats politiques ou institutionnels sur l'Église ne les intéressent guère, semblables en cela à une époque qui se méfie des idéologies. Pour ces jeunes, si engagement il y a, c'est au nom de leur foi : prière et action, oraison et militance sont intimement liées.

Une telle aspiration à la cohérence inspire le respect. Elle dément l'idée reçue selon laquelle ces jeunes, une fois passé l'enthousiasme des grands rassemblements et des JMJ, ne fréquentent plus les célébrations. Au contraire, pour cette génération de l'Internet et des amitiés virtuelles, communier ensemble, physiquement, sur un même lieu, est essentiel. Grandis dans un monde de l'image et de l'émotion, les jeunes ont besoin de beau. La liturgie est sans aucun doute une porte d'entrée pour eux dans le mystère de la foi. À la communauté catholique, où dominant les têtes blanches, avec leur manière de voir et leurs histoires à elles, de respecter cette cohérence, et lui laisser toute sa place. ■

Qui sont les jeunes des JMJ ?

Nathalie Becquart,

religieuse xavière,

directrice adjointe au SNEJV, chargée de la pastorale étudiante

Le Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations (SNEJV), en partenariat avec La Croix, a sollicité le service « Recherche, études et université » du groupe Bayard (éditeur de La Croix) pour lancer une étude quantitative sur le rapport qu'entretiennent les jeunes de 16 à 30 ans avec la religion catholique.

L'enquête s'est déroulée du 17 janvier au 28 février 2011 par Internet. Les participants ont répondu à un questionnaire diffusé en ligne (fichiers mails et Facebook) via les réseaux du SNEJV (délégués JMJ, pastorale des jeunes, aumôneries étudiantes, aumôneries de l'enseignement public, mouvements...), auto-administré.

Ce questionnaire, élaboré en partenariat avec les équipes du SNEJV et de La Croix, comprenait 47 questions, pour un temps de traitement estimé à une quinzaine de minutes. Au final, 3 223 questionnaires ont été validés lors de l'enquête « terrain », ce qui représente un taux de retour très satisfaisant, et donc une bonne représentativité de la population des 16-30 ans catholiques en France la plus présente sur Internet, et la plus engagée dans l'Église catholique, dans les mouvements, les aumôneries, etc.

Les pages suivantes présentent les principaux résultats de l'enquête lancée par le SNEJV et *La Croix* sur la génération JMJ. Ils proviennent d'un échantillon précis et important de jeunes de 16 à 30 ans qui ont pris le temps de répondre à un long questionnaire en ligne (15 à 20 minutes). On peut donc estimer que les résultats présentés sont représentatifs des jeunes catholiques les plus branchés sur Internet, et surtout les plus motivés et engagés dans l'Église (on a en effet relevé un grand nombre d'abandons avant la fin). Nous ne connaissons pas la provenance géographique des jeunes qui ont répondu mais peut-être s'agit-il davantage des jeunes des grandes villes.

Cet échantillon de jeunes de 16 à 30 ans est composé pour près de la moitié de jeunes entre 21 et 25 ans dont 72 % d'étudiants ou de lycéens, et seulement 17 % de plus de 25 ans. 60 % sont des femmes et 40 % des hommes, soit un peu plus d'hommes que la moyenne dans les groupes de jeunes catholiques (souvent 1/3 de garçons et 2/3 de filles). La grande majorité d'entre eux – 86% – sont célibataires.

Cet échantillon est quasi exclusivement composé de croyants (99 % croient en Dieu) et essentiellement de jeunes catholiques pratiquants très réguliers (72 % d'entre eux vont à la messe tous les dimanches). Ce sont des jeunes assez engagés dans l'Église (57 % ont un engagement) issus de familles pratiquantes (99 % ont reçu la foi via leurs parents), et qui ont reçu un enseignement religieux à 94 % et les sacrements de l'initiation (baptême : 99 % ; première communion : 93 % ; confirmation : 93 %). On note aussi qu'ils sont, sans doute via leurs parents assez fortement consommateurs de revues religieuses (*Famille chrétienne*, *Pèlerin*, *Magnificat*, *La Vie* et *Prions en Église*).

On peut donc penser que cette enquête est le reflet d'une génération numérique (89 % d'entre eux s'informent par Internet) de jeunes cathos pratiquants et engagés « héritiers de la foi » qui constituent le « cœur de cible » de bon nombre d'aumôneries et de mouvements.

Ils représentent aujourd'hui une très petite minorité de la jeunesse française (moins de 4 % ; taux de pratique moyen – une fois par mois – pour les 18-25 ans), c'est pourquoi dans les enquêtes habituelles ils n'apparaissent pas car ils représentent des chiffres trop faibles et non significatifs. Aussi cette enquête nous permet-elle de mieux les connaître, les comprendre et d'objectiver un certain nombre d'observations menées sur le terrain, partagées par les acteurs de la pastorale des jeunes en France aujourd'hui.

Voici maintenant les grands traits que l'on observe parmi cet échantillon décrit précédemment.

Génération Eucharistie

Ils accordent une place importante à l'Eucharistie, la liturgie, la prière personnelle et en groupe. Pour 59 % d'entre eux l'Eucharistie tient une place essentielle (et pour 18 % très importante). En même temps, la place de la paroisse (sauf pour les plus âgés et jeunes professionnels) reste relative, sans doute à cause de leur mobilité dans les années étudiantes. Leur pratique passe d'abord par des groupes d'aumôneries, de prière, de scoutisme : 42 % participent régulièrement à une aumônerie, 34 % groupe de prière, 31 % aux mouvements scouts, 28 % à un groupe paroissial.

Un quart d'entre eux (26 %) a fréquenté le renouveau charismatique (dont 65 % la communauté de l'Emmanuel, 26 % la communauté du Chemin Neuf et 15 % la communauté des Béatitudes, 6 % citent aussi la communauté Saint-Jean).

Génération rassemblements

Cette génération de jeunes catholiques est aussi façonnée et marquée par les rassemblements ; ils sont le reflet de ces temps forts devenus des incontournables de la pastorale des jeunes aujourd'hui. Ainsi 69 % ont déjà participé à un rassemblement diocésain, 61 % à un rassemblement national, 46 % à un rassemblement international et 33 % à un rassemblement de Taizé. Parmi eux, 65 % sont déjà allés aux JMJ (dont 77 % à Cologne et 20 % à Sydney) et 59 % sont déjà inscrits aux JMJ de Madrid (75 % pensent y aller). Ils veulent aller aux JMJ pour rencontrer d'autres chrétiens (85 %) et renforcer leur foi (84 %).

Génération « figures spirituelles »

Quand on leur demande quelles sont les personnes qui font référence pour eux : 62 % choisissent un prêtre qu'ils connaissent,

53 % le Pape, 51 % un proche/ami, 47 % un parent, 34 % un(e) religieux(se), 28 % des personnalités et 23 % leur évêque. Au hit parade des personnalités citées : Mère Teresa (34 %), Sœur Emmanuelle (28 %), Jean-Paul II (23 %), l'Abbé Pierre (16 %). Quand ils ont besoin de se confier à quelqu'un, ils vont d'abord voir un proche/un ami (75 %), un membre de leur famille (40 %), leur accompagnateur spirituel (30 %), un prêtre de leur connaissance (25 %), un religieux(se) (11 %), un prêtre de leur paroisse (10 %). Si le prêtre apparaît comme le premier point de repère sur le plan religieux, la famille et les amis jouent aussi un rôle très important.

Génération prière

On note pour ces jeunes catholiques une grande soif d'intériorité, de liturgie et de prière. Pour 80 % d'entre eux, la foi chrétienne permet de vivre en plus grande proximité avec Dieu et pour 72 % de mieux vivre au jour le jour. Signe d'un rapport à la foi qui est d'abord personnel et d'une recherche spirituelle marquée par la postmodernité et l'accent mis sur l'individu. L'item « *La foi chrétienne permet de faire partie d'une communauté* » arrive en dernier (50 %).

Ces jeunes trouvent en premier lieu leur nourriture spirituelle dans la messe et la prière avant de la trouver dans l'action et l'engagement (63 % pour l'item « *La foi chrétienne me permet d'agir concrètement autour de moi* »).

Génération spirituelle et solidaire

Ainsi cette génération recherche en premier lieu une dimension spirituelle dans la foi avant une dimension d'engagement. C'est pourquoi ils ont peu de revendications sur l'Église mais souhaitent surtout que l'Église défende la place de la spiritualité dans la société (47 % + 27 %) et que l'Église défende davantage la vie (44 % + 21 %). Ce qui marque sans doute un renversement par rapport aux générations plus anciennes de militants de la foi. Cependant, il est important de noter que cette nouvelle génération de jeunes catholiques pratiquants n'en est pas moins ouverte au monde et engagée dans la

société. Ainsi, elle fait preuve d'une grande ouverture : 90 % d'entre eux sont intéressés par le dialogue avec les autres chrétiens et 80 % par le dialogue avec les autres religions (dont islam 86 % et judaïsme 84 %). Car l'engagement dans la société est naturel pour eux : essentiel pour 34 %, très important pour 36 %. D'ailleurs, 55 % de ces jeunes catholiques sont concrètement engagés dans une association de solidarité.

Génération minoritaire, décomplexée et missionnaire

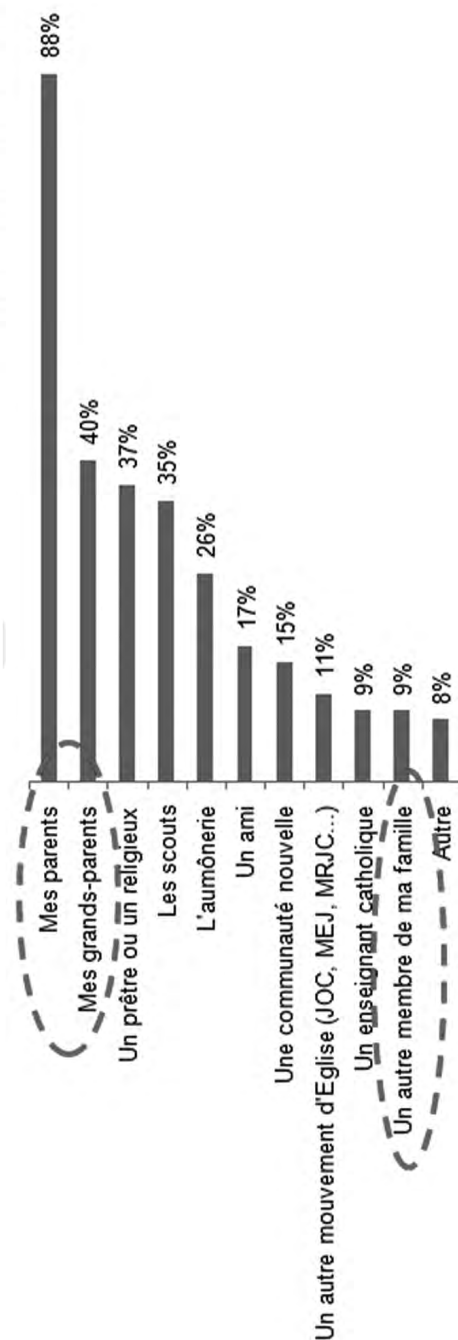
À 91 %, ils soulignent l'importance de témoigner de sa foi catholique (91 %) notamment avec leurs amis (95 %), leur famille (74 %), leurs collègues d'études ou de travail (69 %) lors de discussions informelles (92 %). Mais aussi par des actions concrètes (59 %) ; en revanche, seulement 26 % d'entre eux sont prêts à entrer dans une démarche d'évangélisation plus directe dans les lieux publics (évangélisation sur les plages, dans la rue...). Cependant 1/3 d'entre eux a déjà participé à ces actions d'évangélisation de rue.

Cela ne veut pas dire qu'il leur est toujours facile de vivre leur foi au quotidien dans la société d'aujourd'hui ; pour seulement 58 % – d'une manière générale – il est facile de vivre sa foi au quotidien.

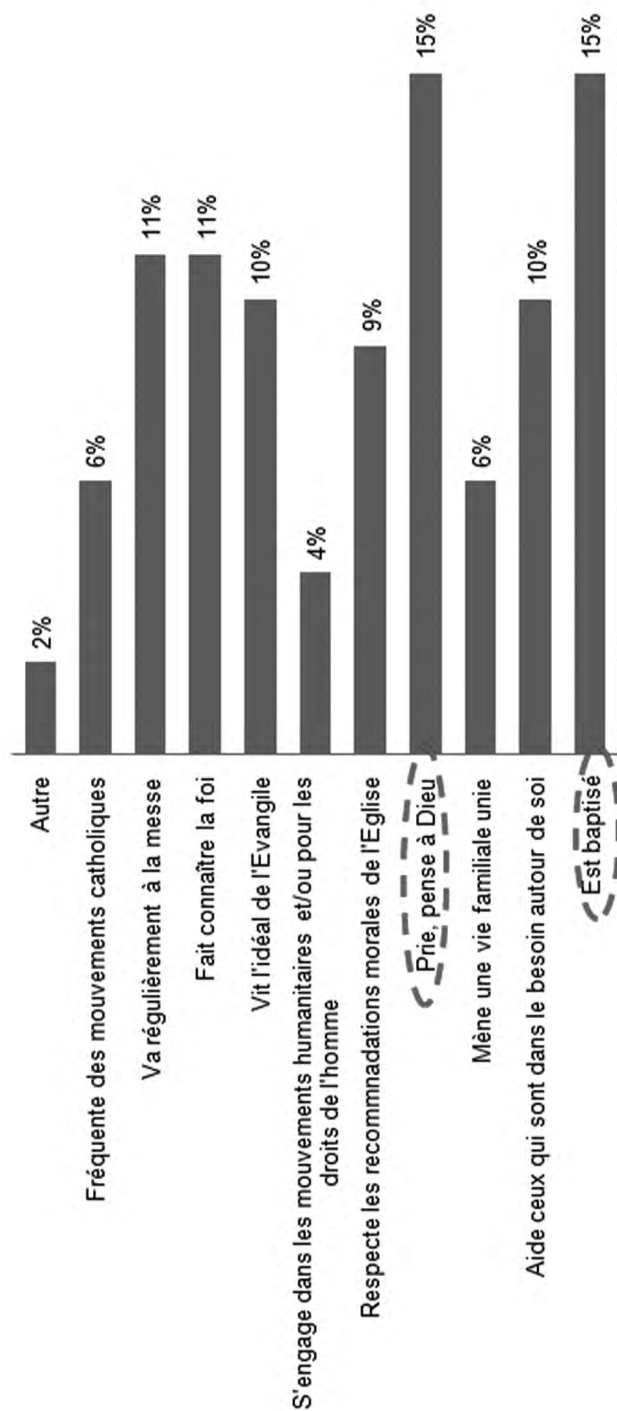
Ainsi se dessinent les contours d'une génération de jeunes catholiques engagés bien de leur temps, façonnés par la société d'aujourd'hui et la culture post-moderne, et en même temps par le bain ecclésial qu'ils ont reçu comme « héritiers de la foi ». Dans une grande attente spirituelle et une forte recherche de cohérence, ces jeunes cathos inventent de nouvelles manières d'articuler foi/recherche de Dieu/prière/liturgie avec ouverture aux autres/engagement/présence au monde et surtout chemin personnel d'une part et expérience communautaire d'autre part. La figure d'un rassemblement comme les JMJ, qui combine expérience de rencontre des autres avec une proposition collective/ecclésiale très forte et en même temps diversité/accueil de chacun/souplesse/liberté/démarche individuelle, semble être bien significative de ce que recherche cette nouvelle génération. ■

Qui vous a transmis la croyance en Dieu ? *(question multiple)*

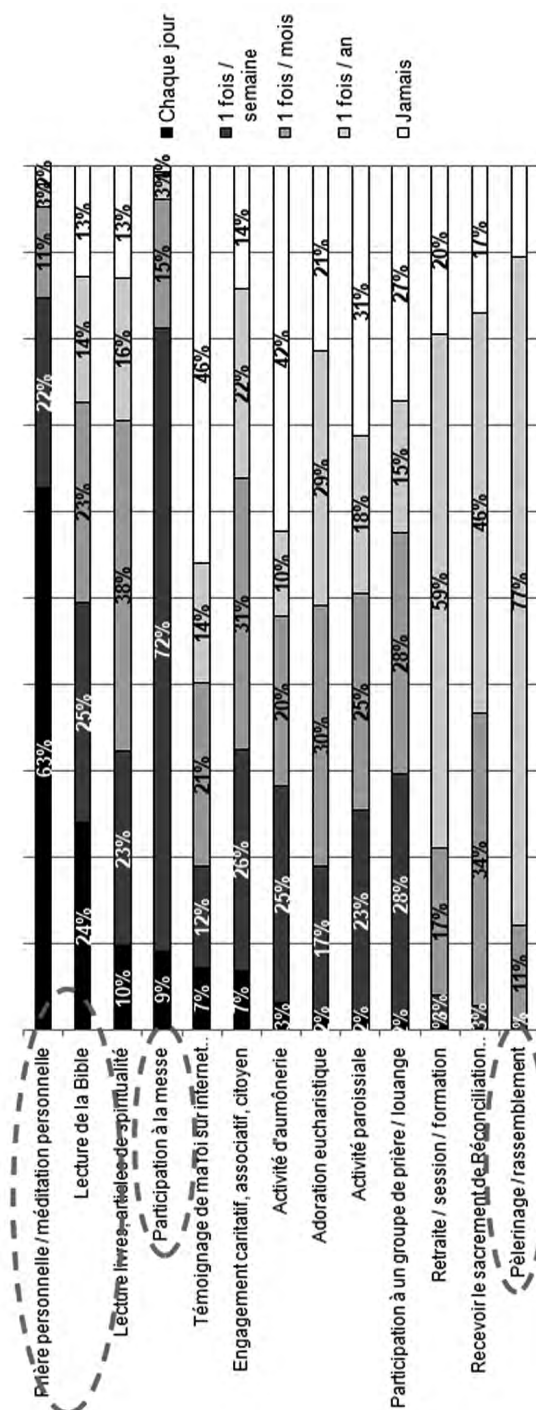
Nombre répondants : 3 191



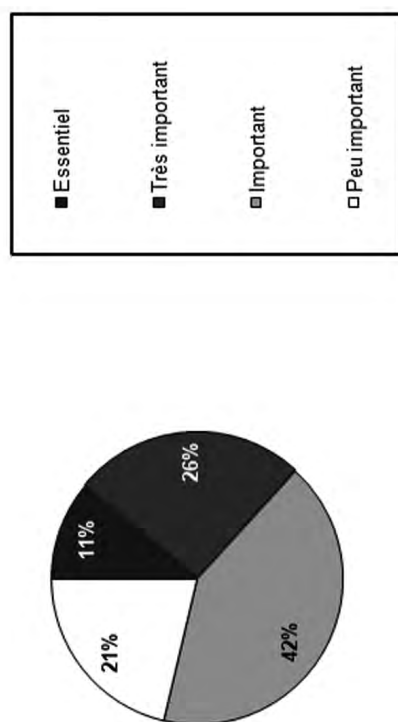
Pour vous un catholique, c'est quelqu'un qui... ?



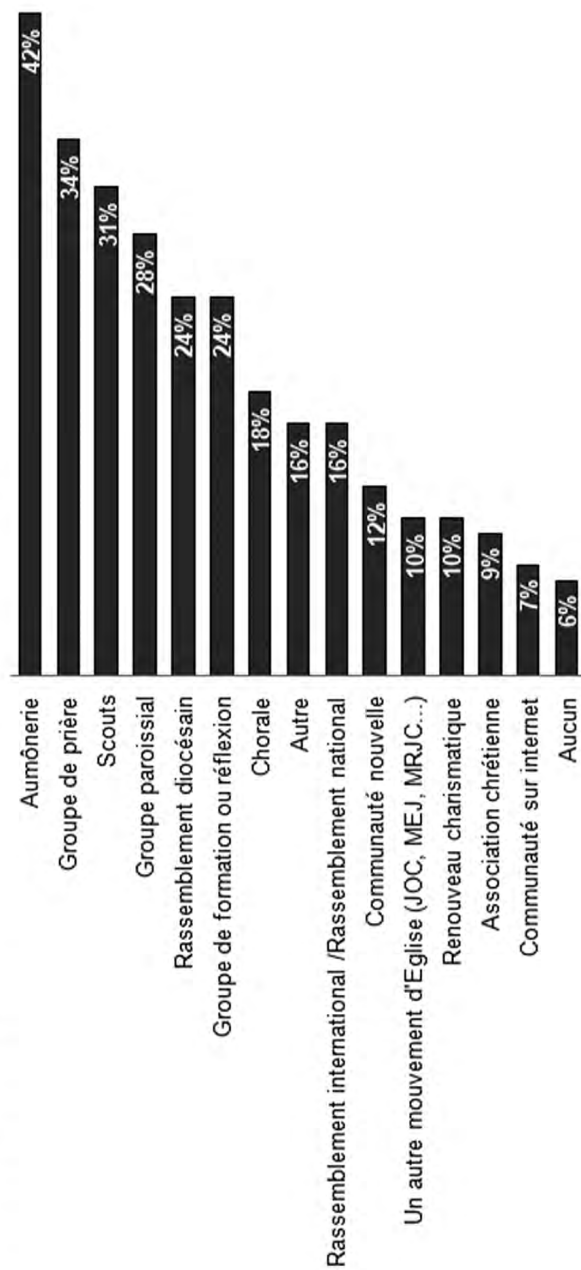
Quelles sont les activités d'Église que vous avez pratiquées ces 6 derniers mois ?



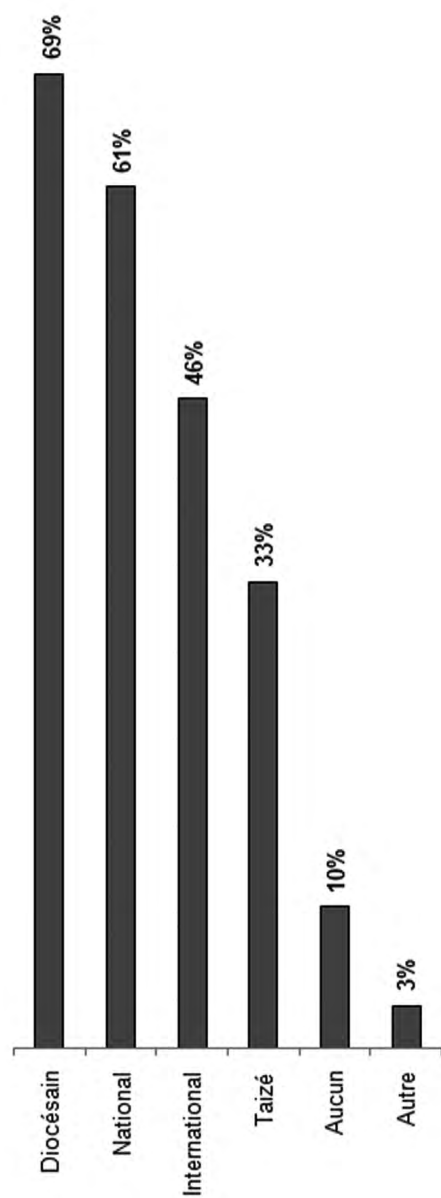
Quelle est la place de la paroisse dans votre vie ?



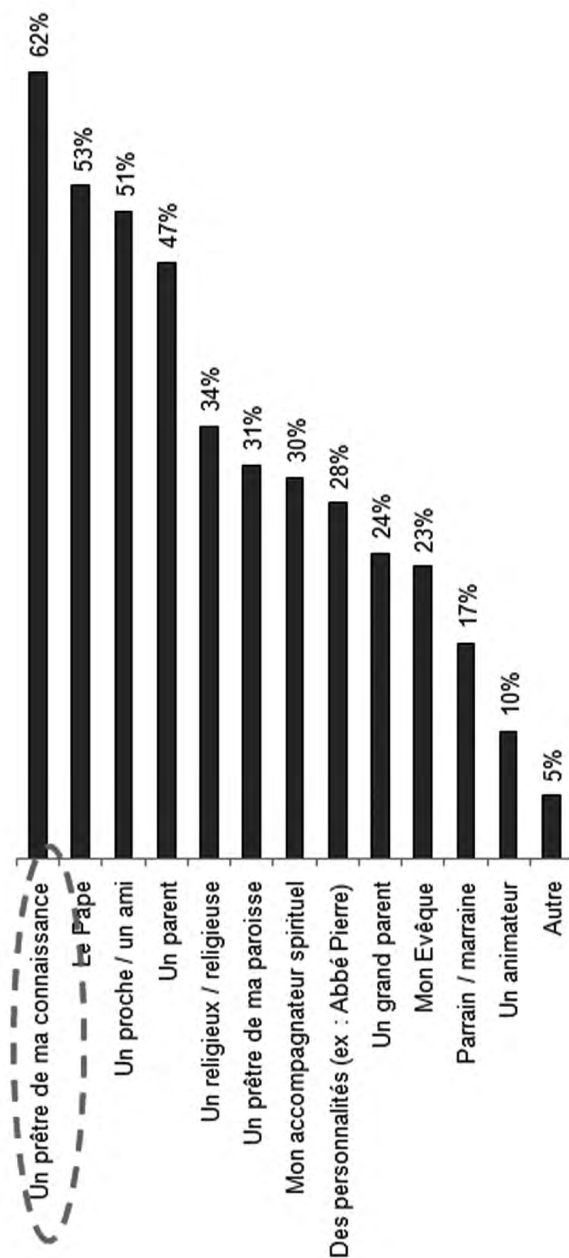
Quels sont les groupes ou mouvements chrétiens auxquels vous participez régulièrement ? (choix multiple)



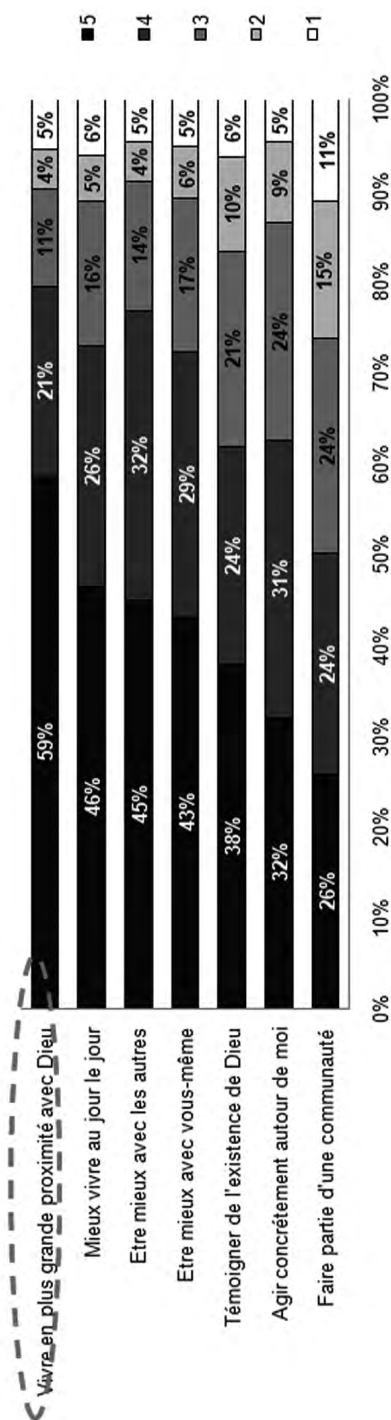
Avez-vous déjà participé à un rassemblement ? (choix multiple)



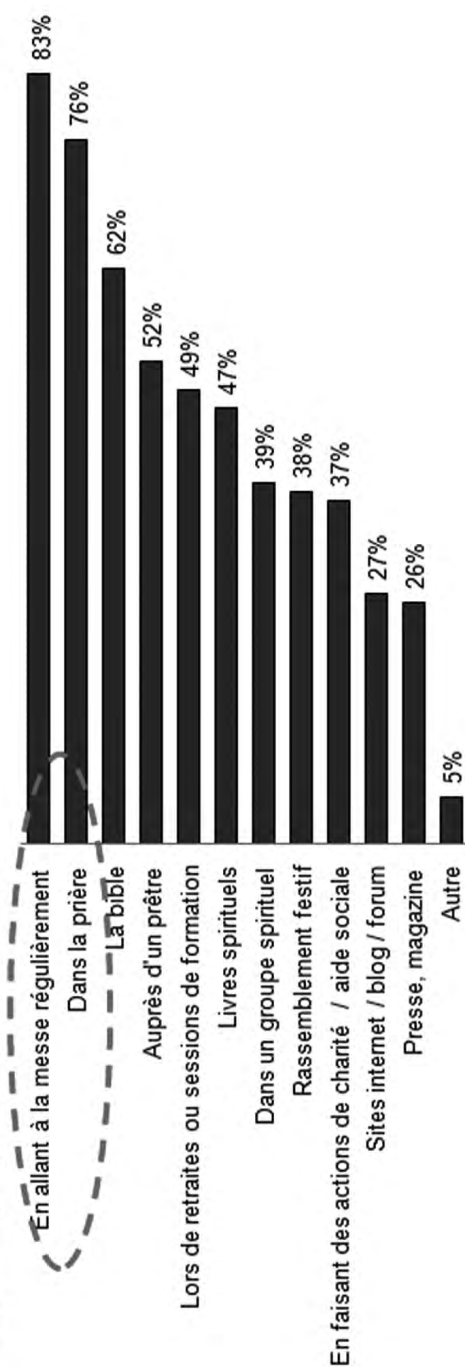
Les personnes qui font référence pour vous sur le plan religieux sont... ? (choix multiple)



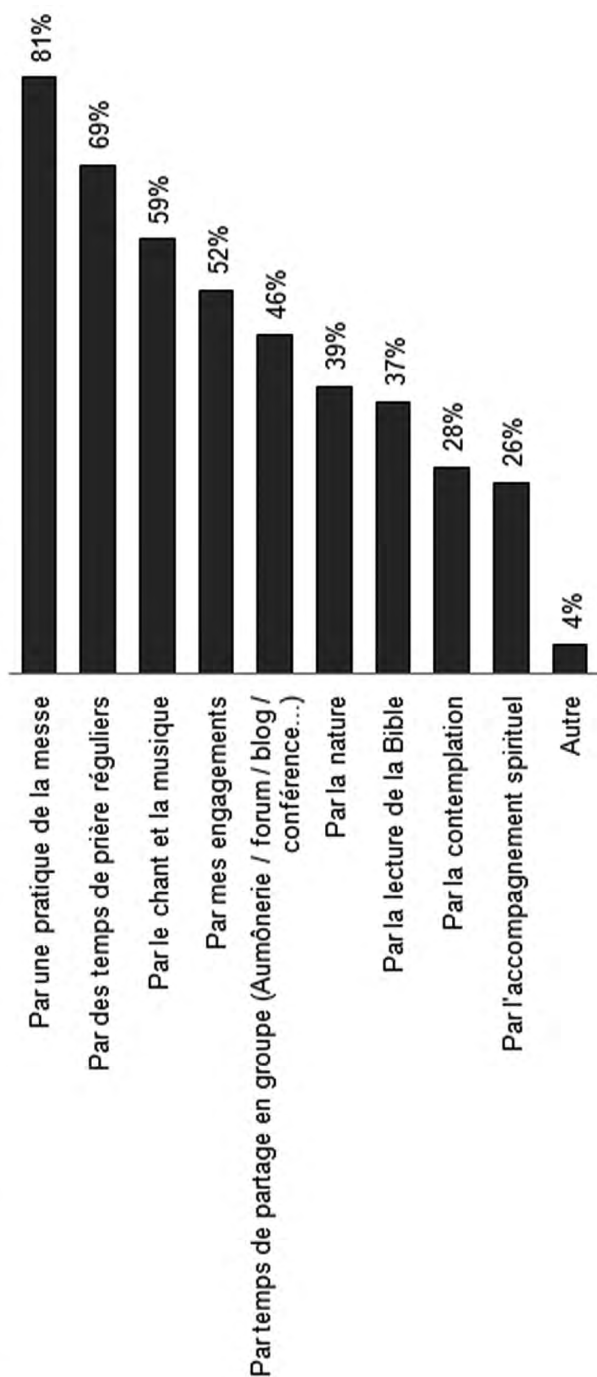
Pour vous, votre foi chrétienne vous permet de... (5 = meilleure note)



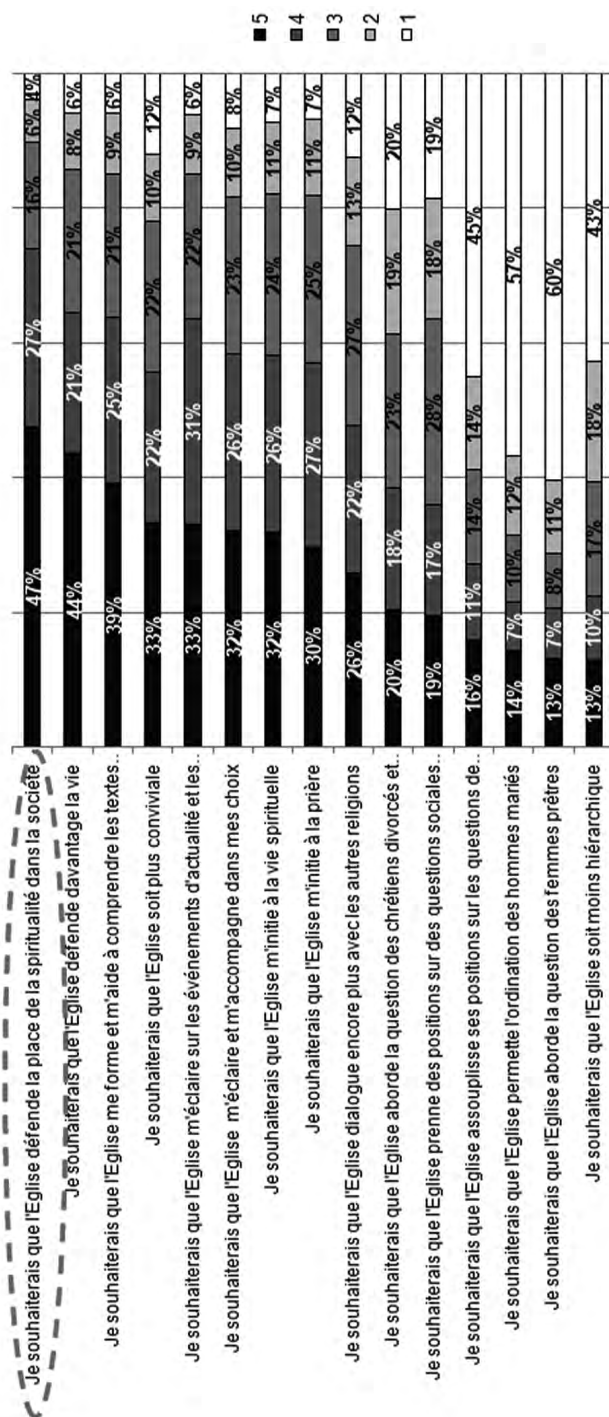
Où trouvez-vous des éléments pour nourrir votre vie spirituelle ? (choix multiple)



Comment vous rendez-vous proche de Dieu ? *(choix multiple)*

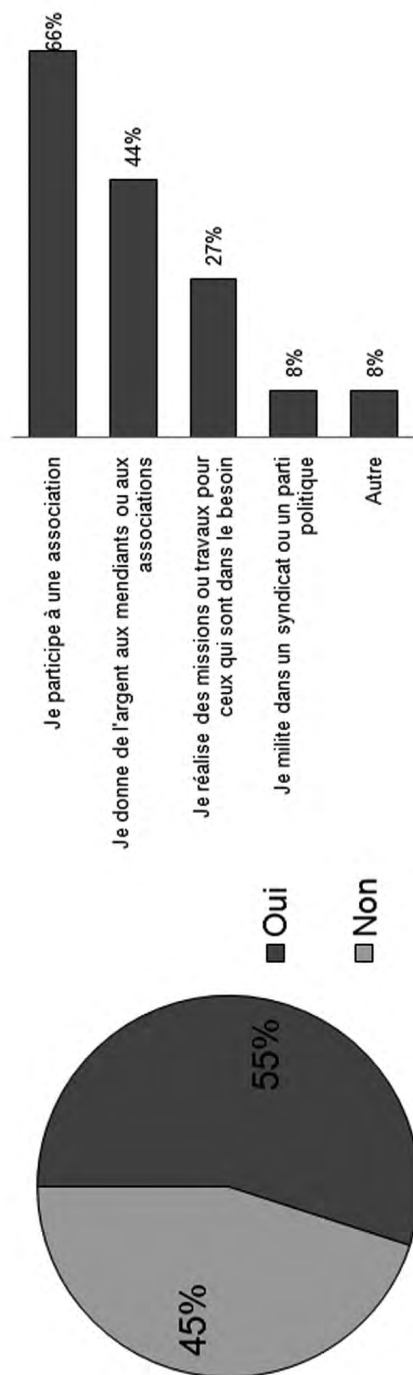


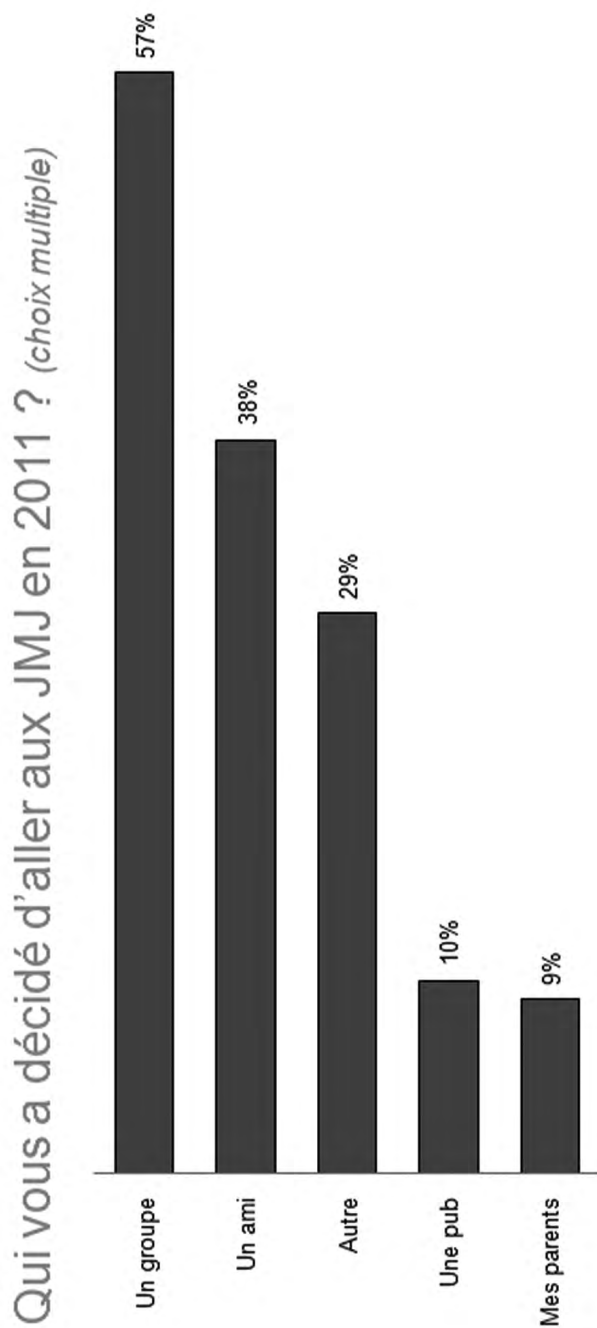
Pour chacune des affirmations suivantes, pouvez-vous lui attribuer une note de 1 à 5 en fonction de son intérêt ? (5 = meilleure note)



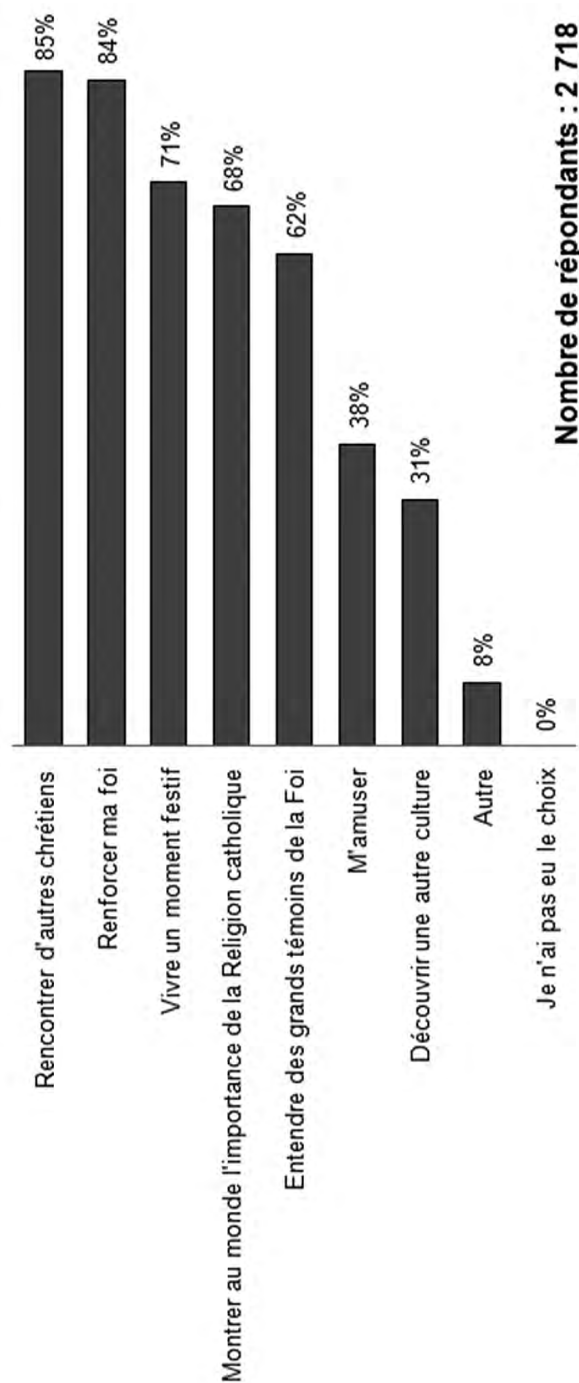
Êtes-vous engagé dans une action de solidarité ? Si oui, que faites-vous exactement ? (choix multiple)

Nombre de répondants : 1 789





Pourquoi avez-vous envie d'aller aux JMJ en 2011 ? (choix multiple)





« Le Vatican... combien de divisions ? » raillait Staline. Et pourtant ! Malgré une Église en perte de vitesse en Europe, la parole du Pape, qu'elle soit louée ou critiquée, occupe toujours une place importante dans les médias.

C'est un fait, le Vatican intrigue, agace, interpelle. On spéculer sur sa richesse, on ironise sur ses archaïsmes, on s'étonne d'une ouverture inattendue... Mais surtout, depuis quelques années, des scandales ont gravement porté atteinte à l'Église comme institution : abus sexuels sur les mineurs, tensions avec l'islam, position restrictive en matière de bioéthique et de morale... Dépassant les clichés, les jugements hâtifs ou les simples dénégations, Nicolas Steeves dresse ici un portrait précis et argumenté de l'état de l'Église catholique.

Nicolas Steeves, jésuite, diplômé d'HEC et avocat au barreau de Paris, fut collaborateur de Radio Vatican pendant cinq ans. Il poursuit actuellement un doctorat en théologie fondamentale au Centre Sèvres.

Le Cavalier bleu, 2010, 172 p., 18 €

CONTRIBUTIONS

Quels prêtres pour quelle Église ?

Rémy Kurowski

curé de Montmorency,
enseignant-chercheur associé à l'Institut catholique de Paris

Vision polonaise et conciliaire de Mgr Karol Wojtyła, évêque de Cracovie (1958-78)

Karol Wojtyła, prêtre et évêque, comprenait la question de la formation au sacerdoce comme une tâche qui incombe à toute l'Église. Son expérience personnelle d'un séminaire clandestin durant la guerre et le nouvel éclairage donné à l'occasion des travaux du dernier concile sur le rôle du prêtre à partir de la mission de l'Église, lui ont servi de canevas pour les développements qu'il offrira tout autant à la réflexion des formateurs qu'à celle des séminaristes et des jeunes prêtres.

Dans le présent article, je me limiterai, essentiellement, aux homélies et discours de Mgr Wojtyła. Ils couvrent les années allant de la période conciliaire jusqu'à la fin de son ministère épiscopal à Cracovie en 1978. Dans la première partie je propose, dans une lecture chronologique, d'exposer les grandes lignes de la pensée de Mgr Wojtyła sur ce qu'est la formation des séminaristes à partir de sa conception du sacerdoce et celle de pasteur. Dans la seconde, je reprendrai deux thèmes (lien entre la pédagogie et la psychologie d'une part, et les enjeux de la formation au dialogue en Église et avec le monde contemporain, d'autre part) qui se dégagent comme lignes de force dans la vision de K. Wojtyła.

P

rêtre pour l'Église en Pologne

Deux volets de la formation s'ouvrent devant le lecteur de Wojtyła, l'un personnel, l'autre pastoral, les deux étant fortement ancrés dans la spiritualité mariale.

Le lien entre la vie et la vocation

Bien que le caractère universalisant des indications données par l'archevêque de Cracovie soit possible, il n'en reste pas moins que celles-ci résonnent de manière très concrète dans les oreilles de ses auditeurs et/ou chez les lecteurs polonais. Il situe d'abord l'environnement socio-matériel de la vie des prêtres. Il se veut très proche des prêtres et de leurs préoccupations ; leur surcharge de travail vient en premier dans la description de leurs conditions de vie. Il parle à partir de sa propre expérience et il s'identifie à eux. *« Nous avons tous beaucoup de soucis et de difficultés, nous tombons parfois de fatigue. Pour que l'esprit ne faiblisse pas en nous, il faut le raffermir dans les sources du Rédempteur. »* La fatigue liée à l'exercice de ministère y est donc dénoncée comme un danger qui menace l'équilibre de la vie du prêtre ; mais sont aussi dénoncés les dangers extérieurs, provenant des conditions de la vie de la foi qui usent les forces. Face à ces deux dangers, l'approfondissement spirituel s'impose. Celui-ci est possible en faisant plus de place à Marie, à l'occasion des célébrations du millénaire du baptême de la Pologne (966), marquées par une grande neuvaine. C'est par Marie que le Fils de Dieu est venu sur terre et, par conséquent, par analogie entre les relations de Jésus avec sa Mère, le prêtre doit maintenir un lien extrêmement fort avec Marie. La conscience de la place de Marie peut aider le prêtre à porter la responsabilité du salut devant Dieu, aussi écrasante soit-elle. Il est évident que dans la spiritualité personnelle de Karol Wojtyła, Marie tenait une place très importante. Mais dans son lien avec Marie, Wojtyła distingue très clairement deux étapes : l'une humaine, l'autre spirituelle. Le passage de l'une à l'autre est pour lui synonyme de bonne santé spirituelle et théologique des prêtres. Comme il le dira aux prêtres rassemblés à Jasna Góra, le 23 avril 1963, son rapport

à Marie est tout d'abord dicté par les besoins du cœur, « besoins » du cœur d'un enfant à qui sa mère manque, car celle de Karol est morte alors qu'il n'avait que neuf ans. Cependant, en tant que prêtre, « *ce n'est plus la réponse du cœur au mot "Mère" qu'il convient de faire* ». Car, comme il le constate, cette relation est désormais approfondie par la réalité du sacerdoce. Le sacerdoce, pour être accueilli, nécessite une attitude intérieure de kénose, c'est-à-dire que le prêtre doit être entièrement disponible : « *Tout le reste doit partir afin que reste une seule chose : à savoir que je célèbre le sacrifice du Christ ; que j'aie le Christ que Marie a donné à l'humanité et à moi-même.* »

Dimension pastorale

Mgr Wojtyła fonde sa réflexion sur la dimension pastorale dans la prise en compte de la nécessité de dépasser la solitude du prêtre ; cela aussi bien sur le plan humain que spirituel. Mais il replace cette solitude au cœur même d'un ensemble ecclésial en constatant que « *le peuple de Dieu fait naître à lui le prêtre ou l'évêque en vue de sa vie sociale et communautaire dans le Christ et en Église* ». Et si elle le fait naître ce n'est pas pour être seul, mais être au service de ce peuple ; mis à part, il y demeure présent. Nous sommes en 1964. Un an plus tard, en plein concile, il souligne la nécessité de l'adaptation de la formation des séminaristes en fonction des besoins actuels de l'Église. Et l'on peut légitimement supposer que ces besoins sont d'une nouveauté comparable à celle qui a prévalu au concile de Trente lorsque celui-ci a donné une forte impulsion à la création de lieux de formations. Ici, Wojtyła constate ce besoin d'adaptation en lien avec le débat conciliaire sur l'Église, et plus précisément sur ce qu'elle est en tant que peuple de Dieu : « *discussion inoubliable qui a décidé du cours de l'ensemble du concile* ». Et il note, citant la lettre aux Hébreux, que pour la vitalité du peuple de Dieu « *tout prêtre est pris dans le peuple et pour le peuple il est institué* ». Pris, car appelé, et donc échappant ainsi aux deux sortes de fatalités marquant les conditions de l'homme moderne, que sont le destin et une certaine idée de progrès. Et ces deux fatalités résonnaient de concert dans les oreilles de ses contemporains polonais méfiants à l'égard des slogans chargés idéologiquement. En revanche, c'est dans la nature humaine (volonté, affect, intellect, etc.)

créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, que sont fournis des éléments indispensables pour entendre l'appel. À condition toutefois, et celle-ci n'est pas facultative, que ces éléments soient intérieurement unifiés. Cette unification est possible grâce à l'apport de la figure maternelle et paternelle, l'une garantie par la mère physique et l'autre fournie par le prêtre, car en effet, le sacerdoce est aussi une maternité. Dans cette disposition symbolique, l'évêque, quant à lui, est une figure paternelle. C'est dans cet état d'esprit que Mgr Wojtyła va sillonner le diocèse lors des ordinations diaconales et presbytérales afin de labourer la glaise du terreau vocationnel des paroisses.

Une place particulière revient à la présentation par Mgr Wojtyła du décret conciliaire sur la formation du clergé, *Presbyterorum ordinis*. Il y souligne la nécessité de viser l'unité entre les connaissances théoriques et la dimension pastorale. À cet endroit, Wojtyła se fait l'interprète du concile, lorsqu'il constate que tout doit aller « *comme si le concile voulait effacer toutes les traces de la société "féodale" marquées par la recherche des honneurs ou d'une vie facile* ». Cependant, en commentant la suite du texte, il attire de nouveau l'attention sur les poids qui peuvent accabler les prêtres, liés à leur vie et à l'exercice de leur ministère, dont le célibat, et qu'il n'est pas sain de les ignorer. Leur formation doit être en résonance avec les dernières découvertes dans le domaine de la pédagogie et de la psychologie. Il partage également l'avis du concile sur la nécessité d'une solide formation philosophique et doctrinale qui dépasserait le stade apologétique et la réfutation des erreurs. Hélas ! Selon lui, le fait est que cette approche apologétique est si souvent constatée et dans tant de centres de formation, que cela nécessite une profonde réflexion. À cette occasion, il plaide en faveur de la reconnaissance des « *grains de vérité* » présents, dans ce qui pouvait être considéré par le passé comme une erreur, voire même une déviance, « *là, dans ces méandres de la pensée humaine* ». Il est important de souligner cela, j'y reviendrai dans la seconde partie, car cette façon de voir ou plutôt de débusquer la vérité, fût-ce dans ses formes potentielles que sont les « *graines* », constitue un indice très important dans la pensée de K. Wojtyła. Il va même plus loin, indiquant qu'en adoptant une telle attitude de respect pour la vérité ainsi trouvée, il va falloir y chercher de la matière pour une nouvelle synthèse entre la philosophie et la théologie ; et ceci par le biais, par exemple, d'une compréhension plus actualisée du droit canonique.

On se tromperait si on trouvait chez Mgr Wojtyła une attitude trop complaisante à l'égard du concile, auquel il a pris si fortement part ; il s'est notamment engagé personnellement dans plusieurs domaines débattus, comme *Gaudium et Spes* ou sur la liberté religieuse. Ainsi, avoue-t-il sans détour, dans le texte conciliaire, il ne voit pas encore l'aboutissement de la théologie dogmatique en termes de théologie morale – cette dernière lui est plus proche et il la connaît mieux – tout en reconnaissant que l'essentiel y est, car « *en tout état de cause, l'ouverture y est visible* ».

Dans ce contexte, dans la perspective d'ouverture, il insiste sur l'attitude que les futurs prêtres doivent chercher à acquérir, qui est celle d'un dialogue avec les hommes (*ad dialogum cum hominibus conferunt*, n° 19). La capacité à dialoguer est, selon Mgr Wojtyła, le synonyme de la capacité à écouter les autres et marque l'ouverture à leur égard. Selon le concile, la formation pastorale consiste à éveiller et à accroître la capacité à dialoguer. En conclusion de son exposé sur les séminaires comme lieu de formation, il constate la nécessité d'un nouveau modèle. Mais, comme il l'avoue, le concile ne l'a pas donné, se contentant seulement d'indiquer les grandes orientations de son développement possible allant dans les deux directions : celle de l'approfondissement de la fonction sacerdotale et de la fonction pastorale *ad intra* en Église et dans la relation au monde. Et Wojtyła constate la nécessité d'aller dans cette direction. En parlant de l'ouverture au monde, il va même jusqu'à oser employer l'expression « *l'esprit du monde* » qui, prise au sens littéral, aurait pu prêter à confusion. Il incite donc à aller selon « *l'esprit du monde* », c'est-à-dire savoir lire les signes des temps et appliquer ce qui en découle : un changement de regard et l'obligation d'un engagement moral. Selon lui, on doit lire les signes des temps dans une attitude de docilité à l'Esprit Saint qui, « *par son initiative, nous devance toujours et nous devons sans cesse courir derrière pour le rattraper* ».

Quel prêtre pour quelle Église ?

Dans le discours adressé aux prêtres-missionnaires lors d'une rencontre au séminaire de Cracovie (20 septembre 1967), il rappelle comment le dernier concile a mobilisé les évêques et les prêtres en

direction d'une vision de l'Église universelle, au travers de la collégialité, donc d'une responsabilité commune. La formation des prêtres ne peut en être exempte. Se pose alors la question du rapport entre le prêtre et l'Église : quel prêtre pour quelle Église ? Dans sa conférence aux prêtres sur la vie spirituelle à Jasna Góra (30 mai 1968), il indique la nécessité d'aller dans le sens de la vision de l'Église comme peuple de Dieu, en s'écartant de celle du catéchisme. Non que cette dernière soit erronée, mais comme il le constate, *« c'est une question d'accent, la différence étant dans certaines tendances intellectuelles »*. Regarder l'Église comme mystère de la foi et non pas à partir de son aspect institutionnel, ce qui nous semble évident de nos jours mais qui ne l'était pas vraiment à l'époque. L'ancienne formation des prêtres, qui visait l'accompagnement par la sacramentalisation, devait désormais céder sa place à l'approche théologique de ce qu'est l'Église. Ainsi le prêtre est configuré à la triple fonction du Christ, au fil de tout un processus théologique qu'il est en train de vivre avec tout le peuple de Dieu. Cette nouveauté, et K. Wojtyła insiste souvent sur une telle approche du concile, n'est pas inventée par le concile, mais est mise en évidence : *« le prêtre par son sacerdoce ne se met pas en opposition avec les laïcs, mais avec eux, il participe dans le sacerdoce du Christ. »* Ici l'évêque indique que l'existence du prêtre est une existence sacerdotale dans l'Église et pour l'Église. Mais sans être totalement satisfait, il précise que cette définition de la place du prêtre demande des approfondissements supplémentaires. Sans pour autant s'y livrer, il s'attarde cependant sur la description de la situation charnière entre les deux styles de prêtres, ceux d'avant et d'après le concile. Il le fait en termes de féodalisme et de démocratisation – ce sont les deux termes qu'il emploie – bien qu'il les trouve pourtant tout à fait insatisfaisants. On voit bien que le besoin pédagogique de frapper les esprits est plus fort que le contenu, mais au demeurant, la clarté y gagne au détriment de la profondeur. On voit aussi comment Karol Wojtyła est lucide sur la valeur du matériau linguistique dont il se sert. Il sait aussi que le passage d'une condition à l'autre, du « féodalisme » à la « démocratisation », peut s'effectuer sans encombre. Comment ? Grâce à la conscience de la mission qui serait exprimée dans le service, conscience accueillie dans une personnalité véritablement sacerdotale. Personnalité, qui tout en étant sacerdotale, est également pastorale.

Wojtyła va employer ces deux termes, sacerdotal et pastoral, conjointement, comme s'il fallait compléter l'un par l'autre ; mais ils peuvent aussi parfois apparaître dans ses textes séparément. Si la formation pour accomplir les fonctions sacerdotales se termine avec l'ordination, le processus de maturation au sacerdoce se poursuit cependant, au sens large du terme, par la fonction pastorale. Car si l'ordination confère un pouvoir devant lequel celui qui le reçoit se trouve dépassé et devant lequel, comme il le dit, « *il faut trembler* », l'exercice pastoral va faire découvrir aux jeunes prêtres comment le chemin de sacrifice du Christ passe exclusivement par les âmes humaines. Et c'est ainsi, dans une attitude oblatrice, que le prêtre doit être *alter Christus*.

C'est en 1970, lors de son passage à Rome, en tant qu'archevêque de Cracovie, alors qu'en Occident et notamment en France, de nombreux prêtres quittent le sacerdoce – et pour un bon nombre d'entre eux, ce départ est synonyme de rupture avec le célibat – qu'il insiste sur le lien entre la vocation sacerdotale et le célibat, en assurant ainsi le Pape du soutien de tous les évêques polonais et de tout le peuple de Dieu en Pologne.

De retour en Pologne, il continue à œuvrer en faveur de l'application des directives conciliaires dans son ensemble, dont la résurgence en termes de formation de prêtres pour l'évêque Wojtyła n'est pas négligeable. C'est le cas de l'apostolat des laïcs. Il y consacre, entre autre, une conférence inter-décanale, le 14 février 1971. Il y constate que depuis la dissolution de l'Action catholique par le régime communiste, alors que celle-ci habitait certains prêtres à travailler ensemble entre les deux guerres, les prêtres se sont déshabitués à travailler avec les laïcs et ont acquis une attitude qui tend à s'en passer (p. 167). Wojtyła y trouve un marqueur de régression dans l'accomplissement par l'Église de sa mission. Cela pose la question du modèle de comportement possible comme attitude jugée juste sur le plan pastoral, mais difficile à avoir là où l'absence de travail commun avec les laïcs est quasi totale.

Vers une théologie renouvelée du sacerdoce

La théologie du sacerdoce chez Wojtyła, dans les documents étudiés, peut se résumer ainsi : le sacerdoce est une réalité grâce à

laquelle s'effectue un contre-don, un retour de toute la création à Dieu, et en particulier de l'être humain.

En 1976 à nouveau, les questions de l'unité entre les prêtres, de l'égalité de situation matérielle et de l'unité avec le Peuple de Dieu, sont reposées en réaction aux problèmes constatés dans la vie quotidienne des prêtres et des communautés paroissiales. L'insistance sur la coopération souhaitée avec les laïcs, qui doit être favorisée par la création des conseils pastoraux à la suite des décisions du synode diocésain, prouve la conscience qu'a Mgr Wojtyła de cette nécessité, jugée comme vitale pour l'exercice du ministère des prêtres. Il emploie une expression qui peut surprendre quand il dit qu'il ne faut pas permettre l'isolement des prêtres par rapport aux laïcs.

Et l'on devine la raison d'une telle assertion, en songeant au contexte de combat idéologique mené par le régime politique contre l'Église. Isoler les prêtres de la base que sont les laïcs constituait une étape importante dans le processus d'étouffement de l'Église.

En transposant cela sur le terrain de l'Église en France, et en guise de conclusion de cette première partie, on peut s'interroger sur la présence de facteurs défavorables au lien entre les prêtres et les paroissiens qui, hormis le cas des diacres permanents, sont des laïcs. Pour répondre au défi d'une bonne collaboration, la formation des prêtres est fondamentale. Même si cela ne suffit pas pour rendre les pasteurs attentifs à la nécessité d'un tel lien. En effet, la formation peut développer certaines facultés existant déjà dans leur potentialité, mais si le candidat au sacerdoce n'est pas ouvert au dialogue de par sa nature humaine, aucune formation ne pourrait créer de nouvelles capacités à être en relation de façon théologiquement satisfaisante avec les autres. Mais puisque rien n'est impossible à Dieu, la conversion peut aussi porter ces fruits-là. Encore faut-il pouvoir l'inscrire dans la vision de l'Église, tout comme il convient d'inscrire celle d'une possible collaboration entre prêtre et laïcs, car c'est de là que découle la vision du prêtre. Mgr Wojtyła, témoin privilégié et grand acteur de la vision renouvelée de l'Église, à sa façon, a grandement contribué à la modification du paysage dont nous mesurons actuellement à la fois les avancées et les apories. La formation des séminaristes et des jeunes prêtres à la double dimension pédagogique et psychologique dans l'exercice du ministère ordonné a encore de beaux jours pour tous ceux qui, formateurs ou formés, voudront s'y aventurer.

Deux domaines d'approfondissement possible

Deux thèmes se précisent alors dans les divers exposés de l'évêque de Cracovie : d'une part celui de la relation entre la pédagogie et la psychologie, et d'autre part, celui de la mission du prêtre en Église et pour le monde.

Lien entre pédagogie et psychologie

C'est dans son exposé de 1966 à Wroclaw que Wojtyla, en commentant le décret sur la formation de prêtres, mentionne la corrélation entre la pédagogie et la psychologie. Mais il la précise dans un article publié dans la revue de la Congrégation pour l'éducation catholique en 1969. Dans l'introduction, l'auteur constate que *« chaque séminariste est un prêtre virtuel en qui le sacrement du sacerdoce devra trouver une qualité humaine qui se prépare et mûrit peu à peu »* (p. 79). Le processus de maturation psychologique du séminariste s'accomplit dans l'accompagnement pédagogique qui, tout en respectant l'humus humain du candidat, vise l'éducation à l'autonomie au moyen de l'enracinement spirituel, dans l'obéissance chrétienne, sacerdotale et surtout ecclésiale (p. 80). L'obéissance ecclésiale du candidat s'exprime *« dans la vie commune au séminaire qui porte le nom de "séminaire spirituel" »*, nom donné en Pologne au séminaire *duchowne* – « spirituel ». La troisième partie de son article est consacrée à la description de l'aspect psychologique qui n'est pas à négliger dans cet accompagnement pédagogique vers l'obéissance ecclésiale : *« les premiers symptômes de la personnalité naissante consistent dans une tendance manifeste vers l'indépendance »* (p. 81), lorsque *« le jeune homme a déjà dépassé certaines hypertrophies du sens de l'indépendance »* et se trouve ainsi *« au seuil de la maturité requise pour des graves décisions qui engagent toute sa vie »* (*idem*). Dans ce processus, la conscience d'obéissance personnellement assumée s'enrichit du *« besoin du cœur »* (p. 82) et ainsi initie le candidat, par la prière, à la dimension ascétique : *« Le système de l'éducation au séminaire doit créer les conditions voulues qui permettent au séminariste de mener une vie intérieure, de coopé-*

rer avec la grâce de Dieu, pour atteindre une solide rectitude, et une saine sensibilité de la conscience [...] » (p. 84).

Tout ce travail que le séminariste doit accomplir sur lui-même consiste à apprendre à obéir à ses supérieurs, mais par extension aux exigences de la mission, dans une relation de dépendance afin d'acquérir une liberté d'action pastorale à laquelle il est destiné. Généralement, les candidats au sacerdoce en France ne sont pas des adolescents, la plupart sont à tout le moins des jeunes professionnels avec une certaine expérience de la vie professionnelle, affective et sociale. Les recommandations de Mgr Wojtyła demanderaient donc à être enrichies par les apports résultant de la prise en compte d'un tel état de fait.

Former au dialogue avec le monde contemporain

C'est dans ce même exposé de 1966 que K. Wojtyła présente les finalités pastorales du prêtre, à savoir entrer en dialogue avec ses contemporains afin de les ouvrir aux dimensions spirituelles du salut. Ainsi doit-il porter son attention aux « *semences de vérités* » présentes chez les personnes rencontrées.

Citons le passage concerné : « *Le concile, même s'il se réfère à la doctrine traditionnelle, à sa philosophie séculaire, laquelle est tout simplement en accord avec la raison pratique (ze zdrowym rozumem), en même temps voit et reconnaît que ce qui durant des siècles s'est accumulé et s'est développé et qui si facilement pouvait être pris pour erreur, pour déviation, n'était pas forcément une simple déviation, mais il y a là, dans ces méandres de la pensée humaine, parfois des graines et des prémices de la vérité* » (p. 78).

La formation au sacerdoce doit donc éveiller à la reconnaissance de la présence de ces graines de vérité dont le prêtre pasteur va scruter l'existence. Et c'est ainsi que se pose la question du rapport entre le prêtre pour l'Église et la mission pour le monde. Le sacerdoce est une mission qui suppose un dialogue avec les contemporains dont le socle commun est celui de l'obéissance. Tout comme les laïcs qui sont dans des situations de dépendance et donc d'obéissance, le séminariste et plus tard le prêtre, en prenant en compte leurs situations, doit apprendre à vivre dans la sienne propre. Une telle ouver-

ture d'esprit obéit à la logique « [...] d'une meilleure adaptation des exigences que le temps présent et le proche avenir posent aux prêtres et aux pasteurs du peuple de Dieu. Il s'agit de savoir comment le futur prêtre doit garder, voire approfondir, ces éléments essentiels de sa spiritualité, de son attitude intérieure, en contact avec tout ce qui vient de l'extérieur. En ayant déjà la conscience de passer d'une dimension institutionnelle dans l'exercice de sa fonction à la dimension personaliste, car le prêtre "n'est pas seulement le représentant d'une institution d'Église, mais également, d'une cellule du Corps mystique, revivifiée d'une façon particulière ». Il doit avoir une telle conscience en vertu de la dynamique de l'Incarnation continue du Fils de Dieu dans l'histoire de l'homme et celle de la rédemption. Le prêtre doit donc être, en tout temps, en mesure de nouer des liens avec le monde moderne (*idem*, n° 3). En effet, l'Église de Vatican II, et Mgr Wojtyla avec elle, voit très pertinemment la nécessité pour ses prêtres « d'entrer » parmi ceux dont ils ont été « pris » (p. 84).

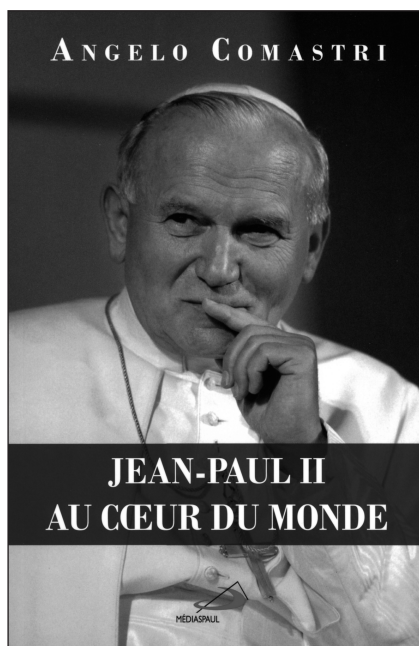
La mission du prêtre « pris » du peuple consiste à « entrer » dans ce peuple et dans tout le peuple. Bien que le prêtre soit pour l'Église, une telle mission ne l'enferme cependant pas dans le périmètre défini par les dimensions purement ecclésiastiques. Et les formes institutionnelles de dépendance pourront aller jusqu'à disparaître, « puisque la dépendance fondamentale pour le prêtre est devenue la raison de son indépendance » (*idem*, p. 84). C'est dans une telle obéissance que s'exerce le sacerdoce. Mgr Woltyla l'a prouvé par sa vie et ses diverses missions d'Église. ■

POUR ALLER PLUS LOIN

Karol WOJTYLA, *La fede della Chiesa*, Edizioni Ares-Milano, p. 19-41

Anselme T. SANON, « Pédagogie du discernement culturel dans la formation des futurs prêtres », in

Culture, incroyance et foi, nouveau dialogue, en hommage au cardinal Poupard, Edizioni Studium, Roma, p.179-192.



Prédicateur de la retraite de Carême au Vatican en 2003 auprès de Jean-Paul II, déjà très malade, le cardinal Angelo Comastri nous offre ici un portrait spirituel du Pape qui éclaire bien des aspects de son pontificat.

Cette présentation très vivante, centrée sur les thèmes chers à Jean-Paul II – l'ouverture lucide au monde actuel et le dialogue œcuménique et interreligieux – nous fait revivre des moments forts. Elle témoigne aussi du rayonnement mondial et de la profonde influence spirituelle que le grand pape exerce toujours sur notre époque : ce dont rendent compte ces innombrables fioretti recueillis après sa mort, et venant de toutes nationalités et sensibilités.

Brèves réflexions sur les grands horizons du pontificat de Jean-Paul II, ces pages sont une humble reconnaissance à son infatigable ardeur missionnaire. Du ciel, cette ardeur devient maintenant intercession pour le bien de l'Église et du monde.

Le cardinal Angelo Comastri est archiprêtre de la basilique Saint-Pierre, président de la Fabrique de Saint-Pierre, vicaire général du Pape pour la Cité du Vatican.

Mediaspaul, 2011, 108 p., 14 €

Le renouveau des routes de pèlerinage

René Poujol

journaliste,
ancien directeur de la rédaction de Pèlerin

Cette conférence a été donnée à Saint-Affrique, dans le cadre de l'Association culturelle du Sud-Aveyron le 4 novembre 2010.

Mesdames, messieurs, chers amis

Je voudrais tout d'abord remercier monsieur Alain de Ricard et le bureau de l'Association Culturelle Sud Aveyron pour son invitation amicale. Vous le savez, je suis saint-affricain d'origine, « immigré de l'intérieur », comme tant de compatriotes aveyronnais « montés à Paris » à la recherche d'un emploi. Mais mes racines sont bien ici, au milieu de ces grands espaces caussenards. J'ai essayé de « servir » ma région, au cours de ma vie professionnelle et suis heureux, aujourd'hui qu'une page est tournée, de pouvoir y séjourner plus longuement.

Je vous l'avoue très simplement : je n'ai aucune compétence particulière, à plus forte raison de type universitaire, sur cette question des nouvelles routes de pèlerinage, thème de mon intervention de cet après-midi. Plus même – j'allais dire « pire même » – alors que je vais consacrer une large part de mon propos aux chemins de Saint-Jacques de Compostelle, je n'ai jamais « fait la route ». Même si, avec mon épouse (que je salue dans votre assemblée) cela fait partie de nos rêves... comme pour des dizaines de milliers d'autres jeunes retraités. Pas très original donc, je vous le concède.

Mais je connais Compostelle, pour y être allé plusieurs fois, et l'émotion qui vous saisit, dans la cathédrale, lorsqu'à l'heure de la messe on assiste aux retrouvailles fraternelles de celles et ceux qui arrivent, eux, au tombeau de l'apôtre, au terme d'une longue marche, le regard souvent embué de larmes. Et puis, on ne passe pas impunément vingt ans de sa vie – dont dix comme directeur de la rédaction – dans un grand hebdomadaire catholique qui porte le titre de *Pèlerin*, sans s'intéresser, se passionner même, pour cette question des pèlerinages.

Pardonnez-moi une courte digression, mais elle n'est pas sans rapport avec mon propos. Si l'hebdomadaire *Pèlerin* que j'ai dirigé porte ce nom, c'est parce que ses fondateurs, au premier rang desquels le père Emmanuel d'Alzon, natif du village d'Alzon, à quelques dizaines de kilomètres d'ici, près du Vigan, ont été à l'origine, à la fin du XIX^e siècle, d'un grand mouvement de pèlerinages vers la Salette, Lourdes, Rome et Jérusalem. *Le Pèlerin*, né en 1873, ne fut donc, au départ, que le simple bulletin de liaison de celles et ceux qui portaient en pèlerinage avec les pères Assomptionnistes.

En « pèlerinage d'expiation » ou « de repentance », il faut le préciser, et cela dans le contexte d'une France où les catholiques restaient encore majoritairement monarchistes et voyaient dans la défaite de Sedan contre l'Allemagne, une sorte de punition divine contre tous les reniements de la « Fille aînée de l'Église » consécutifs à la Révolution de 1789, aux excès de la Terreur et, il faut bien le reconnaître, à l'avènement de la démocratie et de la République.

Fin de ma digression. Mais retenons, si vous le voulez bien, cette notion de « pèlerinage d'expiation » ou « de repentance », car elle est au cœur de la démarche pérégrinante, à ses origines, et nous verrons combien, par contraste, elle semble absente du renouveau contemporain.

Pèlerinage d'expiation ou de repentance. Je ne prendrai ici qu'un seul exemple, tiré de notre histoire locale. Celui de Pons de l'Héras, fondateur au XII^e siècle, de l'abbaye voisine de Sylvanès. Chacun ici connaît l'histoire de ce brigand qui sévissait au Pas de l'Escalette, détroussant les voyageurs. Converti une nuit de Noël, il décida de partir avec quelques compagnons de rapines, et cela des années durant, vers les lieux de pèlerinage les plus renommés de la chrétienté d'alors : Saint-Guilhem le Désert, tout proche, mais aussi

Saint-Jacques de Compostelle, le Mont Saint-Michel, puis Tours, Limoges et Saint-Léonard de Noblat... avant de s'installer comme ermite près de Camarès. Mais je m'égare...

Pourquoi avoir choisi pour thème de cette conférence le « renouveau » des routes de pèlerinage ? Parce qu'il est bien réel et s'impose à tout observateur. Il y a quelques semaines, le président Nicolas Sarkozy se rendait à Rome pour rencontrer le pape Benoît XVI. Le service de presse de la présidence ne nous a pas précisé s'il s'agissait là d'un « pèlerinage d'expiation ou de repentance... » Mais dans la délégation officielle qui l'accompagnait figurait une jeune femme écrivain : Alix de Saint-André, dont le dernier ouvrage titré *En avant, toutes*¹ est consacré à l'expérience de ses trois pèlerinages successifs à Saint-Jacques de Compostelle. C'est dire si la démarche est devenue « tendance » !

Il est vrai que cette année 2010 est une année jacquaire. Entendez – mais vous le savez aussi bien que moi – une année où le 25 juillet, fête de l'apôtre saint Jacques, tombe un dimanche. La précédente remontait à 2004, les prochaines auront lieu en 2021 puis 2027. Ce contexte explique, pour une part, la multiplicité des initiatives prises, ici et là, en lien avec les festivités de Compostelle. Je n'en citerai qu'une, là encore en lien avec notre région : l'oratorio du père André Gouzes, *Le pèlerin de Saint-Jacques*, créé voici trois ans au festival de Saint-Saturnin, près de Clermont-Ferrand, et qui a reçu, ces derniers mois, à Paris, Conques et Sylvanès un accueil tel qu'une nouvelle tournée est prévue pour 2011.

Mais cette année jacquaire n'explique pas tout. Le phénomène du renouveau des routes de pèlerinage est enclenché depuis le milieu du siècle dernier, même s'il a connu une accélération au cours des deux dernières décennies. Concernant Saint-Jacques de Compostelle, les chiffres sont spectaculaires. Vous savez que tout pèlerin « sérieux » se munit à son départ de la credential (credential avec un « e » si elle lui est attribuée par une autorité ecclésiastique) Ce document, officiel, atteste de sa qualité de pèlerin. Il doit être tamponné à chacune des étapes de son voyage. Lors de son arrivée à Saint-Jacques de Compostelle, le pèlerin, sur présentation de sa credential(e) obtient la Compostela, certificat qui authentifie sa démarche.

Or, selon les chiffres même du bureau d'accueil de la cathédrale de Santiago, 2 900 pèlerins avaient reçu la Compostela en 1987 (une année clé sur laquelle je vais revenir longuement). Pour 2009, le chiffre était de 145 000. Cinquante fois plus ! Les prévisions pour cette année 2010 étant de 200 000.

Or, il faut bien voir que la Compostela n'est attribuée qu'aux pèlerins qui parviennent à Saint-Jacques de Compostelle. Sont donc écartés des statistiques ceux qui font la route par tronçon, sur 2 ou 3 ans ou plus encore et s'arrêtent momentanément en chemin.

Nous sommes là au cœur du paradoxe qui sollicite, aujourd'hui, notre réflexion et sert de thème à cette conférence. Comment expliquer un tel engouement pour une démarche, par nature religieuse, sur un continent européen où le christianisme continue de marquer le pas ? Au point que Benoît XVI vient d'enrichir la Curie romaine d'un nouveau « ministère » en créant le Conseil pontifical pour la nouvelle évangélisation – entendez : de l'Europe – confié à Mgr Rino Fisichella.

J'ouvre ici une nouvelle parenthèse pour souligner que ce recul du christianisme observé en Europe ne se retrouve sur aucun autre continent, qu'il s'agisse de l'Afrique, de l'Asie ou de l'Amérique, contrairement à l'analyse que faisaient encore, il y a peu, nombre de sociologues des religions qui voyaient dans notre « sécularisation » – cette perte du sens du sacré – la préfiguration d'une évolution générale des sociétés au niveau mondial. Et que la religion qui progresse aujourd'hui le plus, à travers le monde, contrairement à une idée reçue, n'est pas l'Islam, mais le christianisme, il est vrai au travers de sa sensibilité évangélique, ce qui n'est pas sans poser problème aux autres Églises. C'est là un thème tout à fait passionnant mais qui justifierait, à lui seul, une autre conférence.

Revenons donc à cette déferlante pèlerine sur les chemins de Saint-JacquesdeCompostelle. Impossible, de comprendre le phénomène, sans le préalable d'une plongée dans l'histoire. Nous ne retiendrons ici que quelques traits essentiels².

Tout semble avoir commencé au IX^e siècle lorsque, nous dit la légende, un ermite dénommé Pélage découvrit le tombeau de l'apôtre Saint-Jacques après avoir suivi une lumière surnaturelle qui le

guida vers le champ des étoiles, en latin : *campus stellae* d'où vient le nom Compostelle.

Dès 834 nous avons trace d'un pèlerinage à Compostelle du roi des Asturies et de Galice, Alphonse II. Il y fait ériger un premier sanctuaire. Très vite saint Jacques est proclamé patron de la monarchie et de l'Espagne, et devient, par le fait même, le fer de lance spirituel, de la Reconquête contre les sarrasins musulmans.

Il semble que l'annonce de la présence des reliques de l'apôtre en Galice se soit répandue assez vite en Europe. Pour preuve : l'afflux des pèlerins fut à ce point ressenti comme une concurrence – et d'une certaine façon une menace – par Rome, que le pape prononça en 1049 l'excommunication de l'évêque de Compostelle au motif qu'il prétendait être à la tête d'un siège épiscopal « apostolique » – comme Rome –, puisque Jacques était bien l'un des Douze apôtres, compagnons de Jésus.

Et c'est ici que la légende, une fois encore, reprend ses droits. En réplique à cette excommunication, les défenseurs de Compostelle exhibent un parchemin, *La chronique de Turpin*, où l'on voit saint Jacques apparaître en songe à Charlemagne, l'invitant à suivre la Voie Lactée pour délivrer son tombeau des infidèles. Que pouvait un pape, je vous le demande, contre la vision céleste dont aurait bénéficié, fut-ce quatre siècles plus tôt, le fondateur du Saint-Empire romain germanique ? Rien !

Par parenthèse, ce récit est l'un de ceux qui constituent le célèbre *codex calixtinus*, également appelé *Liber Sancti Jacobi*, ensemble de textes, assez disparates, à la gloire de saint Jacques, compilé vers la moitié du XII^e siècle. Exhumé de la cathédrale de Compostelle en 1882, il ne fut traduit en français qu'en 1938 par Jeanne Vielliard sous le titre ambigu de *Guide du pèlerin de Saint-Jacques*³ ce qu'il ne fut sans doute jamais.

Mais revenons à notre excommunication pontificale et à la contre-offensive de Charlemagne par-delà les siècles. Le pape s'incline. Les pèlerinages à Saint-Jacques de Compostelle reprennent de plus belle. Ils atteignent sans doute leur apogée au XII^e siècle, même si l'ampleur du phénomène, comme nous le verrons, prête aujourd'hui à controverse. Mais souvenons-nous, en ce XII^e siècle précisément, du pèlerinage « d'expiation et de repentance », pour le coup, de Pons

de l'Héras durant les années qui précédèrent, en 1136, la fondation de l'abbaye de Sylvanès.

Je ne m'étendrai guère ici sur les cinq siècles qui suivirent où Compostelle continua, semble-t-il, d'attirer des pèlerins venus de toute l'Europe, depuis Anvers, Hambourg, Gdansk, Prague et Cracovie, Rome et Turin... Aux XVII^e et XVIII^e siècle le pèlerinage semble marquer le pas. La dévotion populaire a pris d'autres visages. La réforme protestante et plus largement la tradition humaniste se sont souvent montré féroces contre cette pratique. La guerre qui oppose la France à l'Espagne rend plus difficile le passage des Pyrénées.

Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour assister à un premier réveil. En 1879 des fouilles archéologiques entreprises dans la cathédrale de Compostelle permettent la mise à jour d'ossements humains. Sont-ce là les reliques du saint ? C'est en tout cas ce que proclame solennellement, à Rome, le pape Léon XIII. Du fait même, l'évêché de Galice voit renforcé son statut de siège apostolique, contesté quelques siècles plus tôt. La ferveur renaît. 1938, dans la foulée de la publication du mal nommé *Guide du pèlerin de Compostelle* évoqué plus haut, voit l'organisation du premier grand pèlerinage de l'époque moderne. En 1954 Pie XII confirme le principe des années saintes, dites Jacquaires. Retenez bien cette référence aux années cinquante qui représente un véritable tournant.

Du côté de l'Église catholique, les voyages du pape Jean-Paul II à Compostelle en 1982, à l'occasion de l'année jacquaire et sept ans plus tard lors des Journées mondiales de la jeunesse, apparaissent comme une forme de consécration. Mais les propos tenus par le pape dépassent largement le simple hommage à un lieu de pèlerinage historique. On se souvient, lors de sa visite au tombeau de l'apôtre de 1982, de l'exhortation de Jean-Paul II, bien en phase avec son « angoisse » de voir l'Europe chrétienne basculer dans l'apostasie. Il retrouve là des accents qui rappellent son premier voyage en France et son interpellation du Bourget : « *France, fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ?* »⁴ A Compostelle le message devient : « *O vieille Europe, je te lance un cri plein d'amour : retrouve-toi toi-même, sois toi-même, découvre tes origines, renouvelle la vigueur de tes racines, revis ces valeurs authen-*

tiques qui couvrirent de gloire ton histoire et firent bénéfique ta présence dans les autres continents ⁵. » Nous saurons, très vite, si Benoît XVI, ce qui est probable, reprend à son compte une même vision du « message de Compostelle », puisque le pape doit y arriver... après-demain, 6 novembre.

Mais le regain d'intérêt pour l'héritage de Compostelle se manifeste également, et en gros aux mêmes dates, du côté de ce que l'on pourrait appeler la « société civile » et les institutions internationales.

J'attirais votre attention, il y a un instant, sur le « virage » des années cinquante. Souvenons-nous que c'est précisément à cette date que naît la Société française des amis de Saint-Jacques de Compostelle ⁶ à laquelle on doit la promotion des quatre chemins de Tours, du Puy, Arles et Vézelay. Et que rien, sans doute, n'aurait été fait, à cette époque, notamment en termes de balisage, sans la création, trois ans plus tôt, de la Fédération française de la randonnée pédestre ⁷.

Le deuxième tournant se situe, comme pour les institutions religieuses, dans les années quatre-vingt. C'est en 1987 que le Conseil de l'Europe consacre les chemins de Saint-Jacques de Compostelle comme premier itinéraire culturel européen. D'autres chemins suivront comme ceux de Saint-Martin de Tours, du Mont Saint-Michel ou des prieurés clunysiens ⁸.

Par ce geste, le Conseil de l'Europe entendait retrouver les bases d'une identité commune à tous ces pays aux nationalismes exacerbés, au-delà de leur seule union économique. Relisons, ici, la justification de cette décision telle que présentée sur le site internet de l'Institut européen des itinéraires culturels : *« Il fallait trouver comment unir des pays aussi différents que la Norvège et l'Italie, ou des pays récemment réconciliés comme la France et l'Allemagne. Mais de là à penser à la promotion d'un itinéraire conduisant à un sanctuaire catholique ! Car il s'agissait bien de rappeler aux Européens l'importance de la "mémoire collective" rattachée à Compostelle où est vénéré un tombeau d'un compagnon du Christ, l'apôtre Jacques. »* Et le même texte de poursuivre : *« Comment les protestants Allemands pouvaient-ils accepter une telle proposition ? Comment les laïcs Français allaient-ils l'interpréter eux qui avaient œuvré à la séparation de l'Église et de l'État ? Comment les Pays-Bas n'allaient-ils pas se souve-*

nir de la domination espagnole ? Comment des esprits cartésiens allaient-ils cautionner des manifestations pèlerines qu'ils pensaient réservées à des naïfs en quête de miracles, exploités par un mercantilisme habile ? » On le voit, la démarche est audacieuse. D'autant que les mêmes instances européennes qui semblent si empressées à valoriser les chemins de Saint-Jacques se montreront, ultérieurement, hostiles à l'idée de faire référence aux « racines chrétiennes de l'Europe » dans le préambule du texte constitutionnel de l'Union.

Mais les controverses, concernant la promotion de ces chemins de Saint-Jacques, surgiront surtout à l'étape suivante...

En 1993, l'Espagne obtient de l'UNESCO l'inscription au patrimoine mondial de l'humanité du *Camino Francès*, au titre « *d'un paysage culturel linéaire continu qui va des cols des Pyrénées à la ville de Saint-Jacques de Compostelle* ». Cinq ans plus tard, réuni à Tokyo, le comité du patrimoine mondial décide le classement des « chemins de Saint-Jacques de Compostelle, en France » en appuyant sa décision sur la labellisation de 71 monuments et 7 tronçons de chemin.

Il ne fait aucun doute que la reconnaissance explicite du Conseil de l'Europe puis de l'UNESCO, s'ajoutant à celle du pape Jean-Paul II allait constituer un élément décisif dans le renouveau des chemins de Saint-Jacques évoqué au début de mon propos.

Reprenons-en ici quelques manifestations : depuis 1986, on a enregistré la création de soixante associations jacquaires qui, il faut bien l'admettre, sont souvent en rivalité les unes avec les autres ; des itinéraires ont été dégagés et balisés ; des « itinéraires bis » institués pour servir de délestage ; on a vu les municipalités et les régions concernées, notamment Midi-Pyrénées, le Languedoc-Roussillon et la région Aquitaine, se mobiliser autour de la valorisation et de la promotion de leur patrimoine architectural ; les autorités religieuses se soucier de rouvrir au culte, pour l'usage des pèlerins, de petites églises, parfois fermées depuis des décennies ; d'anciens marcheurs de Compostelle s'installer le long des chemins qu'ils avaient eux-mêmes parcouru pour ouvrir chambres d'hôtes ou gîtes d'étapes ; une abondante littérature remplir les rayons des librairies et des marchands de journaux avec un succès incontestable et, désormais,

Compostelle prendre place sur la toile avec une multitude de sites Internet, plus ou moins fiables, consacrés au pèlerinage : avant, pendant et après. Dont celui qu'anime sur Pèlerin.info l'un de mes anciens collaborateurs Gilles Donada.

Mais revenons aux initiatives de Jean Paul II et de l'Unesco, apportant leur caution prestigieuse à Compostelle. L'une et l'autre vont rapidement soulever, en France et en Europe, d'âpres diatribes. Dans les milieux d'Église, nombre d'historiens contestent la place symbolique centrale, accordée par le pape à ce pèlerinage de Compostelle. Jamais, disent-ils, dans l'histoire du christianisme européen, le tombeau de Saint-Jacques n'a eu le rôle que, rétrospectivement, on semble vouloir lui attribuer. Et le christianisme ne peut pas davantage être présenté comme la seule source de l'identité européenne. Certains s'interrogeront par ailleurs sur l'opportunité de la mise en exergue, en cette fin du xx^e siècle, d'un lieu de pèlerinage dont nous avons vu combien, historiquement, il a incarné, à l'initiative du roi d'Espagne, la résistance à l'Islam et la reconquête sur les envahisseurs sarrasins. Et de questionner : que fallait-il lire au juste, entre les lignes, dans l'exhortation de Jean Paul II invitant l'Europe à revivre « ces valeurs authentiques qui couvrirent de gloire ton histoire et firent bénéfique ta présence dans les autres continents⁹ » ?

Les critiques convergent, concernant le classement, par l'Unesco, des chemins français de Saint-Jacques de Compostelle. Elles sont particulièrement bien explicitées dans un ouvrage récent, *Chemins de Compostelle et Patrimoine mondial*¹⁰ sous la signature de deux historiens, spécialistes de Compostelle et des pèlerinages médiévaux : Denise Péricard-Méa et Louis Mollaret.

Leur contestation vise deux affirmations selon eux jamais vérifiées historiquement et devenues, malgré tout, de véritables croyances : l'idée selon laquelle le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle aurait drainé, au Moyen Âge, des foules considérables et l'existence de quatre routes prétendument « historiques » au départ de Tours, du Puy, d'Arles et de Vézelay. Rappelons-en ici les tracés affichés.

La Voie du Puy-en-Velay traverse l'Aubrac et file vers Conques, Cahors, Moissac, Lectoure Eauze, Condom et Aire avant de se diriger vers Saint-Jean-Pied-de-Port, Roncevaux et Pampelune.

La Voie d'Arles, plus proche de notre sud-Aveyron, rejoint Saint-Gilles, Montpellier, Saint-Guilhem-le-Désert, Lodève vers Castres, Toulouse, Auch, Pau et Oloron-Sainte-Marie, avant de franchir les Pyrénées au col du Samport.

La Voie de Vézelay comprend, au départ, une branche nord par Bourges et une branche sud par Nevers, qui se rejoignent en amont de Saint-Léonard-de-Noblat, puis file vers Limoges, Périgueux, Mont-de-Marsan et Ostabat où elle rejoint la voie du Puy-en-Velay.

La Voie dite de Tours, que l'on fait partir de l'église Saint-Jacques de la Boucherie, à Paris, dont subsiste aujourd'hui la seule Tour Saint-Jacques, située sur la rue de Rivoli. Cette voie remonterait la rue Saint-Jacques vers l'église Saint-Jacques du Haut-Pas avant de poursuivre vers Orléans, Tours, Chatellerauld, Saint-Jean-d'Angély, Bordeaux, Dax et de rejoindre, à son tour, Ostabat vers Roncevaux.

Des itinéraires fortement contestés par nos historiens. « *La christianisation, affirment-ils, ne s'est pas faite par le pèlerinage à Compostelle, même si l'annonce de la découverte du tombeau d'un apôtre a eu un retentissement certain*¹¹. » Ils écrivent : « *S'il existait beaucoup de pèlerins ayant une dévotion à Saint-Jacques, tous n'allaient pas à Compostelle et de surcroît, comme le disait en 1984 le Conseil de l'Europe, des milliers d'autres s'entrecroisaient sur les routes, allaient ça et là visiter les sanctuaires de tous les saints du calendrier*¹². » Si bien que, et je cite : « Si ces pèlerins étaient nombreux sur les routes, ils n'étaient qu'une petite minorité à aller à Compostelle¹³. »

Pour eux, l'imposture des quatre chemins ratifiés tant par le Conseil de l'Europe que par l'Unesco est totale. Contrairement à ce que l'on affirme, disent-ils, le *Codex Calixtinus* n'a jamais été un « guide du pèlerin », en ce sens que bien peu avaient connaissance de son existence à une époque où l'imprimerie n'avait pas encore été inventée. Par ailleurs, ce texte reste fort vague sur la topographie des 4 itinéraires. Les 71 monuments et les 7 tronçons validés par l'Unesco, analysent-ils, procèdent d'un choix totalement arbitraire. Comment expliquer, par exemple, que les sept tronçons validés concernent la seule route du Puy-en-Velay soit quelque 157,5 kilomètres seulement sur les 5 000 que totalisent les quatre routes classées ? Comment expliquer, parmi les 71 monuments homologués, la

présence de sept ponts dont quatre pour le seul département de l'Aveyron ? Selon eux : « Le dossier présenté par la France à l'Unesco a cherché à présenter une cohérence géographique en transformant les monuments en jalons sur des chemins. C'était déformer la réalité, donc commettre une erreur¹⁴. » Et de conclure sur un ton de reproche à propos de sites tels Conques, Saintes ou le Puy : « Ils ont oublié qu'ils étaient autre chose que des points de passage¹⁵. » Sous-entendu : des centres de pèlerinage qui drainaient des foules n'ayant aucun désir de poursuivre jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Inutile, ici, d'aller plus avant dans l'énoncé du réquisitoire. Mais alors, comment expliquer de telles dérives ? Pour nos auteurs, le classement initial du Camino Francès espagnol procèderait d'une décision de caractère politique en faveur de l'Espagne au moment où elle venait de rejoindre l'Union européenne. Par la suite, la demande française aurait répondu à un simple réflexe de patriotisme hexagonal : « *De quoi aurions nous l'air, face à l'Espagne...* » sous-entendu : si nos propres chemins ne faisaient pas l'objet d'une reconnaissance identique.

Au passage, nos deux historiens pointent ce qu'ils pensent être les responsabilités des uns et des autres dans cette dérive : celle, en amont, de René de la Coste-Messelière, chartiste éminent et fort honorable, président de la Société des Amis de Saint-Jacques, disparu avant que soit prise la décision de l'Unesco mais selon eux fourvoyé dans cette affirmation, sans fondement, qu'il aimait pourtant à reprendre : « *Tout commence avec le Guide du pèlerin, tout y est*¹⁶. »

En cause également l'efflorescence d'associations jacquaires désireuses, chacune, de faire valider comme « chemin de Saint-Jacques » des tronçons de route dont l'attestation historique reste incertaine voire improbable. Enfin, le volontarisme intéressé d'un certain nombre d'élus, soucieux avant tout de faire profiter leur région d'un marketing touristique qu'ils pressentaient prometteur.

Et Denise Pétricard-Méa et Louis Mollaret de conclure : « *Nous sommes souvent accusés de briser les rêves en cherchant à ne pas confondre histoire et fictions. Mais à quoi correspond cette cartographie forcenée de chemins sans réalité historique ? Tout en reconnaissant que le pèlerinage à Compostelle n'est pas une fable, nous sommes tentés de penser que cette inscription des chemins de Compostelle s'apparente à la définition du code postal de la mère-*

*grand du Petit chaperon rouge ou de la carte des itinéraires du Chat botté*¹⁷. » Voilà les thuriféraires des chemins dits « historiques » habillés pour l'hiver !

Et pourtant... et pourtant le succès est là, nous l'avons dit, incontestable... bien au-delà des seuls chemins de Saint-Jacques de Compostelle puisqu'aujourd'hui, le Mont Saint-Michel, les routes de Saint-Martin de Tour, le Tro Breiz (qui lie les 7 diocèses bretons) et les destinations plus lointaines d'Assise, Rome ou Jérusalem, mettent en marche des milliers de nouveaux pèlerins.

Ce simple constat nous oblige à nous interroger à un autre niveau. Comment expliquer que le « pèlerinage » hier connoté comme démarche ringarde et infantile soit à ce point devenu « tendance » ? J'ai moi-même été témoin, il y a peu, de l'enthousiasme d'un petit milieu parisien, sollicité jusqu'à saturation pour des soirées dans les lieux les plus branchés de la capitale, ou des voyages éclair, en jet privé, à l'autre bout de la planète... à la simple perspective de trois jours de marche sur les chemins de Saint-Jacques, un Laguiole au fond de la poche. Avec, il est vrai, étape du soir dans les meilleures auberges !

Mais trêve de plaisanterie. Si nos contemporains sont présents au rendez-vous, bien au-delà de toutes les stratégies marketing des hommes politiques, des professionnels du tourisme ou des autorités religieuses, c'est bien parce que cet « appel de la route » leur parle.

Comment s'en étonner ? Notre époque éprise de nature et de randonnée ressent très fortement les thèmes de l'écologie et de la défense de l'environnement. Partir sur les chemins de Compostelle c'est ressentir, dans son être, cette communion profonde et fusionnelle avec la nature. Dans un monde occidental marqué par une culture urbaine faite de bruit, de stress, de promiscuité, l'aventure de Compostelle offre la rupture désirée, l'expérience bénéfique du calme et du silence, l'appropriation de la solitude. A l'heure de la mondialisation, souvent perçue comme une menace, la redécouverte de nos terroirs et de leur patrimoine, au hasard du chemin, est une manière de se réapproprier une histoire, une identité, des racines, de se savoir de quelque part. Et par contraste, dans nos sociétés tout de même ultra sécurisées, prendre la route est une façon symbolique de se mettre en danger en osant l'aventure. Enfin, face au désir grandissant

d'autonomie, d'épanouissement personnel, de quête de soi mais tout autant de rencontre, l'expérience pèlerinante offre une opportunité sans équivalent.

Et si, selon l'expression de nos voisins espagnols, les trois ennemis du pèlerin sont réellement « *ses pieds, les chiens et les curés* », on peut comprendre l'attrait de nos contemporains pour une démarche qui, même empreinte de spiritualité ou de religiosité, peut se vivre sans tutelle ecclésiastique aucune, en pleine liberté. C'est d'ailleurs une tendance commune à tous les pèlerinages, du moins en Occident. Si Lourdes, pour s'en tenir à ce seul exemple, continue d'attirer bon an mal an quelque six millions de pèlerins, le nombre des « individuels », adeptes d'une forme de « tourisme spirituel », ne cesse de progresser au détriment des grands pèlerinages communautaires organisés par les diocèses ou les congrégations religieuses.

De ce point de vue, et sans jeu de mots, les chemins de Saint-Jacques, même dans leur partie française, ont quelque chose de l'auberge espagnole : chacun y apporte un peu : ce qu'il est, ce qu'il a... ce qu'est sa quête. C'est la raison de son succès et tout à la fois sa profonde ambiguïté. Selon les statistiques de la cathédrale de Compostelle, déjà citées, 42 % des marcheurs qui viennent recevoir la Compostela déclinerait une motivation exclusivement religieuse. S'agissant d'un pèlerinage, cela pourra sembler bien peu. Mais est-on assuré qu'il en fut différemment au travers des siècles ?

Rompre avec ses habitudes, quitter les siens et prendre la route ne procède-t-il pas d'une anthropologie qui transcende les civilisations, les cultures et même les religions ? Au Japon, le pèlerinage des 88 temples de Shikoku dont l'origine remonte au VII^e siècle, connaît aujourd'hui un véritable renouveau. Sur un site Internet lui faisant référence on peut lire : « *La perte du sens de la vie, la montée du chômage, la disparition de repères familiaux poussent sur le chemin des japonais de tous âges. Des étrangers, mûs quelquefois par la simple curiosité ou l'exploit sportif se joignent à eux. De nos jours, moins de la moitié des pèlerins se déclarent bouddhistes. Ce regain de fréquentation peut être mis en parallèle avec le renouveau des chemins de Compostelle en Europe*¹⁸. »

Si, selon le précepte évangélique « on reconnaît un arbre à ses fruits », alors il faut avoir l'honnêteté, l'humilité de se garder de tout jugement sur les motivations de celles et eux qui un jour, décident de prendre la route. Certains peuvent être motivés par un deuil, un événement personnel, une blessure au plus profond de l'être. D'autres par le désir de se réconcilier avec eux-même, avec les autres, devenus frères de route, et peut être aussi avec ce Dieu qui leur reste à la fois infiniment présent et insaisissable. D'autres encore, comme Pons de l'Héras au Moyen Age, pour expier leurs péchés et faire pénitence. Les familiers des chemins de Compostelle vous diront avoir tout rencontré au fil des ans.

Mais leurs témoignages nous disent, avec une belle constance, que quelles que soient au départ leurs motivations, beaucoup en reviennent bouleversés, transformés. Gaëlle de La Brosse, écrivain et journaliste spécialiste des pèlerinages a coutume de dire qu'ils sont « *un chemin de mort et de renaissance*¹⁹ ». Et que ce n'est pas un hasard si, le pèlerin de Saint-Jacques ne termine pas sa route au tombeau de l'apôtre mais plus loin, au cap Finisterre, pointe de terre ultime face à l'immensité de l'océan où, symboliquement, il se dépouille du « vieil homme » pour revêtir « l'homme nouveau ». Même tirées des évangiles, ce sont là des expressions qui rejoignent chacun dans son expérience et son humanité.

Il y a deux ans, pour un numéro hors-série sur Compostelle du magazine *Pèlerin*²⁰ dont j'étais alors le directeur, la même Gaëlle de La Brosse avait rencontré trois marcheurs de Compostelle, un peu particuliers il est vrai, que l'on pourrait qualifier ici de « *people* » : Patrick Poivre d'Arvor, notre consœur Laurence Lacour ancienne journaliste radio et Bernard Ollivier, l'homme de la « route de la soie ». J'aimerais clore mon propos sur leur témoignage.

Pendant huit étés consécutifs, l'ancien présentateur vedette du 20 h de TF1 a repris le chemin de Compostelle, jusqu'à son terme. Il confie : « *Aujourd'hui je pense que le plus intéressant, dans la vie, c'est le Chemin, la quête. Une fois le but atteint, la magie s'évanouit. En marchant, je me suis recentré sur l'essentiel. J'aime rappeler la citation d'Edgar Morin qui résume cette métamorphose : "A force de sacrifier l'essentiel pour l'urgence, on finit par oublier l'urgence de l'essentiel."* Ce chemin m'a en quelque sorte déconditionné de l'ur-

gence liée à l'actualité, dont j'étais comme drogué, depuis trente-cinq ans. Ce chemin m'a entraîné si loin, en moi, qu'il me faut aujourd'hui le temps d'en revenir. »

Laurence Lacour est une journaliste à laquelle on doit le réquisitoire le plus courageux et le plus impitoyable sur le comportement des médias lors de l'affaire Grégory qu'elle avait couvert pour Europe 1. En quittant Le Puy-en-Velay, un matin d'octobre 1998, elle portait en elle la triple souffrance de cette aventure journalistique traumatisante, d'un Paris-Dakar où elle avait assisté à la mort d'une fillette malienne écrasée par un concurrent trop pressé pour s'arrêter, enfin d'un avortement dont elle portait, dit-elle, le remord. De son propre aveu, il lui fallait se remettre debout, réapprendre à marcher. *« En Lozère, raconte-t-elle, une paysanne claudiquante m'a offert son propre bâton en disant : "Ce n'est pas à vous que je le donne, c'est à Compostelle." Elle en avait sûrement plus besoin que moi pour soutenir sa marche. En me transmettant ce témoin, elle m'invitait à me redresser, et m'indiquait la direction à suivre : chargée de porter ce flambeau jusqu'à Saint-Jacques, je devenais un maillon de la longue chaîne humaine pérégrinante. »*

Le jour où Bernard Ollivier reçut, à 60 ans, une lettre de la Caisse nationale d'assurance vieillesse lui disant : *« Le temps est venu de liquider votre retraite »*, le soupçon lui vint qu'on en voulait à sa vie et qu'il lui fallait s'échapper au plus vite. Le temps d'organiser une grande fête avec ses amis et il partait sur les chemins de Saint-Jacques. Occasion, dit-il, de revisiter, en marchant, son enfance pauvre, ses études perturbées par la guerre, un début de tuberculose mais également : sa réussite au concours d'entrée au Centre de formation des journalistes de Paris, sa carrière dans la presse, sa vie heureuse avec Danièle et la naissance de leurs deux enfants. Puis, en quelques semaines, le décès de sa mère, de sa femme et son licenciement. Un jour, à l'étape, il entend parler de deux jeunes délinquants qui le précèdent sur la route, accompagnés d'éducateurs d'une association belge. Sommés de choisir entre l'incarcération et une marche vers Compostelle, les deux marginaux ont opté pour la route. Dans son esprit, un « plan de carrière » surgissait soudain pour ses années de retraite. Aujourd'hui avec l'aide d'une trentaine de

bénévoles, il permet chaque année à une vingtaine de jeunes en rupture de ban social de se réinsérer, au terme d'une marche qui les fait entrer en eux-mêmes. A l'heure d'un premier bilan il confiait à notre journaliste : *« Je mûris un projet qui vise à instaurer des passerelles de fraternité entre les générations. A 60 ans, sur la route de Compostelle, j'ai découvert de nouveaux horizons. Je ne suis pas prêt de m'arrêter en si bon chemin. »*

A titre personnel, je ne puis oublier que je suis parrain de confirmation d'un grand gaillard prénommé Olivier, parti un jour depuis Le Puy-en-Velay, sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle et baptisé voici deux ans à Sylvanès au cours de la veillée pascalle.

J'ignore si, au terme de cette conférence, je vous ai apporté un éclairage convaincant sur les raisons de ce renouveau des routes de pèlerinage. La question, longuement évoquée devant vous, de l'historicité des chemins de Saint-Jacques tels que présentés désormais dans nombre d'ouvrages, n'est pas déterminante. Dans leur essai critique, Denise Péricard-Méa et Louis Mollaret écrivent d'ailleurs à propos des 71 monuments retenus par l'Unesco : *« Certains lieux ont un lien avec Compostelle, d'autres sont des témoins de dévotions locales à Saint-Jacques, d'autres enfin sont de simples sanctuaires locaux ayant mené leur vie propre. Chacun représentant des milliers de sanctuaires semblables, disséminés dans l'Europe médiévale, qui ont contribué aux rencontres et aux mixages des différents peuples dans l'expression d'une foi commune. Compostelle a sa place dans ce grand mouvement. Il est juste d'en avoir fait un phare. Il est malheureux que ce symbole ait fini par lui donner une sorte de monopole. »* Et les auteurs de poursuivre : *« Ce sont bien les sanctuaires de pèlerinage et tous les chemins y conduisant qui sont le vrai patrimoine de l'humanité²¹. »* Or, nous l'avons vu, ce sont bien l'ensemble des sanctuaires de pèlerinage et des chemins qui y conduisent, qui drainent des foules nouvelles.

Étant moi même catholique, je partage l'interrogation de Benoît XVI, et avant lui de Jean-Paul II et Paul VI sur la crise du catholicisme dans nos pays de vieille chrétienté. Je partage leur interrogation, pas leur angoisse. Mais je ne suis pas pape ! Je me garderai bien d'interpréter le nomadisme moderne sur les chemins de pèlerinage comme le signe avant coureur d'un quelconque retour au

bercail, dans le giron de l'Église catholique, de brebis égarées par les maîtres du soupçon ou les délices de la société de consommation. Le « retour du religieux » n'est pas sans ambiguïté. Mais j'aime à penser que pour l'homme, la femme, chercheurs de sens, qui acceptent de se laisser déposséder d'eux-même par l'épreuve physique et spirituelle de la marche, les chemins de pèlerinage peuvent être chemin de vie, de rencontre, de retournement intérieur, d'humanité et finalement d'amour. Et pour ma part je me satisfais volontiers, pour ma part, par delà la diversité des appartenances philosophiques, spirituelles ou religieuses des uns et des autres, de l'affirmation prophétique de Saint-Jean dans sa première épître : « *Celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu*²². » ■

NOTES

- 1 - Alix de Saint-André, *En avant, toutes*, Gallimard.
- 2 - Enprunté au hors-série de *Pèlerin* : « Compostelle, l'appel du chemin ».
- 3 - *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques*, traduction de Jeanne Vieliard, Editions Vrin, 1997.
- 4 - Jean-Paul II, *Textes du voyage en France*, Centurion 1980, p. 142.
- 5 - *La Documentation catholique*.
- 6 - Société française des amis de Saint-Jacques de Compostelle, 8, rue des Canettes, BP 14, 75261 Paris Cedex 06. www.compostelle.asso.fr
- 7 - Fédération française de la randonnée pédestre, 64 rue du Dessous des Berges, 75013 Paris. www.ffrandonnee.fr
- 8 - Institut européen des itinéraires culturels, www.culture-routes.lu
- 9 - Lire à ce propos *Le rêve de Compostelle*, Collectif, éd du Centurion 1989, 370 p.
- 10 - Denise Péricard-Méa et Louis Mollaret, *Chemins de Compostelle et Patrimoine mondial*, éd. La Louve, 2010, Cahors, 360 p.
- 11 - *Ibid.*, p. 52.
- 12 - *Ibid.*, p. 57.
- 13 - *Ibid.*, p. 327.
- 14 - *Ibid.*, p. 328.
- 15 - *Ibid.*, p. 319.
- 16 - *Ibid.*, p. 19.
- 17 - *Ibid.*, p. 316.
- 18 - <http://nezumi.dumousseau.free.fr>
- 19 - *Famille Chrétienne* n°1687 p. 52.
- 20 - déjà cité.
- 21 - *Ibid.*, p.329.
- 22 - 1, Jean, 4 - 7.

Abonnements *Église et Vocations 2011*

France : 39 €

Europe : 42 €

Autre pays : 45 €

Pour les abonnés hors de France, le règlement se fait par chèque en euros, payable dans une banque française ou par virement bancaire (nous contacter avant).

Les numéros d'*Église et Vocations* sont à 12 € l'unité. Les anciens numéros de *Jeunes et Vocations* restent disponibles au prix de 10 € l'exemplaire (France) et 12 € (étranger), frais de port compris.

Nom

Prénom

Adresse

Code Ville

Courriel

Règlement joint à l'ordre de **UADF / Église et Vocations**
par chèque bancaire ou postal adressé à :

SNEJV / Pôle Vocations

58 avenue de Breteuil - 75007 Paris

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



Ces Assises 2010 s'inscrivent dans une longue histoire (rencontres de 1998, 2000, 2004). Les apports pastoraux et sociologiques, donnés devant 350 participants, ont été substantiels. Les apports sociologiques ont informé sérieusement nos pratiques pastorales. Ainsi ont été pointés le nouveau rapport à l'autorité des jeunes, la place des pairs, ce que recouvre l'individualisme, le rapport aux nouvelles technologies et le champ d'expertise que les jeunes attribuent à l'Église : le spirituel. Par ailleurs, les conditions faites aux jeunes sont de plus en plus inquiétantes ! Source de profits, ils sont à la fois l'alibi et les laissés pour compte d'une société vieillissante. Ainsi, si notre but commun est de faire lever l'Évangile, notre devoir est de tenir la justice pour toute la jeunesse ; n'est-elle pas la meilleure partenaire d'une Église vivante ?

Jean-Marc Aveline ■ Nathalie Becquart

Jean-Marie Donegani ■ Isabelle de Gaulmyn

Dominique Greiner ■ Rémi Kurowsky ■

Mgr Jean-Marie Levert ■ Éric Poinso

René Poujol ■ Jean-Luc Pouthier

Sabine Roux de Bézieux ■ Paule Zellitch



CONFÉRENCE
des évêques
de FRANCE